

Jean-Claude Dorléans

Brassée de Broutilles Quatre

Mai 2014-Mars 2015

*Il vous vient quelquefois un dégoût d'écrire en songeant
à la quantité d'ânes par lesquels on risque d'être lu.*

Paul Léautaud

*Mes amis deviennent de plus en plus rares. Il y en a qui meurent,
et c'est à leur enterrement que j'ai le plaisir de voir les autres.*

Paul Léautaud

*Toutes les femmes écrivent.
On ne trouve même plus de femme de ménage.*

Paul Léautaud

À plusieurs reprises dans ma vie je me suis réjoui de ce que Paul Léautaud m'ait précédé, l'inverse ne lui eût d'ailleurs été d'aucune utilité et mes parents s'y sont formellement opposés. Mais ce n'est nullement là une raison suffisante pour m'abstenir d'écrire, je ne sais plus désormais occuper à autre chose le temps qu'il me reste à vivre. C'est l'excuse que je m'accorde pour entreprendre cette nouvelle *Brassée de Broutilles* sans être pour autant persuadé de parvenir au nombre de soixante-dix-sept (que je me suis imposé une première fois en 2012 et auquel j'ai décidé de demeurer fidèle, un peu comme les hommes ambitieux se fixent des objectifs afin de mener une brillante carrière dans l'Administration).

Commencer l'écriture d'un recueil au mois de mai laisse à penser que je n'atteindrai pas l'autre extrémité – ce que l'on nomme un peu abruptement la fin – avant l'année suivante, et j'aurai alors soixante-dix-sept ans. Le hasard, en somme. À ceci près que me vient l'idée perfide selon laquelle je suis en ce moment même dans ma soixante-dix-septième année, eh oui ! Et que donc toute la question sera de savoir s'il faut se conformer au concept de l'année en cours ou à celui de l'année révolue. La première hypothèse m'imposant alors de terminer ledit recueil en moins de sept mois alors que la seconde m'en offre douze de plus. Sauf que dans ce cas j'aurai effectivement soixante-dix-sept ans mais que je serai non moins effectivement dans ma soixante-dix-huitième année. Et ce, jusqu'en 2016.

En vérité, toutes ces interrogations ne présentent strictement aucun intérêt, hormis celui de servir d'indispensable introduction à ce recueil puisque le céléberrissime Jean Bruno Wladimir François-de-Paule Le Fèvre d'Ormesson s'est refusé à m'en écrire la préface. Oui, c'est vrai, j'en conviens, j'aurais pu, n'eût été mon dépit, demander ce service à Mesdames Angot, Gavalda, Despentès, Nothomb, Pancol et à quantité d'autres puisque toutes les femmes écrivent, mais voilà, j'ai craint. J'ai craint de devoir me frotter à des romancières de trop de talent que mes textaillons eussent laissées coites et consternées tandis que Jean d'O, chroniqueur, éditorialiste, philosophe, un peu romancier certes mais quand même, et ce n'est pas rien, de l'Académie française, cela m'eût posé dans le milieu, et pour une introduction c'en eût été une. Voilà pour quelle sinistre raison j'en suis réduit à m'introduire moi-même.

Cela dit, qu'ajouter qui fût pertinent et édifiant à ce qui, déjà, fut écrit en forme d'avertissement en tête de mes précédents ouvrages de même acabit. Bien franchement, rien ! Ce serait redonder et je préfère m'abstenir. Ils, et elles, sont tellement nombreux et nombreuses à n'en avoir pas la décence, la simple humilité. Soyons donc humble...

jcd

Il y a des limites à tout

Ayant constaté que le monde auquel nous appartenons est pour le moins singulier, un penseur du vingtième siècle – j'ai oublié lequel, mais comme il est certainement mort il ne peut m'en vouloir de l'omettre – concluait qu'il a bien de la chance celui qui s'en sort vivant. Ayant pour ma part acquis la quasi-certitude que la plupart des individus, depuis de très nombreuses années, meurent tous les uns après les autres et même parfois simultanément, je voudrais dire encore une fois, avant que l'on ne me coupe définitivement la parole, combien j'affirme mon plus profond et vigoureux désaccord avec cette coutume dont certains cherchent à tirer parti depuis lurette en nous narrant sans rire d'abracadabrantesques histoires d'éternité où l'on se retrouverait entre amis ou parents pour une ribouldingue enfin formidable. Profitons-en d'ailleurs pour leur demander, à l'occasion, en quel autre lieu sont remisés tous ceux que j'ai eu l'opportunité de détester, voire de haïr, sans même toujours avoir été amené à personnellement les connaître (et pas forcément au sens biblique du terme).

L'éternité, oui, parlons-en ! Pierre Autin-Grenier soutient qu'elle est inutile, sans toutefois développer ni argumenter son affirmation ainsi que le ferait certainement le premier philosophe venu invité à s'exprimer sur n'importe quel plateau de télévision. Pierre Autin-Grenier est depuis le douze avril dernier tout à fait en mesure de vérifier combien l'éternité lui permet désormais de s'emmerder copieusement, sans même s'en rendre compte. Ce dont les adventistes du septième jour, et probablement aussi ceux des six précédents, profitent pour lui trouver une fonction – je parle ici de l'éternité, non du philosophe qui n'en a guère – et arguer du fait que plus tard ce sera mieux que maintenant. Max Stirner, quant à lui, estime que c'est précisément grâce à ce culte de l'éternité, entretenant à travers les siècles le plus gros mensonge de l'Histoire, que l'homme continue, aujourd'hui encore, de se laisser berner par les promesses les plus ridicules et les plus grossières, celles des marchands de futur aux discours aussi bien religieux que politique. *La vraie vie commence après la mort* des uns endort tout autant les crédules stupides que le *demain on rase gratis* des autres.

Quelle supercherie, quelle rigolade ! L'éternité c'est où, c'est quand, c'est grand comment, à quelle heure ça ouvre, est-ce qu'il y a plusieurs pièces, où sont les toilettes, c'est par où la sortie ? Ah ! il ne suffit pas de raconter des sornettes d'une niaiserie à faire pouffer n'importe quel individu à qui l'on a déjà tenté de faire gober le coup du tiercé gagnant ou celui de la démocratie, dès que l'on exige des réponses précises à des questions concrètes le rideau de scène du mystère divin retombe immédiatement et l'on est prié de circuler. Alors que les problèmes – autant dire la vie – sont ici, maintenant, et que c'est suffisamment difficile à vivre, la vie, au quotidien ; considérons donc qu'il sera bien temps de parler de ce futur-là demain ou après-demain, voire jamais de préférence.

Je dis que c'est difficile à vivre, la vie, mais je reconnais de bonne foi que ce n'est pas forcément hideux tous les jours. Rétrospectivement d'ailleurs, on a facilement tendance à ne vouloir se souvenir avec sympathie que des moments déjà anciens, quitte à les enjoliver quelque peu. C'est le caractère foncièrement optimiste de l'homme, aussi lucide soit-il face à ce qui l'attend, qui se penche sur son passé et ne peut s'empêcher de s'attendrir – je suis persuadé que Maurice Papon aurait réagi pareillement, trop heureux d'oublier les petits camarades juifs ou arabes qu'il dénonçait déjà à la communale. Naturellement, vers la fin, on peine davantage à positiver, il nous faut enjamber certains épisodes un peu scabreux ou car-

rément humiliants, on préfère omettre, d'autant qu'il sera toujours avantageux d'invoquer Alzheimer, mais de là à s'impatienter, de là à former des projets d'avenir et s'inventer une éternité, il ne faudrait tout de même pas perdre toute lucidité et renoncer à regarder en face le trou noir de l'abîme où l'on respecte certes le silence, mais qui peut se réjouir du silence quand il est définitivement sourd ?

On pourrait alors se trouver tenté de regretter de toutes petites choses auxquelles on s'était un peu attaché, comme le ticket de métro sur lequel s'attendrit l'ex-usager parisien exilé en territoire hostile ; on aimerait peut-être, allez savoir, lire deux ou trois pages du dernier roman d'un auteur à la mode, entendre – un bref instant seulement car il faut savoir raison garder – la voix suave d'André Claveau ou regarder un bout de film de Lelouch, on serait prêt à toutes les bassesses pour prolonger durant quelques minutes encore l'illusion d'une existence désormais achevée, déjà morte d'avoir existé.

Il est permis de se montrer un peu idiot, mais pas au point de parier sur l'éternité.

mai 2014

Passe-temps

Le train qui emmenait Paul Léautaud chaque jour de la semaine vers son bureau au Mercure de France, Paul Léautaud avait habituellement pour voisins un vieil architecte de Robinson et l'employé de mairie de Sceaux. Ce jour-là les deux hommes avaient une discussion dont je ne me souviens pas avoir entendu l'équivalent lorsque j'avais dans ma jeunesse, moi aussi, l'immense privilège de pratiquer les trains de banlieue. Léautaud cite l'employé de mairie : *J'ai fini de relire Madame Bovary*. Et la conversation se poursuit jusqu'à ce que Léautaud, dans ses notes, se pose la question de savoir ce que *ces deux lascars peuvent bien comprendre et goûter à Madame Bovary et à la littérature en général*. Avant de conclure en ces termes : *Ils en auraient fait sans cela. Les gens qui comprennent et goûtent la littérature en ont tous fait*.

Dans le train qui l'emmenait chaque jour de la semaine vers son bureau au Mercure de France, Paul Léautaud avait habituellement pour voisins un vieil architecte de Robinson et l'employé de mairie de Sceaux. Ce jour-là les deux hommes avaient une discussion dont je ne me souviens pas avoir entendu l'équivalent lorsque j'avais dans ma jeunesse, moi aussi, l'immense privilège de pratiquer les trains de banlieue. Léautaud cite l'employé de mairie : *J'ai fini de relire Madame Bovary*. Et la conversation se poursuit jusqu'à ce que Léautaud, dans ses notes, se pose la question de savoir ce que *ces deux lascars peuvent bien comprendre et goûter à Madame Bovary et à la littérature en général*. Avant de conclure en ces termes : *Ils en auraient fait sans cela. Les gens qui comprennent et goûtent la littérature en ont tous fait*.

Mon cher Paul, permettez que nous nous réjouissons de ce que ceux qui comprennent et goûtent la littérature ne se croient pas tous obligés d'en faire, précisément aujourd'hui où, pour peu que l'on ait acquis quelque notoriété en politique, sport et spectacles en tout genre, le best-seller est à la portée du premier venu, même s'il n'a jamais lu Flaubert, et moins encore Léautaud. Je suis par ailleurs peu enclin à penser qu'ils soient bien nombreux les voyageurs occupés à lire durant leurs transports quotidiens, voire le soir à la veillée, *Madame Bovary* plutôt que l'un ou l'autre, voire la brassée complète, de ces publications désormais toutes élevées au statut ô combien enviable de people. Et pour la veillée n'est-il pas préférable de s'enculturer face à l'écran bleuté où tout est calibré à cet effet – j'ajoute que l'absence ici de point d'interrogation n'est pas due à un oubli.

Qu'un employé de mairie – je n'ai a priori rien contre les employés de mairie, mais j'ai peut-être d'excellentes raisons de suspecter davantage les architectes dont les exploits en termes de création sont visibles un peu partout et ne militent guère en leur faveur – qu'un employé de mairie, dis-je, déclare, sans visiblement se vanter, qu'il a fini de relire *Madame Bovary*, a quand même de quoi surprendre, surtout lorsqu'il précise l'avoir non seulement lu mais relu, ce qui justifierait qu'on le nommât illico chevalier des Arts et Lettres ou quelque chose du même tonneau.

Quant à savoir si, vraiment, *ces gens qui comprennent et goûtent la littérature en ont tous fait*, je vous avoue préférer ne pas me prononcer car affirmer qu'ils en aient fait ne présuppose nullement que cela ait été un bienfait, pour la littérature et, accessoirement, pour les lecteurs dont nous n'avons, soit dit en passant, nullement à nous soucier lorsqu'on fait dans la littérature. Vous étiez d'ailleurs, mon cher Paul, mieux placé que quiconque pour en établir le constat, votre *Journal* en témoigne. Qu'ils aient été publiés ne prouve hélas pas grand-chose, principalement en ces temps où la littérature est devenue une marchandise comme une autre, soumise aux mêmes règles que le blé, le cacao ou le pétrole. Pourquoi pas, en effet, les nourritures terrestres !

Vous n'imaginez pas, mon cher Paul, ce à quoi vous avez échappé ce jour de février 1956, lorsque vous avez pris congé sur ces mots : *Maintenant, foutez-moi la paix !* non, vous n'imaginez pas...

mai 2014

Un brave type

Je n'en disconviens pas, bien au contraire j'abonde lorsque j'apprends qu'Untel est mort dans son lit ou dans son fauteuil, prolongeant ainsi plus que de raison une sieste digestive ou une nuit de sommeil tout à fait reposante. Mourir, en effet, n'est rien de plus qu'une promenade qui s'achève, en douceur en somme, presque proprement. Bien entendu, monsieur Untel n'a pas eu la chance de vivre ce moment

comme une délivrance puisqu'il a été privé de ces effroyables souffrances qui font que l'on aspire à en finir au plus vite. Il ne s'est aperçu de rien, comme qui dort tellement profondément qu'il en oublie de se réveiller. Il n'en a pas vraiment profité et il aurait de bonnes raisons de se montrer un peu amer dès lors que les choses auraient pu continuer ainsi encore un moment et qu'on a interrompu cet état de béatitude pour le faire basculer dans l'absence. Mais il n'ira pas réclamer, auprès de qui d'ailleurs ?

Déjà rigide et froid, il vient d'entrer dans la phase de sanctification. Autour de lui, ils ne sont pour l'instant que quelques-uns à avoir entrepris de le réhabiliter. Celui dont on disait qu'il était odieux, insupportable et méchant, une langue de vipère, est en train, progressivement, de devenir un être particulier, unique en vérité, rempli de qualités, certes pas toujours évidentes à discerner mais qui émergent lentement au fur et à mesure que l'on en parle. Le saint homme est en marche, il ne devrait pas tarder à faire son entrée, dans moins d'une heure ce sera fait, sans tapage ni déplacement d'air inutiles. Ces défauts, ces tares qui le rendaient détestable sont en ce moment même appelés à se convertir sans trop attendre en autant de mérites, de talents et de vertus, justifiant l'amour et l'admiration que désormais on lui voue ; si cela s'avérait possible on débaptiserait la rue où il a terminé sa vie pour lui donner son nom, et peut-être également celle où il est né, bien loin d'ici peut-être, à condition naturellement que les autorités compétentes y consentent.

Des voisins, qui passaient par là pour gagner l'hôpital où ils ont rendez-vous avec l'oncologue, s'arrêtent un moment afin d'entendre ce qui se dit, tentés par l'idée de rappeler comment monsieur Untel prenait, à chaque fois qu'il les croisait et avant qu'ils n'aient eu le temps de changer de trottoir, un plaisir malsain à demander des nouvelles du cancer de l'utérus de la grand-mère qui, quand même et bien que les choses aient tendance à s'oublier, disait-il, durant l'Occupation aurait mieux fait d'y réfléchir à deux fois. Et finalement, les voisins choisissent de s'abstenir, puisqu'il est mort et bien mort, certes sans même la moindre maladie mais qu'ainsi au moins il ne parlera plus.

On voit par là combien les cadavres, à jamais muets, deviennent inoffensifs mais, de surcroît, gagnent en honorabilité.

mai 2014

Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu... encore que !

Le comportement humain n'est décidément pas à une incohérence près. Louis Pergaud, dont quelques-uns d'entre nous ont peut-être entendu parler en raison des trois films qui ont été adaptés de son œuvre littéraire la plus connue, *La Guerre des boutons*, choisit de devenir, comme son père, instituteur. Connu comme socialiste, anticlérical et farouche antimilitariste, une position qu'il aurait adoptée lors de son service national en 1902, il se heurte à la population du village de Landresse, dans le département du Doubs, où il vient d'être muté. Mobilisé en août 1914 il sert en Lorraine où il est porté disparu, déclaré mort pour la France, son corps n'ayant jamais été retrouvé. Blessé par balles et empêtré dans les barbelés, il aurait été secouru par des soldats allemands qui l'auraient emmené, avec d'autres, dans un hôpital provisoire, détruit un peu plus tard par un tir de barrage de l'armée française. Ce qui tendrait à justifier son antipathie pour l'engeance militaire. Pourtant...

Paul Léautaud, à qui Louis Pergaud adressa quelques lettres depuis le front, rapporte que le courageux antimilitariste était en vérité des plus enthousiaste puisqu'il écrivait : *Je ne donnerais pas ma place pour je ne sais quoi. On tire du "Boche" comme du lapin.*

Lorsqu'on les voit passer, dès les premiers jours de septembre et jusqu'en février de l'année suivante, entassés hilares en treillis camouflé dans leur quatre-quatre pour aller tirer du lapin, du faisan ou du sanglier, on les imagine se disant que traquer l'ennemi, qu'il fût boche, fellouze ou niakoué, ce doit être pareillement excitant et même peut-être davantage puisqu'on est alors payé pour ça et, occasionnellement, décoré. Les milices qui, doucement, discrètement, se constituent de manière informelle dans ce beau pays qui a toujours su bouter l'indésirable hors de ses frontières, vont pouvoir embaucher, car la main-d'œuvre qui chôme est là, qui trépigne d'impatience dans l'attente de ce grand jour où l'on pourra enfin chasser l'étranger comme le lapin, en toute impunité, et même, pourquoi pas, avec l'assentiment, voire l'encouragement du pouvoir politique du moment, élu démocratiquement. Et l'on peut naturellement comprendre que tous ceux, encore morveux ou à peine fœtus à l'époque, qui n'ont pas eu la chance, et l'honneur, de défendre une patrie qui savait ne pas se limiter à son seul territoire étriqué, aient à cœur de mettre en pratique l'enseignement et l'apprentissage dont ils ont bénéficié en tant qu'écologistes bénévoles engagés dans la recherche d'un équilibre idéal de la faune où le bonheur de tuer demeure, il faut bien l'admettre, quelque peu amoindri au regard des immenses possibilités dont on peut désormais jouir. Parce que, entre nous, voir s'enfuir une femelle de cochonglier entourée de ses cinq ou six petits et supprimer ces quelques vies d'une seule rafale de mitrailleuse ne procure qu'un orgasme de fête foraine, bien insuffisant à souiller convenablement le pantalon du Desert Battle Dress Uniform de notre fier baroudeur. Certes, il y va quand même parce qu'il faut bien réguler, mais le grand enthousiasme n'y est pas, manque alors cruellement cet élan qui gonfle la poitrine et fait parfois venir les larmes aux yeux du digne guerrier conscient de son devoir.

Après la sixième tournée de pastis – six comme les marcassins – l'honnête homme rentre chez lui. Cet après-midi, après la sieste, il apprendra à son fils de six ans – six comme les marcassins, mais eux étaient plus jeunes – à se servir du Benelli semi-automatique calibre 12 qu'il lui a offert pour son Noël précédent. Il n'y a pas d'âge pour devenir un homme.

mai 2014

Mon semblable, mon frère, en quelque sorte

Aujourd'hui, plus que jamais me semble-t-il, la tendance est au festif. Tout y est prétexte et chacun aime à s'épanouir dans la si emballante convivialité (le mot est tout neuf, 1973, mais il a déjà beaucoup servi). Rien n'est pourtant plus dissuasif que de participer sans le moindre soupçon d'appétit à un repas collectif au cours duquel, l'intérêt pour ce qui se trouve dans notre assiette s'avérant des plus mince, nous devons nous infliger le spectacle de gens occupés à manger. Car ce n'est pas, chez l'être humain principalement, l'activité où il se montre le plus à son avantage et le mot est laid à prononcer. Pour ce que l'on en voit et à quoi l'on peut ajouter, par pure perversité, le cliché – sublimé en quelque sorte – de ce que l'on ne voit pas mais qu'il est aisé d'imaginer, sans avoir pour cela effectué de longues études de médecine. La nourriture empilée à l'extrémité d'une fourchette trop garnie que l'on regarde s'engouffrer dans cette cavité obscure, la sauce qui coule, le minuscule débris grasseux qui s'attarde un instant à la commissure des lèvres et menace de retomber dans l'assiette, voire de glisser dans un décolleté profond ou de s'abandonner et rebondir sur une cravate bariolée, la mastication parfois laborieuse et occasionnellement sonore précédant la déglutition tandis que l'on pétrit une boulette de pain, le verre de vin dont on avale, en hâte au risque de s'étrangler bruyamment, deux gorgées pour favoriser la descente d'un morceau trop important, tout cet épisode répété longuement, entrecoupé de propos souvent inaudibles bien que l'on ait appris très jeune qu'il est inconvenant de parler la bouche pleine, agrémenté de postillons ou d'éclats de rire révélant bien involontairement une denture où des travaux sont en cours, voilà à quelle représentation s'invite quiconque est un tant soit peu voyeuriste, c'est-à-dire simplement curieux, et accepte de se prêter au jeu de la si chère convivialité. On en déduira que le numéro est possiblement obscène, d'aucuns parleront de répugnance, le vacarme des conversations auquel on aura éventuellement pris le soin d'adjoindre quelque fond musical y contribuera peut-être, mais il n'est pas interdit non plus de le trouver simplement pitoyable.

J'ai le souvenir d'une époque où, pour des motifs bassement alimentaires en somme, je fus amené à loger durant quelques jours dans un hôtel parisien situé non loin de la place des Ternes, parce que le journal pour lequel je travaillais avait ses bureaux juste à côté et qu'il me fallait être sur le lieux dès six heures du matin. Je dînais donc, seul, dans une brasserie voisine et assistais, chaque soir, au spectacle qu'offraient quelques individus, aussi solitaires que moi, à l'heure où il faut bien se forcer à avaler la nécessaire nourriture sans être pour autant obligé de s'y intéresser. L'homme, seul en face de son assiette, accomplissant à quelques mètres de moi son rituel alimentaire possiblement quotidien, aurait dû lui aussi m'inspirer dégoût et répugnance mais, tandis qu'il était occupé à manger, c'est sa solitude qui s'imposa à mon attention, sa vulnérabilité qui réussit sans doute à provoquer en moi une espèce d'attendrissement dont je me sentis un peu coupable, rétrospectivement. Certes il était laid, gras et rougeaud, bâfrait comme un porc tout en lisant un quelconque torchon, jetant de temps à autre un regard suspicieux, presque craintif, en direction du reste de la salle, comme s'il était recherché et craignait d'être reconnu, mais cela suffisait-il à justifier mon ignoble pitié ? Qui est un sentiment quand même bien suspect.

Non, car après avoir expédié sa vieille mère dans une maison de retraite au fin fond de la Creuse et récupéré sans perte de temps inutile l'appartement enfin libéré il s'était débarrassé des poissons rouges dans

la cuvette des cabinets et avait balancé le chat par la fenêtre de la cuisine donnant sur le périphérique, après quoi, pas plus tard que cet après-midi il avait encore tenté de tripoter sa secrétaire dont il ne pouvait ignorer la précarité, la menaçant de licenciement si elle refusait de coucher avec lui une fois par semaine, le mercredi justement où elle a la garde de sa fille de trois ans. Doit-on, au motif qu'il est un être humain et en cela plus ou moins mon semblable, vouloir ignorer son comportement bien peu fraternel en 1943 et les complicités dont il a ensuite bénéficié de la part de petits politiciens auprès de qui il a su se rendre indispensable, dois-je pour autant me lever et me ruer sur lui au risque de renverser la table, lui arracher des mains sa fourchette et la lui planter entre les deux yeux, là où précisément ça n'entre pas facilement, et pousser très fort jusqu'à atteindre le cerveau, le dois-je quand je le vois ainsi, misérable avec sa serviette en papier coincée dans son col de chemise, s'empiffrant consciencieusement de lasagnes immondes, car enfin ce n'est pas parce qu'il me dégoûte qu'il faut le priver de son dernier repas. Il y a un temps pour tout.

mai 2014

Le postérieur, on s'assoit dessus

À l'exception des grands saccageurs qui, visiblement se moquent de savoir si les générations futures survivront à leur rapacité dès lors qu'ils auront, de leur vivant, pillé et dévasté autant qu'il leur était possible, la plupart des individus de type courant ont tendance à faire grand cas de ce qu'ils laisseront à leurs héritiers. D'aucuns pourraient même étendre leur réflexion jusqu'à se soucier du sort de la multitude anonyme qui se verra confrontée aux désastres dont ils porteront, aussi petitement que ce soit, la responsabilité. Chaque créateur – montrons-nous généreux en acceptant que s'intègrent sous cette étiquette qui apparemment les flatte, médiocres et ratés, sans doute les plus nombreux – chaque créateur prétend n'œuvrer que pour la postérité, oubliant un peu vite la haute opinion qu'en avait Céline, lequel n'ambitionnait guère, et ô combien à tort le concernant, de n'avoir pour interlocuteurs futurs que les asticots. La postérité, ce mythe visant à glorifier post-mortem quiconque n'a pas connu l'honneur immense d'y accéder de son vivant. Voilà une bien belle perspective qui doit en effet reconforter n'importe quelle nullité ayant échoué à convaincre de son talent, et a fortiori de son génie, ses contemporains qui ne pourront que regretter de n'avoir pas su deviner l'importance considérable de celui-là qu'ils côtoyaient quotidiennement, instruits de leur seule et coupable ignorance.

Il est quand même pour le moins aberrant de se persuader que les crétiens ordinaires du siècle suivant pourraient se montrer moins ordinairement crétiens que leurs prédécesseurs. C'est miser sur une possible évolution en direction d'un mieux imaginaire, évolution qui conduirait à aimer, admirer, révéler ce que d'autres avant eux, leurs propres père et mère éventuellement, avaient choisi d'ignorer, voire de détester. Trop facile ! Et totalement utopique. La postérité n'est en aucun cas chargée de réparer quelque erreur ou oubli d'un passé plus ou moins lointain. Elle révèle plus que rarement, au mieux elle assoit, elle conforte. Les minus à la trappe ! Et qu'à jamais ils y demeurent.

Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité et non dans le temps présent. Proclamait sans rire le pauvre de Vigny, que nous ne lisons plus guère, peut-être en raison d'un manque flagrant de popularité posthume. Et la postérité, ça commence à quel moment, mon vieil Alfred ? N'est-ce point là prétendre satisfaire un penchant, un peu suspect me semble-t-il, à la procrastination ? Si le succès n'est pas au rendez-vous à l'instant même, pour quel motif devrait-il s'inviter lorsque nous ne serons plus là pour en jouir ? Sachons plutôt nous contenter de n'être rien, la position est autrement confortable qui n'implique en aucun cas de participer à la compétition, de briller, de vaincre à condition de parvenir – parvenir est l'ambition du futur parvenu – à rester dans le peloton de tête. Aucun effort n'est exigé de qui n'aspire nullement à réussir à tout prix.

Nous savons, mon vieil Alfred, mieux encore qu'à votre époque, ce que recouvre le terme de popularité. En échange de quelles compromissions et/ou complicités forcément douteuses s'obtient cette légitimité prétendument populaire qui, néanmoins, n'est pas indispensable pour vivre. Vous me rétorqueriez, si vous le pouviez, que seuls les amers, les aigris, en un mot les ratés, tiennent ce genre de propos et les experts seraient nombreux à vous donner raison. Pourtant, vous ne devriez ignorer combien les petits, les obscurs, les sans-grades contribuent à la gloire des aiglons, ne serait-ce que par effet de contraste. Pour que brillent les étoiles l'obscurité, précisément, est nécessaire.

mai 2014

Bien frais, s'il vous plaît !

Ne reculant devant aucune grossièreté, un de mes amis – fallait-il qu'il le fût pour qu'il osât l'injure – m'avait proposé dernièrement de partager avec lui une bonne bouteille de ce délicieux rosé de Provence si gouleyant que des aventuriers s'en viennent des fameux quatre coins de l'hexagone, voire carrément de l'étranger, afin de s'en abreuver le mufle, notamment quand, la canicule aidant, la soif se fait plus âpre pour le visiteur estival, déjà familiarisé avec le goût si particulier des Préfontaines, Gévéor et autres Kiravi. Dégusté bien frais – c'est là un critère incontournable, faute de quoi les papilles risqueraient de d'indigner, à moins qu'elles n'appartinssent à un goujat – ce nectar déclenche généralement l'enthousiasme du buveur et le pousse à réclamer, quelquefois bruyamment, la solidarité d'un voisinage qui, parfois, n'en demandait pas tant. Le premier contact peut s'avérer brutal pour qui a pris ses habitudes avec de véritables vins, sa robe n'est pas sans évoquer l'Hextril dont on se sert pour les bains de bouche et qu'il est conseillé de recracher après usage, lui aussi. Pour comble de l'arrogance, certains fabricants – on dit aussi trafiquants ou délinquants – lui adjoignent sur l'étiquette l'abusif qualificatif de fruité qui n'est pas sans évoquer, par exemple, l'idée de raisins gorgés de soleil alors qu'en l'occurrence on n'ait plutôt tendance à songer spontanément au concombre pas mûr. La plupart des criminels produisant ce type de liquide, en principe destiné à être bu par des hominidés ordinaires – certains directeurs de prison en proposent à leurs détenus –, se targuent d'être extrêmement compétitifs par rapport aux autres marques de détartrants et l'on peut sans difficultés se procurer un jéroboam de rosé fruité de Provence pour un prix légèrement inférieur à celui d'un jerrycan de kérosène qui se négocie actuellement à cinq cent quarante-trois euros la tonne.

Les statisticiens ont observé que trente pour cent des vins vendus dans nos grandes surfaces sont des rosés et que la France arrive en tête avec plus d'un tiers de la consommation mondiale. Certes, ces chiffres n'expliquent pas forcément le réchauffement de la planète ni la sclérose en plaques mais ils ont au moins le mérite de justifier l'engouement de nos concitoyens pour Michel Sardou et de légitimer une certaine fierté nationale, notamment lors de consultations électorales.

Sensiblement à cette même époque l'hôtel Lutétia à Paris mettait en vente aux enchères le contenu de sa cave. Un Romanée-Conti 1989 fut adjugé à plus de huit mille euros alors qu'en d'autres lieux un Romanée-Conti grand cru de 1961 attend toujours un acquéreur à quinze mille euros. On peut certes comprendre le choix des amateurs de rosé fruité de Provence uniquement préoccupés par le faible rapport de leur livret A, mais enfin... il est des mesquineries dont le corps se souvient et dont il saura un jour rappeler sauvagement l'outrecuidance. J'ai, personnellement, une préférence marquée pour les bourgognes et les beaujolais et je trouverais grotesque de dépenser plus de huit mille euros pour douze bouteilles de Château Lafitte Rothschild 1998 puisque je n'aime pas les bordeaux, mais de là à se détruire la santé en usant de sous-produits ouvertement toxiques...

Concernant l'exploit ô combien prestigieux de cet individu qui s'est offert pour un peu moins de dix mille euros soixante-quinze centilitres d'un vin qu'il ne boira jamais, mieux vaut en rire. Ne m'émeut pas davantage ni ne m'impressionne l'acquisition d'un Van Gogh ou d'un Picasso qui passera une partie de son existence, jusqu'à sa prochaine mise sur le marché, dans un coffre.

Bien qu'ils s'abstiennent généralement de boire du rosé fruité de Provence, les nantis ne s'interdisent pas d'être cons.

mai 2014

Poète, du papier ?

Qui donc oserait nier avoir écrit, au moins durant son adolescence, de la poésie ? On n'est certes pas sérieux, quand on a dix-sept ans, mais dans la plupart des cas cela ne dure guère, foin des bocks et de la limonade. Il faut bien constater qu'ensuite la verve se tarit, et que semble s'être asséché ce que l'on nommait il y a peu encore l'inspiration, à moins que ce ne soit plus exactement le temps qui manque, la disponibilité d'esprit, on n'a en somme plus trop la tête à ça. Quelques-uns pourtant persistent, voire s'obstinent et finissent même par être publiés. Dans des revues plus ou moins spécialisées, à diffusion souvent confidentielle, ou chez de petits éditeurs, que l'on nomme ainsi parce qu'ils font paraître de petits livres de peu de pages à très petit tirage dont ils ne vendent qu'un nombre plus petit encore, en principe à petit prix. Mais tout est relatif car au nombre de mots par page – quand il faudrait le plus souvent parler du nombre de signes – c'est l'imprimeur qui est content puisqu'il fait de sérieuses économies sur l'encre. La poésie a le goût des marges et le respect du papier blanc.

Je parle bien sûr ici des obscurs, on pourrait presque dire des anonymes tant leur nom n'est connu que des intimes, lesquels ne voient pourtant vraiment nulle raison de le crier sur tous les toits. Néanmoins, bien que vivants, quelques poètes réussissent à jouir d'une certaine notoriété auprès des aficionados les plus attentifs qui se retrouvent entre eux au cours de lectures publiques pour lesquelles ont été inventées les maisons de la culture et les associations, culturelles elles aussi et à ce titre occasionnellement subventionnées. Pour être autorisé à entrer dans la noble corporation des poètes contemporains il ne suffit pas d'être en vie, il faut d'abord, et avant quelque autre qualité que ce soit, cultiver un hermétisme singulier qui autorisera l'heureux élu à n'être pas assimilable au quelconque rimailleur du dimanche. Car rien ne lui répugne autant que ces faiseurs de vers de mirliton qui discréditent les efforts menés par une élite en faveur d'une poésie qui demeure, contre vents et marées, à l'avant-garde d'un combat chaque jour à mener contre les académismes. Et nous savons combien sont prompts à se reconstituer ces académismes putrides qui, parfois, vont jusqu'à se draper des couleurs de la révolution et souvent nous abusent, nous qui ne sommes au mieux que minuscules prosateurs.

Certes certes, on opposera aux frileux réactionnaires l'impérieuse nécessité, l'exigence éthique pour tout individu se piquant de création d'être de son temps, les plasticiens usant d'un langage adapté à son époque, de matériaux et de matériels qui correspondent à l'évolution toujours en mouvement d'une société dont ils ne peuvent se tenir à l'écart ; les compositeurs et interprètes de musique intégrant les nouvelles technologies représentatives d'un environnement sonore qui est le leur. Mais alors, là où les plasticiens s'enorgueillissent de créer sans qu'il leur soit nécessaire d'user de toiles, de couleurs en tubes et de pinceaux, là où les musiciens fabriquent leurs œuvres sans utiliser aucun des instruments aujourd'hui démodés que fabriquaient des facteurs désormais dépassés, obsolètes, à destination de solistes conservateurs encore obsédés par le concept erroné de la mélodie, vers quoi peuvent bien se tourner les poètes, et tous les plumitifs en général, s'ils veulent témoigner au moyen d'un langage qui soit conforme à la marche en avant d'un monde où il faut sans cesse inventer pour justifier son appartenance à l'avant-garde, pour autant que l'on souhaite y appartenir ? Oublions la plume d'oie et la sergent-major, abandonnons aux musées les exquises Remington et autres Olivetti, car l'heure est à l'ordinateur. Bien. Mais les mots, comment s'en passer, comment simplement les remplacer et par quoi, on a beau

s'intituler poète contemporain il faut bien malgré cet intense – et peut-être légitime, mais rien n'est moins sûr – souci de nouveauté, se tourner vers les mots qu'utilisaient Baudelaire ou Rimbaud et quantité d'autres avant et après eux, identiques exactement, hormis quelques anglicismes et néologismes que l'exploitant agricole du Bas-Berry ne peut lui-même ignorer, comment se passer de ces mots, qu'ils soient d'usage courant ou rares ? Et comment dès lors faire moderne, voir contemporain ?

Les poètes, et la poésie, ne sont-ils pas quelque peu anachroniques, ne doit-on pas se résoudre, se résigner (?) à s'en passer, comme nous avons appris à nous passer de la bougie – sauf à l'occasion des dîners prétendument romantiques – ou de l'arbalète quand l'innovation préconise la bombe à fragmentation d'une efficacité autrement spectaculaire ?

Paul Léautaud rapporte, en se gaussant évidemment, que Jules Romains avait en son temps fondé une école de poésie. *Une école de poésie ! Vraiment, apprendre aux gens à faire des vers et à être poètes, j'avais trouvé ça bouffon au possible !* s'offusque le génial atrabilaire. J'ignore si le concept a survécu mais je n'en serais pas étonné, on organise bien des ateliers d'écriture afin que les épouses trop esseulées, la serpillère tout juste remise dans le placard sous l'évier, occupent leurs après-midi avec intelligence et talent dans la perspective, pourquoi pas, d'être élues miss Françoise Sagan du vingt et unième siècle.

Dans un respectable souci de vulgarisation, lequel n'exclut nullement à l'occasion la vulgarité, divers gratteurs de guitare ont entrepris, modernes troubadours, de mettre en musique quelques poètes, offrant ainsi à un public plus large la découverte de textes, qu'en l'absence d'une telle initiative, ils ignoreraient toujours. On rapporte que le père Hugo aurait prévenu les amateurs de ce genre de facéties : *Défense de déposer de la musique au pied de mes vers !* S'il avait pu prévoir qu'un jour Thomas Edison, sourd comme un pot, inventerait le phonographe, peut-être aurait-il apprécié que l'on en déposât, quand bien même eût-il alors fallu que le compositeur-interprète s'employât à alléger quelque peu la logorrhée. Ils sont plusieurs aujourd'hui à avoir profité de cette diffusion – plus efficace que le livre puisqu'il n'y a pas à tourner les pages – qui leur a permis de rivaliser, en termes de popularité, avec Dranem et Milton sans toutefois égaler le succès vertigineux de Lady Gaga. Un certain Houellebecq n'a-t-il pas lui-même consenti, avec le plus obscène ravissement semble-t-il, à ce que l'on en déposât, de la musique au pied de ses vers ?

Car la popularité la plus grande s'accompagne de rétributions parfois conséquentes et le poète contemporain s'accommode aussi mal qu'un terrassier maghrébin de devoir croupir dans un galetas infesté de cancrelats, éventuellement miné par la phtisie chère aux romantiques d'antan. Il préfère de beaucoup, en raison des difficultés qu'il y a à se garer, sauter dans un taxi pour aller prendre un verre dans un café à la mode du moment tout en parcourant la presse people.

Ce qui importe désormais n'est plus d'être poète mais bien plutôt contemporain.

mai 2014

Inspirez ! Respirez...

Il y a un peu de poésie dans le mot *inspiration*. J'ai, durant un de ces jours derniers et sans doute un peu en ricanant, usé à propos de poésie d'un terme totalement incongru en parlant d'inspiration. L'inspiration c'est une action qui consiste à faire entrer de l'air dans les poumons avant de le rejeter en expirant, au scanner une voix nous demande d'inspirer puis de bloquer durant quelques secondes la respiration. L'inspiration qui inspire serait bien différente. J'admets que l'on ait en effet tendance à invoquer l'inspiration et surtout le manque d'inspiration en lisant, regardant ou écoutant certaines œuvres dont on se dit qu'il eût été préférable que l'auteur s'abs-tînt de s'entêter pour aboutir à semblable résultat.

Il est d'ailleurs pour le moins curieux de constater que la plupart des individus semblent persuadés de ce que tel artiste, écrivain (et principalement poète), ou musicien pourrait être visité par quelque esprit mystérieux venu lui insuffler une sorte de grâce, probablement d'essence divine, qui l'amènerait, sans le moindre effort, à agir exactement comme il convient pour produire, disons naturellement, spontanément, non plus l'œuvre immortelle mais le chef-d'œuvre définitif. Voltaire lui-même soutenait qu'il ne faut jamais rechercher l'inspiration mais attendre qu'elle se manifeste. Il voyait dans le Travail le moyen de ne céder ni à l'ennui, ni au vice et pas davantage au besoin. Le salut de l'honnête homme par le Travail ainsi sanctifié.

Certains individus, habités par l'irrésistible besoin de créer quelque chose, fut-ce n'importe quoi, affirment au contraire que tout n'est que travail obstiné, continu, à l'atelier ou au bureau de telle à telle heure, comme un quelconque ouvrier spécialisé ou employé. Ceux-là, bien sûr, qui ont une haute opinion de leur art, détesteraient pourtant qu'on osât les comparer à ce tourneur-fraiseur vraisemblablement inculte pour qui, cela ne fait aucun doute, Picasso est le nom d'une automobile, de marque Citroën, prénommée Xzara et Maïakovski un avant-centre du Paris-Saint-Germain. Ceux-là, les mêmes donc, ont une vénération crypto-bolchevique à l'égard du travail, toujours prêts à glorifier la satisfaction que l'on tire de la besogne accomplie, sans toutefois user de mots aussi bas puisqu'il faut savoir raison garder et faire la différence entre Travail et travail. Le concept d'inspiration les pousse à sourire, voire à s'offusquer dès lors qu'il occulte l'idée d'effort et de mérite.

Il en est donc pour qui l'inspiration est une galéjade, indigne des créateurs authentiques, et d'autres dont on devine qu'ils aiment avoir été touchés par une sorte d'illumination soudaine sans laquelle ils ne seraient en aucun cas parvenus à un tel degré de perfection. Les premiers puent la sueur et leur passion idolâtre pour la tâche grâce à quoi ils s'épanouissent me répugne, les seconds m'affligent tant leur crédulité de mystiques les rend inguérissables.

Je regarde, j'observe, je vois, j'écoute, j'entends et réagis. Certains jours, non. D'autres, oui. C'est ainsi, et nul mystère n'en est la cause. Pas davantage le fait que je décide de m'atteler au labeur avec une obligation de résultat. Il arrive parfois que je choisisse plutôt de rester allongé sous ce robinier dont l'ombre me protège exactement comme il convient, les pies jacassent, un tracteur ou un cycliste passe, éventuellement je salue de la main, un chat vient se faire caresser et s'allonge dans l'herbe ou sur mon ventre... cet après-midi peut-être... si la première phrase écrite en appelle une autre... sinon ce sera pour demain...

Travailler fatigue, disait Pavese. Vivre également, alors n'abusons pas. Expirons !

juin 2014

Ils ont voté... et puis, après ?

2014 se sera révélée, et ce n'est peut-être pas terminé, une année significative quant au déroulement du processus électoral. Que ne nous aura-t-on rabâché avant, pendant, et après notamment la plus récente consultation, l'ampleur du raz-de-marée de l'extrême-droite. En vérité, rien d'extraordinaire (seulement trois élus), et les principaux médias (je veux parler ici de ceux auxquels une majorité d'électeurs continue de faire confiance) en ont été presque déçus. En revanche, motus et bouche cousue ou presque pour ce qui concerne le score des abstentionnistes, pourtant premier "parti" de France. C'est que la chose est mal vue et qu'elle embarrasse dès lors qu'elle signifie un désaveu, pour ne pas dire un dégoût, vis-à-vis des partis dits de gouvernement, droite et pseudo-gauche confondues. L'embarras vient de ce que nous avons été élevés dans ce fameux respect de la démocratie – dêmos (peuple) - krátos (pouvoir) disaient les Grecs d'avant Aube dorée, d'avant le Pasok, d'avant les colonels – que le monde est censé nous envier puisque le fait de choisir ses représentants fut jadis gagné à la force du poignet et que la Révolution devait remplacer le pouvoir de l'aristocratie par celui du peuple, via ces fameux élus supposés assurer la direction des affaires à sa place. Nous avons pu observer, notamment récemment, combien l'expression "être aux affaires" avait pris du sens. Parce qu'il se trouve que lesdits élus ont très vite compris qu'ils étaient la nouvelle élite et que rien ne les empêchait de procéder d'une manière analogue à celle des monarchistes afin que leurs nouveaux privilèges remplacent avantageusement ceux dont ils avaient noblement décidé de célébrer la fin.

Constater, au fil des gouvernements successifs, que ces fameux représentants représentent d'abord eux-mêmes a très logiquement pu décourager, démobiliser une partie de l'électorat. Constater ensuite que la création d'une Europe forte, destinée principalement, nous disait-on, à maintenir la paix à l'intérieur de ses frontières, n'aura abouti en définitive qu'à accroître les inégalités en augmentant les profits des plus forts au détriment des plus faibles, ne saurait constituer un encouragement à accorder notre confiance à des individus qui nous sont inconnus et à décrédibiliser encore un peu plus les élus nationaux, ô combien coupables de complicité avec un pouvoir financier plus ou moins anonyme, seul à partager avec eux les fruits juteux de la trop fameuse mondialisation.

Depuis combien d'années avons-nous pris l'habitude d'opter pour la solution du moindre mal – lire l'excellent bouquin de Jean-Claude Michéa ¹ – en votant contre et rarement pour ? Dès lors, n'est-il pas dans l'ordre des choses que l'on finisse par renoncer, voire s'opposer au principe même du vote par défaut.

Non pas abstention, mais boycott résolu, propose Jean Klépal ² qui voit ici le moyen de transformer la démission stérile en action volontaire et en appelle à La Boétie ³ que je cite amèrement : *Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire.*

[...] *Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ?*

Ce boycott résolu, un certain Octave Mirbeau, en 1888, l'avait érigé en devoir civique dans un court texte ⁴ dont voici un extrait : *Mais qu'un député, ou un sénateur, ou un président de la République, ou n'importe lequel parmi tous les étranges farceurs qui réclament une fonction élective, quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est-à-dire l'être irrêvé, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de rece-*

voir, en échange de ces prodigalités, des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière, quand ce n'est pas des coups de fusil dans la poitrine, en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine en général, et de la sottise française en particulier [...] Je te l'ai dit, bonhomme, rentre chez toi et fais la grève. [...] L'électeur ? Rien ne lui sert de leçon. Et un certain Philippe Pétain de renchérir : Français, vous avez la mémoire courte !

Me revient fort opportunément ce matin en mémoire le vibrant manifeste en faveur de l'extermination des abstentionnistes rédigé par l'inénarrable Michel Onfray au lendemain des élections européennes de juin 2009 (où nous ne fîmes que 56,5%) et titré fort joliment : *Abstention, piège à cons !* Le brave homme y déplorait l'absence d'union entre le NPA et le Front de Gauche et fustigeait les vils abstentionnistes qui avaient par leur manque de civisme permis aux ultra-libéraux de l'emporter haut la main. Je ne résiste donc pas au plaisir d'ajouter à mon propos du jour le textaillon d'un certain Charles Novak – un camarade à moi – adressé, en réponse à la diatribe du célèbre philosophe, au directeur de la publication dans laquelle s'exprimait Onfray qui choisit de ne le point publier.⁵

Diogène, c'est vite dit !

Hou ! les vilains, les pas beaux, les méchants, les traîtres pour tout dire. Oui oui, ces salauds, ces fumiers, ces enculés d'abstentionnistes qui donc ont permis à Sarkozy de décider (dès le lendemain du résultat de cette élection européenne, si j'ai bien compris) d'allonger la durée légale du travail jusqu'à 65 ans, voire 67 pourquoi pas. Ah ! ils ont bon dos les abstentionnistes, un peu comme Julien Coupat qui pourrait bien être – c'est à vérifier et nos ministres de l'Intérieur s'y emploient – responsable, donc coupable, du crash de l'Airbus d'Air France. D'aucuns pensent qu'il eût fallu voter pour "le NPA et le Front de Gauche unis", lesquels "auraient pu créer [...] une dynamique susceptible de créer bla bla bla". Le NPA et le Front de Gauche unis ça pèse combien à votre avis ? Autant que les voix supposées de LePen en 2002 qui risquait, oulala ! de faire au moins 51% et qui, du coup, a fait voter comme un seul homme 82% des électeurs (sauf ces enfoirés d'abstentionnistes évidemment) pour Chirac, lequel en rigole encore. Car je ne sache pas que l'on demande au bon peuple son avis quand il s'agit de prendre des décisions qui pourtant le concernent. Sont-ce encore ces fripouilles d'abstentionnistes qui sont la cause de tout ce que le pouvoir en place (élu démocratiquement) depuis 2007 a imposé pour la seule bonne raison qu'il est le pouvoir en place : démantèlement des services publics, flicage, répression, expulsion des étrangers, culture du chiffre dans les secteurs de la santé, la justice, l'éducation, collusion indécente avec le patronat et les banques, et j'en passe. Non, ce n'est certainement pas dans l'attente du "grand soir pour demain ou après-demain" que les vils abstentionnistes s'abstiennent, c'est qu'ils en ont juste marre, ras-la-casquette de s'entendre précisément raconter des craques depuis perpète par des hommes après tout presque comme eux dont la seule et unique préoccupation est d'obtenir un poste de ministre à vie (car les ministres le sont à vie, comme le pape, c'est assez dire), avec un fauteuil, un bureau, un logement de fonction, une voiture de fonction, un salaire de fonction, une rombière de fonction et un maroquin comme on disait jadis. Oui, en effet, les grands et les petits chefs des syndicats (eux-mêmes attachés à pérenniser leur emploi) se résigneront à organiser des manifestations avec "mégaphones, banderoles et calicots" pour la forme, sans jamais pousser le bouchon trop loin, et ils négocieront avec la bénédiction du Medef ce qui n'est pas négociable tandis que le bon peuple s'en ira dormir dans la rue et se nourrir aux Restos du cœur. Alors, souffrez, messieurs les donneurs de leçon, que les immondes abstentionnistes refusent de marcher dans la combine car, depuis lurette, ils ont fini par comprendre que de cette farce ils seront toujours les dindons, qu'ils se sont certes fait berner en 1981 mais que ce fut la dernière fois et qu'on ne les y reprendra plus. Sachez aussi que la romance à deux balles sur le droit de vote chèrement acquis, garant de la démocratie, ils en ont bien appris les paroles et la musique mais qu'ils en ont trop vu, trop entendu pour croire encore aux contes de fées. Malgré leurs

“cervelles étroites” (que de mépris de la part de démocrates !) les infâmes abstentionnistes ont décidé de ne plus jouer le jeu, et pourtant ils sont majoritaires – le plus grand parti de France, sauf que ce n’est pas un parti, justement ! Croyez-le ou non (Ils s’en foutent), les abjects abstentionnistes n’ont pas du tout le sentiment de “servir cette perfide engeance”, en tout cas pas davantage que les courageux votants dont le candidat favori culmine à deux ou trois pour cent. Les répugnants abstentionnistes ne se réclament certes pas que de la gauche, il doit y en avoir un certain nombre de droite, voire d’extrême, et peut-être même des centristes ou des sans opinion. Allez savoir ! Peu importe. En 2005, dans un bel élan de démocratie, on décida de demander leur avis aux Français quant au projet de constitution européenne. Par référendum s’il vous plaît, comme en Suisse. Comme d’autres abstentionnistes dégoûtants (de gauche, du centre, de droite et d’extrême, aucune importance) je suis allé voter Non. Et le Non l’a emporté. Alors, il a été décidé que l’on ne tiendrait aucun compte de ce résultat. Vous comprendrez peut-être que, loin de toute “posture idéaliste et kantienne” – quel mépris, quelle suffisance là encore –, ces salopards d’abstentionnistes (ces cons, comme vous dites) aient un peu perdu la foi et observent sans beaucoup d’intérêt les duels (ah ! la jolie société du spectacle... car enfin ces gens-là appartiennent tous à une même grande et belle famille) auxquels se livrent les candidats à la réussite. Et, de grâce, ne sautez pas sur l’occasion pour brandir l’anathème par lequel on qualifie d’extrémiste (de droite évidemment) quiconque laisse entendre qu’ils sont pareillement crapuleux tous les crabes qui s’agitent dans ce panier. J’ai une telle foi en l’homme que je ne sais toujours pas si, un peu plus âgé en 1943, je n’aurais pas dénoncé des juifs. C’est vous dire ! Mais peut-être est-ce simplement parce que je n’en connaissais pas.

Charles Novak, 25 juin 2009

Il est plus que probable aujourd’hui que je n’aurais pas dit les choses autrement.

juin 2014

1. Jean-Claude Michéa. *L’Empire du moindre mal*. Climats Flammarion. 2007.
2. Jean Klépal. <http://epistoles-improbables.over-blog.com>
3. La Boétie. Discours de la servitude volontaire. Mille et une nuits. 2010.
4. Octave Mirbeau. La grève des électeurs. L’Insomniaque. 2007 ou Allia. 2009.
5. Michel Onfray. Abstention, piège à cons ! in Siné Hebdo N°42, 24 juin 2009.Éditions de L’Enragé.

N'être qu'un vil littéraire

Peut-être suis-je, tout compte fait, une sorte de littéraire – le Robert historique de la langue française n'écarte nullement le caractère péjoratif de ce mot – dès lors que je me livre, assez régulièrement depuis un certain temps, à d'obscures mais désinvoltes activités de plumitif à des fins qui ne sont pas systématiquement punitives à l'égard d'autrui. Littérateur : individu s'adonnant à des activités littéraires, on dit aussi homme ou femme de lettres. Écrivain en quelque sorte. Ce qui n'induit en rien la moindre notion de qualité, que l'on ne se méprenne point sur mes qualifications. A priori, fabriquer de la littérature n'est pas considéré comme une occupation coupable, bien que l'on soit parfois tenté par la dénonciation écrite à l'égard de quelques gloires du moment, sans toutefois le faire sous sa véritable identité parce que vient toujours l'heure de l'épuration. S'il est un écrivain véritable, authentique, que le seul mot de littérature pousse à fulminer, c'est bien le vieux père Léautaud qui se targuait d'écrire spontanément, naturellement, comme on parle, et se refusait à améliorer la moindre phrase, à corriger pour plus d'exactitude ou davantage d'élégance, lui qui affirmait : *Faire de la littérature, c'est embellir les choses. La littérature, c'est l'embellissement de ce qu'on peut avoir exprimé, et c'en est le côté abominable, à mon avis. [...] Oui. Le côté présentation, le côté art. L'art, ce mot abominable ! L'un des sens attribués au terme littérature est : ce qui est artificiel, peu sincère, éloigné de la réalité. Tout le contraire en effet de l'écriture que pratiquait l'ermite de Fontenay-aux-Roses.*

Indépendamment des quelques divergences que j'entretiens avec Léautaud, il en est une que je considère comme relativement importante pour ce qui concerne justement ce qu'il nomme la littérature. Je n'ai jamais su, et pas davantage voulu, m'imposer l'exigence d'une écriture dont j'excluais systématiquement tout élément destiné à préciser un fait, une réflexion, un questionnement. Ce que le bonhomme nomme l'embellissement et dont je préfère penser qu'il est seulement la manière dont je me plais à écrire. Si j'en éprouve l'envie j'aime que la phrase serpente, bifurque soudain, s'autorise une digression, revienne en arrière puis reparte, ne se refuse l'emploi d'aucun adjectif et s'autorise à finir en queue de poisson. Selon lui j'aurais un fâcheux penchant à me comporter comme un artiste, une espèce de fignoleur un peu esthète, ce qui aurait peut-être justifié ma possible appartenance à la vénérable Société des Gens de Lettres. Il s'en est fallu d'un cheveu, comme on dit. Je vous devine pour le moins sceptiques et je dois m'expliquer en incorporant ici un textaillon datant du mois de décembre 2012, écrit consécutivement à l'annonce de mon trépas dans la presse nationale.

Non, je ne suis pas mort

à André de Richaud

Vendredi dernier en fin de journée – il avait neigé et le blanc dégoûtant avait recouvert toute la campagne environnante – j'ai appris ma mort. Mon décès comme ils disent, certains mots étant proscrits du langage diplomatique. Toujours est-il qu'on en reste évidemment baba, avec une curieuse impression de frivolité et d'inexactitude. C'était en toutes lettres, m'a-t-on rapporté, dans la rubrique nécrologique du

quotidien *Le Monde* et je reconnais que c'est toujours un peu désagréable de découvrir dans les médias, ou par des racontars plus ou moins malveillants, une information qui nous concerne directement. Le journal *Le Monde* jouit d'une réputation de journal sérieux, plutôt centriste même si l'on a prétendu un temps qu'il pouvait être de gauche, ce qui ne manque pas de me faire ricaner. Cette réputation de sérieux centriste incite le citoyen ordinaire à prendre pour argent comptant tout ce qu'il apprend en parcourant les colonnes de son quotidien favori dès lors qu'il considère que les journalistes y revendiquent un grand souci d'objectivité et y pratiqueraient systématiquement la vérification des informations dont ils font état. C'est assez dire mon étonnement lorsque, sur un ton franchement narquois, un de mes amis, pourtant poitevin d'adoption, m'annonça ce jour-là mon regrettable trépas, survenu le dimanche 18 novembre sans autre précision horaire. À l'âge de soixante-treize ans est-il indiqué, ce qui prouve bien l'ampleur de la supercherie. N'importe qui, même en période de paix franco-allemande, serait néanmoins pareillement stupéfait. Le lendemain, je trouvai dans la boîte prévue à cet effet, et à d'autres, un courrier de la Société des Gens de Lettres adressant à ma veuve ses compatissantes condoléances et l'invitant à effectuer les démarches nécessaires afin qu'elle perçût, si l'occasion s'en présentait, d'éventuels droits d'auteur. L'homme était donc bel et bien un littéraire.

La veuve du défunt n'ayant pas le même prénom que la mienne, il me fut aisé d'en déduire qu'il y avait là une sorte de malentendu, d'autant que je n'étais pas aussi mort qu'on le prétendait et que je n'ai jamais eu l'honneur d'appartenir à la très honorable Société des Gens de Lettres puisque je n'ai même pas été capable de publier trois ouvrages au moins, fussent-ils de la plus médiocre qualité, ce qui n'a en l'occurrence strictement aucune espèce d'importance. J'écrivis donc immédiatement – je n'aime guère laisser s'installer dans la mémoire des gens des certitudes erronées susceptibles de me porter préjudice – à la chargée de mission de ladite société, noblement domiciliée en un hôtel parisien que j'imagine particulier, pour lui faire part non pas de mon décès mais de la continuation de mon existence, aussi insignifiante soit-elle.

Il faut en effet, autant que faire se peut et là je pouvais, s'efforcer de rétablir la vérité des faits et réfuter les quiproquos sachant que, le moment venu, il sera toujours temps d'informer les peuples de ma renonciation à poursuivre une existence que d'aucuns peuvent éventuellement qualifier d'inopportune mais qu'il me plaît néanmoins de poursuivre, en dépit de l'augmentation du prix du gaz, des socio-démocrates et de mes cancers désagréablement avérés mais auxquels j'ai, encore cette nuit, courageusement résisté, tout en me rendant sur Internet afin de voir un peu de quoi il retourne concernant l'intégrité de mon identité. J'en ai repéré cinq – pas un de plus – qui, visiblement et sans vergogne, n'ont pas hésité à porter mes propres nom et prénom sans même se renseigner au préalable afin de savoir si une telle usurpation n'était pas de nature à m'indisposer. L'un est troisième adjoint à la mairie de Sancerre après avoir dirigé une entreprise de peinture et vitrerie baptisée Aux trois couleurs. Peut-être un fervent patriote ! mais ne nous méprenons toutefois pas, nous n'avons pas l'exclusivité du tricolore. Le second – sans qu'il y eût là de ma part la moindre tentation de hiérarchiser – serait proviseur du lycée Jean-Baptiste Vuillaume, école nationale de lutherie à Mirecourt dans les Vosges. Un troisième pourrait bien être ou avoir été, malgré une légère incertitude, agriculteur à Voiscreville, dans l'Eure, où il fut maire de 1983 à 1995. Il y a ensuite un ex-président du Lions Club de Houdemont, dans la communauté urbaine du Grand Nancy et, pour finir – circonstances obligent – un agent de la RATP d'environ cinquante-cinq ans habitant Baulne, charmante (?) commune située à quarante et un kilomètres au sud de Paris-Notre-Dame qui est, comme chacun sait ou devrait savoir avant de s'embarquer sur l'autoroute pour les stations de sports d'hiver alors que le chasse-neige n'est même pas encore passé, le point zéro des routes de France.

De ces cinq-là, lequel a choisi de trépasser en laissant croire à des dizaines, voire des centaines de femmes éplorées que ce pouvait être moi le cadavre, lequel a sciemment encouragé la confusion en ignorant la détresse qu'il risquait de susciter parmi mes admiratrices, et peut-être même quelques admira-

teurs possiblement pédérastes ? La matinée tire à sa fin, elle aussi, et en me resservant un verre de beaujolais blanc puisqu'il est maintenant près de onze heures, je m'interroge. Et si ce n'était aucun de ces cinq-là, ni d'ailleurs moi-même j'en témoigne, ce serait alors qu'un septième larron à l'état-civil identique a sournoisement passé l'arme à gauche – ou peut-être au centre-droit, question de contexte – et s'en est allé rejoindre les racines de ces pissenlits dont seule la feuille est comestible quand le printemps raccourcit les jupes des filles, avec des lardons frits et un coup de brouilly. Si tel est le cas, j'aimerais beaucoup qu'il se dénonce ou qu'à la rigueur ses proches le fassent à sa place, d'autant que la délation est depuis 1943 un sport national généralement récompensé avec autre chose que des médailles.

Car, quoi qu'en disent les langues de vipère et les jeteurs de sorts, je ne suis pas mort. Non mais !

décembre 2012

Frivolité

J'aimerais beaucoup. Bien sûr, je devrais certainement préciser dès lors que beaucoup, pour la plupart de mes lecteurs, demeure un peu vague, je pourrais par exemple le remplacer par énormément, qui serait du coup plus conséquent, mais peut-être excessif, risquant de me couper l'herbe sous le pied s'il me venait à l'esprit quelque chose, n'importe quoi, que j'aimasse plus encore qu'énormément. Foutrement, pourquoi pas ! Oui, je sais, il est des écrivains parmi les plus remarquables pour qui de tels questionnements ne sont que préciosités dégoûtantes, frivolités d'esthète, de pinailleur acrobatique, estimant, et leur point de vue est des plus respectable, que beaucoup est bien suffisant et qu'eux-mêmes n'iraient point passer de précieuses minutes, voire d'inappréciables heures, à s'interroger entre livarot fait à point et poire Belle Hélène – ah ! Offenbach ! Je suis l'époux de la reine, poux de la reine... – sur l'opportunité qu'il y aurait, ou pourrait y avoir, à opter pour énormément plutôt que pour beaucoup. Puisque, pour beaucoup précisément, aimer tout court est infiniment plus puissant qu'aimer beaucoup. Qui, vraiment, n'engage à rien et ressemble davantage à une formule de politesse qu'à une déclaration passionnée. Il n'est que d'entendre l'hypocrite *J'aime beaucoup ce que vous faites* pour avoir une notion somme toute assez exacte de la valeur qu'il convient d'accorder à ce mot. Je goûte, personnellement, qu'il faille répondre dans l'instant à l'impudent ce *Moi aussi !* qui, généralement, clôt l'échange de politesses. D'ailleurs – et sans entrer dans des détails qui, pour quelques-unes de mes admiratrices, pourraient s'avérer fastidieux notamment pour celles d'entre elles dont l'admiration serait légèrement moins admirative qu'il convient – je dois reconnaître que j'aime assez ce que je fais (je choisis *assez* afin d'éviter ce *beaucoup* que d'aucuns seraient aisément tentés de trouver prétentieux). *Moi, pour la modestie, je ne crains personne.* Affirmait également Erik Satie, dont j'aime beaucoup ce qu'il fait, bien que sa musique soit différente de celle d'Offenbach, laquelle contribue à ce que l'on soit d'humeur particulièrement enjouée, et dont les suites pour deux violoncelles sont à même d'ensoleiller n'importe quelle matinée de la Toussaint pour celui-là qui s'éveille en Prusse orientale au bord de la mer Baltique gelée et ne parle aucune des langues du cru. Le fait que l'on attribue le plus souvent une fonction quantitative à l'adverbe *beaucoup* le discrédite quelque peu lorsqu'on prétend aimer, d'où il ressort que s'impose à l'évidence l'usage du conditionnel destiné à tempérer la violence superlative de sentiments à propos desquels on n'est jamais totalement certain de l'accueil qui leur sera réservé. C'est un moyen de s'assurer une porte de sortie. Nul, pour peu qu'il ait été correctement élevé par des parents légitimement soucieux de l'opinion du voisinage, ne peut contester l'élégance extrême de ce *J'aimerais beaucoup*, principalement lorsqu'on ignore ce que le poète entend ainsi aimer. C'est en effet de ce mystère que cette première phrase, ou peut-être même ce premier vers, tire sa grande beauté, toute frémissante encore. Prétendre en dire davantage serait d'une telle muflerie qu'il est de loin préférable d'en rester là.

juin 2014

Aux abris !

Depuis deux jours maintenant il est plus que raisonnable et même prudent de fermer les volets dès l'instant où l'homme, conscient de ses responsabilités, met pied à terre – c'est-à-dire abandonne les draps trempés de sueur où il macérait mollement depuis le lever du jour – et, tout perclus de douleurs dues à son âge vénérable, s'apprête à affronter périls et contrariétés d'une nouvelle journée qui commence. Car l'été est bel et bien là avec son lot d'horreurs quotidiennes dont il va devoir, s'il entend survivre jusqu'au nuancé et délicat automne, se protéger avec les pauvres moyens dont il dispose. Bien qu'équipé tel un aveugle professionnel de lunettes noires afin de s'épargner d'atroces brûlures de la cornée il s'abs tiendra durant un minimum trimestriel de s'en aller flâner à l'écart de tout espace copieusement boisé, et s'il lui est imposé l'obligation de quitter les sous-sols les plus frais de sa retraite – car l'existence est souvent sans pitié durant cette période de l'année à l'égard de l'humanoïde à peau blanche – il tentera d'anticiper lors de l'incontournable expédition que lui impose la recherche de victuailles un itinéraire lui permettant de procéder par bonds successifs d'un îlot ombreux à un autre afin d'éviter autant que faire se peut toute exposition prolongée en zone incandescente. Dans tous les cas de figure et en dépit des pressions auxquelles il devra faire face il choisira toujours les périodes du jour où les ombres sont les plus longues, contraint néanmoins de s'interdire les sorties nocturnes, où la fraîcheur, toute relative certes, rend un semblant d'espérance aux victimes de l'irradiation, puisque les sources de ravitaillement sont alors fermées au public par décret des dictateurs démocratiquement élus. Avec grande répugnance et bien malgré lui, il apercevra parfois l'épiderme douloureusement rosâtre voire carrément trop cuit (lequel n'est pas sans évoquer la couleur que prennent ces homards vivants que l'on ébouillante et qui crient, impuissants) de ces enshortés ruisselants de transpiration se hâtant lourdement, le couvre-chef Ricard arrimé avec assurance sur le dessus de leur trogne rougeaude, vers la bouteille de rosé bien frais qui les attend sous le parasol publicitaire aux bariolages indécents. Lesté de ses quelques provisions de bouche à la mine moyennement alerte dès le départ de l'épicerie où une paire de ventilateurs alanguis s'efforçait de brasser l'air tiède au-dessus de la préposée aux encaissements dont les moiteurs odorantes anticipaient depuis des heures l'instant imminent de la fermeture de l'établissement, il regagne, tel un arabe ou un juif en fuite – c'est selon l'époque – traqué par Maurice Papon en personne, son domicile où l'attend une bière glacée. Le pauvre homme s'emploie à enfourner précipitamment dans le réfrigérateur les deux cent cinquante grammes de beurre convertis en un peu moins de deux cent cinquante millilitres d'un liquide jaunâtre, car la transmutation entraîne toujours un léger déficit de matière. Fruits et légumes, que déjà gagne la pourriture, semblent en effet avoir renoncé à survivre et, à l'ouverture du papier d'emballage, l'informe morceau d'indentifiable bidoche déjà noire dégage des effluves de charogne tandis qu'un escadron de mouches surgies de nulle part s'abat en vrombissant sur le couvercle de la poubelle à pédale où vient de choir le morceau de cadavre. Étendu sur le dos à même le carrelage gris et noir de la cuisine, le courageux vétéran contemple d'un regard humide le calendrier de la Poste suspendu au mur. Vivement cet hiver ! murmure-t-il dans un ultime soupir.

juin 2014

Ricanons de la raideur des tristes

Les grands écrivains, les grands artistes – je veux parler ici de ceux-là qui précisément s’imaginent être grands et qui, en raison même de ce qui suit, ne le sont guère – ont une si haute conception de leur sacerdoce qu’ils s’interdisent toute trace de dérision, d’ironie, voire plus modestement d’humour, dans leur œuvre comme autour de leur œuvre, et rejettent avec la plus acide véhémence toute forme de déviance similaire dans celles de leurs concurrents, quand bien même ils les nommeraient confrères, sans plaisanter davantage. D’aucuns, humanitaires humides, se mêlant de ce qui ne les regarde pas, aiment à dénoncer dans l’usage de la dérision une forme de mépris à l’égard d’autrui alors même que quiconque y a recours privilège, sauf chez les imbéciles, le plus souvent l’autodérision. C’est que chez la plupart de ces grands-là, le sérieux prévaut et que ce serait galvauder son art que de le traiter avec un brin de légèreté. Quant à se permettre la moindre lueur narquoise, le plus petit rictus sardonique, mais vous n’y songez point, ma chère ! Giraudoux, qui était probablement d’une taille moyenne, affirmait que *le privilège des grands c’est de voir les catastrophes d’une terrasse*, il n’en reste pas moins que sa pièce *Ondine* est infiniment plus amusante quand Desproges en assure le résumé sans qu’elle ne perde rien en poésie, bien au contraire. Car grande et même démesurée peut s’avérer la prétention du créateur convaincu d’œuvrer dans le forcément sublime dès lors qu’il ignore la pourtant nécessaire distance qui le contraindrait à en constater l’ordinaire, la navrante banalité. L’austérité impressionne et souvent peut passer pour de l’autorité, voire de la profondeur. On a vu des artistes, des écrivains à ce point habitués par leurs impavides certitudes qu’ils en oubliaient, y compris jusque dans l’intimité de leurs lieux d’aisances, de seulement sourire à un sarcasme qui leur avait échappé d’inconvenante façon. Ces gens-là se surveillent, se contrôlent et à aucun prix ne s’abandonnent, la honte les empourprerait s’ils voyaient surgir à l’air libre une insolence susceptible de paraître si facétieuse au point d’encourager à rire ; leur dignité professionnelle les a raidis à jamais, mieux qu’un manche à balai sur lequel ils se seraient volontairement assis en entrant dans la carrière. Sont-ils romanciers, poètes, auteurs dramatiques – c’est tout dire, artistes fatalement plasticiens ou même diplômés en architecture – c’est bien là une discipline où l’humour n’est point de mise, en un mot créateurs, qu’ils ne sauraient se commettre en des écarts obscènes, indignes d’eux-mêmes et de leur corporation élitaires d’hommes de l’art. Une telle constipation leur fait la mine sinistre, on ne peut s’empêcher de plaindre leur partenaire en gymnastique acrobatique qui, probablement jamais, n’aurait l’audace d’oser les chatouiller en leur lisant une page ou deux de Cioran. On se prend à rêver de les voir un jour s’asseoir chacun à tour de rôle sur un de ces sièges à trois pieds disagnés par un disagneur internationalement honoré tandis que nous guetterions leur instantané basculement au milieu du populo naturellement vulgaire s’esclaffant de bon cœur. Ce sont gens sérieux, procédant avec le plus grand sérieux à l’exécution d’un ouvrage sérieux dont on dira fort sérieusement tout le bien qu’il convient d’en penser, sans même que l’on soit tenu d’en vérifier le sérieux. Puisque nous avons décidé de ricaner des fâcheux.

juin 2014

Allez vous faire foot !

Ces jours-ci et durant plusieurs semaines, la tendance est et sera footballeuse. Songez donc un instant qu'il s'agit du Mondial (Copa Mundial do Brasil), rien que ça ! Qui l'aurait cru ? Les Américains qui s'étaient assurés un approvisionnement sûr et constant en pétrole s'interrogent sur la reprise en main du pouvoir irakien par les islamistes purs et durs qui n'entendent certainement pas se laisser déposséder des retombées d'un commerce juteux, même si le jus s'avère un peu salissant. Mais c'est là une actualité d'un intérêt bien médiocre quand, dans le même temps, le monde entier – en dehors de quelques individus irascibles que la baballe qui roule n'émeut nullement – a le regard qui s'embue au spectacle de deux bandes de forcenés contraints d'en découdre s'ils veulent continuer de percevoir leur salaire de banquier de la part des super-banquiers qui ne manqueront pas de s'accorder une augmentation au motif que ce n'est pas si facile qu'on le dit d'organiser un événement pareillement planétaire. D'autant qu'il faut compter avec les temps morts. L'instant est d'ailleurs idéalement choisi pour qu'en notre belle république black, blanc, beur – comme on dit lorsqu'il s'agit d'en vanter haut et fort le caractère exemplairement non-raciste – une *journaliste* sportive se voit élevée au rang de conseiller présidentiel afin de pallier l'incompétence supposée de la ministre des Sports (dont les attributions sont multiples) et du secrétaire d'État chargé des Sports. Dès lors, le moins que l'on soit en droit d'attendre de cette nomination c'est bien que les joueurs tout à fait français rentrent au pays – où ils ne paient pas forcément leurs impôts – en brandissant le trophée ainsi remporté haut la main. Sinon, c'est pour dans quatre ans. Et, durant tout ce temps perdu (les fameux temps morts), il faut occuper l'esprit, surtout l'esprit, de ces peuples dont l'ennui risquerait d'être immense, considérable et qu'il convient donc de considérer en leur proposant des divertissements de substitution, tels que Jeux olympiques, d'été et d'hiver – les demi-saisons étant moins propices à l'évasion, tours de France, d'Italie ou du pâté de maisons pourvu qu'on en puisse faire de tour, et quantité d'autres occasions, d'un niveau parfois inégal où il n'est pas toujours possible pour le crétin de payant de convaincre de la pertinence de ses choix les représentants de l'équipe adverse à coups de barre de fer. Tous les sports n'offrent pas, hélas, des opportunités aussi parfaitement idéales que le football et il faut bien admettre que les amateurs de badminton ont de bonnes raisons de se sentir quelque peu frustrés, et on ne manquera pas de noter que les recettes publicitaires témoignent assez nettement en faveur du football.

George Orwell, qui n'était pas sectaire – seulement lucide, n'affirmait-il pas que le sport en général *n'a rien à voir avec le fair-play. Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute règle, de plaisir sadique et de violence ; en d'autres mots, c'est la guerre, les fusils en moins.* Ce à quoi le cher Thomas Bernhard ajoutait, parlant de ces braillards avinés que l'on nomme, in english of course, supporters : *Le sport amuse les masses, leur bouffe l'esprit et les abêtit.* Toute la question étant bien sûr de savoir ce que ce bon Thomas entendait par esprit. Mais, intéressons-nous de plus près, Mondial oblige, à ce sport tellement universel que le nombre de ses pratiquants – entre congrégations les mêmes termes ont cours – était évalué il y a une bonne dizaine d'années à plus de deux cent soixante millions, ce qui laisse pantois si l'on songe aux dimensions du stade qu'il faudrait construire pour les faire jouer tous ensemble, ce qui laisse rêveur, et enthousiaste, étant donné l'usage connexe que d'honorables démocra-

ties surent en faire, et feront encore, d'un tellement vaste espace de regroupement. N'oublions pas combien, depuis la plus haute antiquité chère à Vialatte, le stade et l'arène sont avant tout de formidables aires de jeu et les Pétain et autres Pinochet, comme les aficionados de la corrida, de grands enfants. Parfois un peu attardés.

J'entends dire que pour les réjouissances du moment on aurait construit et restauré plusieurs de ces stades sur les terres brésiliennes et qu'en dehors du coût prohibitif de l'entreprise, honteusement financée par les fonds publics et pas toujours menée à son terme pour le jour de l'inauguration, il aurait aussi fallu expulser des indigènes normalement pauvres afin de faire place nette car il convient de présenter une image non seulement convenable mais avant tout prestigieuse du pays qui invite. C'est en somme mettre les petits plats dans les grands tandis que les larbins grignotent dans la cuisine, ou dehors. Partout, les pauvres font désordre, c'est là une évidence. Pour ce qui concerne les différents spectacles présentés durant la semaine j'entends m'abstenir de tout commentaire puisque le principe même de la compétition me répugne. Et il me répugne principalement parce que la finalité en est d'énormes quantités de fric que se partageront organisateurs et sponsors déjà milliardaires, le reste allant à quelques-uns des pousseurs de ballons, déjà millionnaires lorsqu'ils ont réussi à figurer en haut de l'affiche, là où ils se voyaient déjà, adulés et riches, quand ils n'étaient encore que négros ou bougnoules de banlieue tout juste bons à servir de prétexte pour un délit de faciès.

Pierre Desproges, qui ne fut certes pas le plus éminent diplômé en médecine du cerveau, avait néanmoins observé que *les hémorragies cérébrales sont moins fréquentes chez les joueurs de football*. Gardons-nous néanmoins d'en tirer des conclusions par trop hâtives, bien que les propos tenus par Norman Van Brocklin, célèbre joueur de football américain, n'incitent guère à faire l'acquisition des œuvres littéraires complètes de l'un ou l'autre de ces héros du sport puisqu'il déclara après une opération d'une tumeur au cerveau : *Si jamais j'ai besoin d'une transplantation de cerveau, je choisirai un sportif, car je veux un cerveau qui n'a jamais servi*. Le cher homme est mort peu après des suites d'un accident vasculaire cérébral.

Puisqu'il faut sans cesse savoir dénicher l'aspect positif au sein de toute équipée humaine, aussi consternante soit-elle, réjouissons-nous de savoir que durant ces quelques jours la concentration de débiles profonds sera intense en un seul point du globe. Certes, tous n'ont pas réussi à s'offrir le voyage et le séjour en rognant sur leurs allocations chômage mais ils y seront néanmoins par la grâce de l'image, et du son car le son est d'une importance extrême quand l'enthousiasme justifie que l'on attaque une cinquième caisse de canettes de bière pour fêter l'action de tel joueur tandis qu'un commentateur hystérique hurle son inaudible ferveur ou vocifère ses imprécations à l'égard de l'arbitre dont chacun sait à quel tarif il est à vendre.

Dans le sport, c'est bien connu, l'important est de participer.

juin 2014

Pas tous les jours, quelquefois seulement...

Quelquefois, il arrive qu'après avoir lu, ou relu, une dizaine de pages d'un auteur pour qui nous osons avouer une réelle admiration doublée d'une sorte d'amitié fraternelle, il arrive, malgré ce qui précède, que nous nous laissions aller à un trop bref instant de satisfaction nous concernant. On serait en quelque sorte content de soi – oui, c'est vrai, je n'ignore pas que l'idée même peut faire frissonner d'effroi quiconque se pique de lucidité – et, ainsi content, on rumine doucement deux ou trois phrases que l'on a écrites un peu plus tôt dans la journée et on en arrive à se dire, en pensée seulement car il est fort inélegant de parler à voix haute lorsqu'on est seul, que ce n'est pas si mal que ça, que peut-être en remplaçant tel adverbe par cet autre, davantage adéquat – une coquetterie de taille à exaspérer le père Léautaud – la phrase s'en trouverait mieux rythmée. Pour un peu on se comporterait avec sa littérature comme une espèce de poète, un que le concept de déstructuration – mot d'ordre d'une avant-garde rancie – n'aurait pas même troublé au point qu'il s'en aille proposer sans vergogne sa prose pourtant quelconque à telle revue hautement spécialisée.

Bercé par un orgueil qu'il croit légitime, cet imbécile s'endort. Peut-être rêve-t-il, puisque de redoutables contrebandiers déguisés en psychanalystes à barbiche affirment que tout le monde rêve, les chats, les chiens et même les gens qui se prétendent heureux et s'inventent en ronflant plus ou moins bruyamment un monde où ils le seraient encore beaucoup plus, ou mieux. Un imbécile endormi ne présente nul danger, à condition toutefois de ne le déranger sous aucun prétexte car le problème naîtra au réveil. Lors, tout est à refaire, on repart de zéro, bien que cette affirmation soit erronée puisque, hélas, ouvrir de nouveau les yeux c'est se retrouver face à tout ce qui a précédé. On repart donc de zéro plus. Et c'est bien ce plus qui rend l'homme, encore bienheureux quelques minutes plus tôt, brusquement mécontent. Mécontentement qui peut prendre, chez certains sujets particulièrement bien disposés, des proportions dramatiques, voire terrifiantes. Les psychanalystes à barbiche nous ont prévenus, il ne faut en aucun cas réveiller un chat qui rêve, et moins encore un lion alors qu'il n'a rien mangé depuis trois jours. Or, l'homme est pire que le lion, quand bien même il est repu, car le sommeil, et le rêve bien évidemment, sont pour lui le meilleur moment de son existence d'imbécile. Il ne faut donc jamais l'interrompre dans cette activité en apparence passive, qui fait de lui un animal inoffensif aussi longtemps que nul crétin ne se mêle de lui faire se souvenir, parfois brutalement, qu'il vit sur la même planète qu'une quantité impressionnante de ses semblables et qu'il n'y a point là matière à se réjouir.

Au réveil, quand bien même celui-ci se serait effectué avec une relative douceur, lentement, sans cris intempestifs ni sonnerie de téléphone, sans surgissement inopiné d'un vacarme prétendument musical ni déchargement imprévisible de deux tonnes et demie de plaques de tôle depuis un camion garé sous sa fenêtre, lorsque l'imbécile ordinaire s'éveille à la vie dans ce qu'elle a de plus stupidement quotidien, tout lui est forcément hostile. Son comportement peut varier du stade sobrement bougon (les variantes grognon et ronchon sont sensiblement d'égale valeur) à irascible, pouvant entraîner l'émission de propos joliment orduriers, d'invectives, de grossièretés, voire d'injures à caractère misogyne, homophobe ou raciste. Il vient de prendre pleinement conscience que tout est à recommencer. Il pourra donc retourner à son poème, fût-il pauvrement fait de prose.

Passé l'épisode douloureux du réveil, la journée s'ouvre à tous les possibles.

juin 2014

À l'écart et plutôt en bas

Sans doute faut-il attribuer à un légitime souci d'hygiène la décision d'implanter la plupart des cimetières à la périphérie des agglomérations. Je n'ai certes pas une grande expérience en la matière mais les quelques occasions qui m'ont été offertes de visiter, plutôt brièvement, ce genre d'endroits m'ont permis de constater combien les municipalités semblaient avoir privilégié un nécessaire éloignement des morts par rapport aux vivants. Je suppose que les grands cimetières parisiens devaient avoir été installés pareillement mais que l'on doit au développement de la cité de les avoir progressivement intégrés en son sein, ce qui n'est pas plus mal puisqu'on peut s'y rendre en métro ou en bus, le client du jour ayant, lui, le privilège de voyager couché. En milieu rural on a parfois poussé le concept de relégation jusqu'à édifier le parking à cadavres au beau milieu d'une champ de blé ou de betteraves, prudemment enclos d'un haut mur afin qu'il ne vienne pas à l'esprit des allongés à vie de s'en aller gambader, plus ou moins nuitamment, à travers la campagne au risque d'être pris pour vagabonds par une paire de gendarmes en patrouille de routine. J'ai en mémoire celui découvert non loin de Sévérac-le-Château, en plein Causse, dans un tel état d'abandon que j'en déduisis qu'aucun convoi n'y avait depuis lurette amené le moindre clampin, de type mâle ou femelle, désireux de partager la quiétude du lieu avec quelque ancêtre respecté. J'avais fait quelques photos, c'était bien le moins puisque j'étais là dans ce but. Les couronnes de perles, les cœurs en tôle émaillée et les fleurs artificielles semblaient avoir moins brillamment résisté aux intempéries et à l'affront du temps que les chardons et la folle avoine mais, si nul ministre nul, préoccupé par le désenclavement de la région à des fins touristiques ne lance aucun projet d'auto-route et d'indispensable ligne de train à grande vitesse, Jean Garlenq, décédé le onze février mille neuf cent dix-sept à l'âge de soixante et onze ans, pourra continuer de dormir tranquille au beau milieu de quelques hectares fleuris en coquelicots et parfumés à la lavande sauvage.

On observe également, pour peu que la ville ou le village se situe en position plus ou moins élevée par rapport à la vallée, une nette tendance à installer le cimetière là où le niveau du sol est le plus bas. On peut bien sûr comprendre les arrières-pensées des décideurs lorsque, à l'époque des transports à cheval, il était préférable pour le carrosse de descendre chargé et de remonter à vide. Il en allait d'ailleurs de même pour le cortège, tenté de hâter le pas en suivant la pente, permettant ainsi à la cérémonie de ne point s'éterniser, pour la plus grande joie du personnel de service toujours soucieux de procéder dans les meilleurs délais afin de laisser à la famille tout le temps nécessaire au recueillement momentané. Reste l'explication visant à favoriser les écoulements dès lors qu'existe à proximité un cours d'eau où se déversent déjà les eaux usées des autochtones, celles des petites et moyennes entreprises éventuellement industrielles, les pesticides, fongicides et herbicides provenant par ruissellement des cultures intensives menées hardiment par des exploitants agricoles, pas nécessairement étiquetés bio, ayant à cœur de nourrir convenablement les populations des pays que l'on dit émergents. Tout cours d'eau a pour vocation de se diriger du point le plus haut vers le point le plus bas, on perçoit sans beaucoup d'effort l'intérêt qu'il y a pour les vivants à se débarrasser sans effort des rejets liquides qui s'en iront ainsi, dans le sens de la marche, vers la commune suivante. Qui a sensiblement les mêmes aspirations – s'il n'est pas discourtois de parler en ces termes – sauf si la malchance a voulu qu'elle soit au terminus, là où tout le monde descend.

Un bon cimetière est un cimetière qui jamais n'affiche complet, où il reste toujours une petite place, rarement à l'ombre car ce sont les premières à partir. La prudence même suggère de réserver à l'avance, sachant se défier du dicton populaire selon lequel les premiers seraient les derniers.

juin 2014

La sage recommandation de monsieur Lichtenberg

Il existe quantité de choses dont l'utilité est pour le moins discutable, voire contestable ou carrément détestable – on parle alors plutôt d'inutilité, comme par exemple pour la bombe à neutrons ou les stock-options. S'il en est une dont je me demande bien, et ce depuis fort longtemps déjà, pour quel motif sans doute un peu pervers nous continuons d'en subir les fantaisies c'est sans conteste l'orage dans ses différentes manifestations et conséquences. On peine à croire que, depuis maintenant des siècles, rien n'ait été entrepris pour en venir à bout quand on songe qu'il a fallu si peu de temps et d'efforts pour régler leur compte de manière, espérons-le, définitive aux volcans qui, pour un oui pour un non, se mettaient soudain à éructer bruyamment des tonnes d'un liquide fluide et visqueux – dit-on car je ne suis pas allé vérifier – appelé magma dont la température élevée est capable de transformer en quelques minutes les habitants d'une ville balnéaire en bâtards exagérément trop cuits alors qu'aujourd'hui, aucun prétendu boulanger n'est capable de produire une simple baguette dont croustille sous la dent la jolie croûte dorée. Certes, un de ces volcans parvient ici ou là à se rendre ponctuellement intéressant mais selon certaines sources bien informées on ne dénombrait depuis plus ou moins quatre cents ans que trois cent mille morts victimes d'une éruption volcanique. On voit par là combien est dérisoire ce chiffre si on le compare à ce que l'homme a réussi à totaliser en un seul point et en quelques minutes, à Hiroshima par exemple. Quant à demander leur avis aux oncologues... Et puis, n'oublions jamais que c'est se montrer quelque peu imprévoyant que de s'en aller sans même un parapluie pique-niquer à flanc de coteau du Krakatoa ou du piton de la Fournaise. Alors que l'orage est à la portée du premier venu, où qu'il soit et quand bien même il aurait omis d'installer sa tente sous l'arbre le plus haut planté au sommet de la colline la plus élevée et par ailleurs totalement déserte. Il lui suffit de demeurer chez lui, en privilégiant la période de l'année où les beaux jours reviennent.

À peine le jour s'est-il levé que les premiers nuages – à moins qu'il ne s'agisse de ceux de la veille qui s'étaient sournoisement dissimulés pendant la nuit – montent derrière les chênes et s'attachent à couvrir le plus rapidement possible un soleil anémique de modèle courant en ce début du mois de juin. De sourds grondements ne tardent pas à se faire entendre, semblant venir de l'autre versant de la colline et n'annonçant rien de bon. D'énormes gouttes claquent sur les feuilles des arbres qu'a commencé à secouer furieusement un vent infoutu de savoir dans quelle direction il doit souffler, l'averse enfle et claque contre les vitres au nord comme au sud de la maison, et voici les grêlons qui mitraillent les tuiles de l'auvent, exterminant sans aucun doute – l'heure n'est pas au recensement des cadavres sur le théâtre des opérations – les fraises et les cerises qu'il ne sera pas nécessaire d'équeuter. Un premier éclair frappe à gauche, un second plus à droite, la pluie redouble encore, les gouttières sont débordées et régurgitent le trop-plein qu'elles ne parviennent plus à avaler, on devine déjà que ce sera un bel été. Un de ceux qui poussent l'obèse comme le gringalet à s'en venir exhiber sans nulle pudeur leur viande pâle en ces lieux paradisiaques où fleurit le parasol, l'ambre solaire et la seringue hypodermique.

Subjugué par les manifestations d'antipathie auxquelles il est confronté dès l'année de son arrivée, l'autochtone, équipé d'un appareil photo convenablement performant, songe à immortaliser ces phénomènes électriques qui produisent de si jolies images. Ayant ainsi mis en boîte une bonne dizaine de ces somptueux éclairs déchirant la sinistre voûte céleste, comme disent les poètes romantiques, le pauvre

homme doit s'empressez de placer le long des portes et fenêtres un certain nombre de serpillères dont il aura judicieusement fait provision au préalable. Il prend rapidement conscience de l'absurdité qu'il y aurait à photographier encore et encore ces zébrures hystériques dont il comprendra, relativement rapidement, qu'il s'est assuré de la permanence du spectacle jusqu'à la fin de ses jours. D'autant que l'image sans le son n'offre quand même qu'un plaisir incomplet, car le vacarme mené alentour mérite lui aussi de passer à la postérité, tout comme il s'est trouvé de courageux témoins de leur temps capables de filmer et d'enregistrer n'importe quel concert de n'importe groupe de heavy metal.

Toutefois l'apothéose n'est véritablement atteinte qu'à l'instant où, dans un souci de plus fraternelle proximité, l'éclair et le son atteignent une simultanéité parfaite, du téléphone et de l'ordinateur s'élève une humble fumée tandis qu'une assez subtile odeur de brûlé a envahi la pièce. Lichtenberg ne recommandait-il pas que les potences des pendus soient pourvues d'un paratonnerre ?

juin 2014

Insulter les insulteurs

Quiconque, lassé des espérances démocratiques toujours bafouées, en vient à soutenir qu'il n'existe qu'un seul remède qui permette, au moins pendant un temps aussi bref soit-il, de rétablir quelque peu l'équilibre des choses, se voit immédiatement et violemment condamné, traité de dangereux extrémiste, d'irresponsable, et il s'en faut d'un rien qu'on ne le dénonce aux autorités forcément compétentes en qualité de nazi, ce qui ferait bien entendu sourire les nazis ainsi chargés de lui faire passer le goût de la révolte en même temps que celui du pain. Que diable ! disent les magnanimes, soyons démocrates, le vote n'est pas fait pour les chiens – ce qui n'est pas faux – et il convient de respecter l'opinion d'autrui, quand bien même nous ne la partageons pas, et se ranger à l'avis de la majorité, parfois changeante, parfois relative, après avoir discuté, négocié, transigé et, finalement, au terme de compromis humiliants, s'en être retourné la queue entre les jambes en ayant comme l'impression de s'être fait rouler dans la farine, une fois encore. Didier Eribon, dans son remarquable et lucide *Retour à Reims*, cite Jean Genet dont on ne devrait jamais oublier de mettre en pratique, dit-il, la devise : *insulter les insulteurs*. Oh ! oui, je sais, je connais déjà la réplique de pur bon sens – celui-là même de l'établissement bancaire qui est près de chez vous – au nom de quoi ce serait user des méthodes de l'adversaire, forcément condamnables et dès lors doublement condamnables si nous y avons recours, nous individus en somme chrétiens qui devrions toujours tendre l'autre joue et privilégier le dialogue plutôt que la plus vile violence.

En choisissant pour doctrine la soumission des hommes et des femmes aux principes édictés par le pouvoir financier, les gouvernants ont, depuis plusieurs dizaines d'années, trahi de plus en plus violemment ces fameuses espérances auxquelles une non moins fameuse majorité, bien que le mot soit ici inexact, avait choisi de vouloir croire. Ayant détruit sciemment un large prolétariat, composé d'ouvriers, d'employés et de paysans, en supprimant le potentiel industriel existant au nom de cette compétitivité sous laquelle on dissimule à peine l'abjecte rentabilité, en ruinant les plus modestes des agriculteurs et éleveurs grâce à la toute puissance des magnats de l'agro-alimentaire, le pouvoir prétendument politique a réussi à désespérer toute une population qui ne peut plus, qui ne veut plus entendre d'autres promesses dont il a compris que ce ne sont toujours que mensonges. Oui, ces gens-là ont cessé d'être crédibles qui décident au nom de ceux qui les ont élus et il est temps aujourd'hui de leur retourner les insultes dont ils n'ont cessé à longueur d'années d'user, hypocritement d'abord puis carrément de face, pour humilier encore davantage les esclaves dont ils entendent user au gré de leurs besoins.

Les fiers dirigeants d'entreprises qui ont décrété l'extermination méthodique d'une classe sociale qui ne lui est désormais d'aucune utilité en termes de profits immédiats, dès lors que seuls comptent en vérité les actionnaires, la spéculation et les capitaux répartis dans divers paradis fiscaux, comme on les appelle, ces fiers dirigeants qui en veulent toujours plus ont décidé d'écraser l'une après l'autre toute catégorie socio-professionnelle qui ne serait pas encore suffisamment fragilisée donc vulnérable. Après avoir démantelé les transports publics, la production et la distribution d'énergie, les services de santé, la sécurité sociale et les retraites par répartition, ils s'attaquent aujourd'hui à la corporation des intermittents du spectacle et ont entrepris de réduire à néant les artistes plasticiens, qui sont eux aussi des intermittents, car il s'agit bien sûr de faire entrer dans un seul et même système de gestion des individus

dont le travail, et donc les rentrées d'argent, comporte une part extrêmement importante d'aléatoire. Que les courageux exploiters de main d'œuvre osent prétendre que ce sont eux qui prennent les risques est une farce grossière quand ils les prennent avec l'argent de banquiers dont il faudra ensuite, tout naturellement, rembourser en puisant dans les deniers publics les pertes occasionnées lors de paris pour le moins hasardeux. Cette caste de boursicoteurs arrogants, qui ne cesse de s'enrichir avec indécence, ne mérite pas d'exister. Si de fringants redresseurs de torts au front nationalement bas s'en vont de bon matin traquer le renard au motif qu'il serait nuisible, sans doute est-il alors venu le temps d'organiser les battues au cours desquelles nous apurerons les comptes en répartissant autrement le montant d'un magot constitué à grands coups d'escroqueries et de détournements. Insulter les insulteurs ne suffit plus, il faut les empêcher d'insulter.

juin 2014

Une vie

Lundi huit mai deux mille, trois heures trente du matin. Un discret miaulement, suivi d'un bref râle. Lola est morte. Au matin je l'enterre sous les pins, à deux ou trois mètres d'Amandine, sa propre fille, née avec les pattes de devant plus courtes que la normale – mais la normalité est un concept bien suspect qui n'intéresse que les imbéciles – et morte le dimanche le vingt-huit février mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Six mois après Boudu, un chien celui-là, un chiot plutôt, pas plus gros qu'un chat, débarqué à Terre Noire un mois plus tôt, visiblement abandonné au hasard de son inspiration par un propriétaire qui aura rechigné à le noyer à la naissance, peut-être parce qu'il avait autre chose à faire, Boudu tué par une voiture. Comme Sarah, chienne beige qui les courait si bien sur la route qu'elle a pourtant fini par perdre son pari, il y a au moins une vingtaine d'années, recueillie elle aussi durant la période de la chasse et adoptée comme compagne de Patou, mâle noir trouvé errant dans les rues de Paris et gentiment confié à mes parents qui louaient un pavillon avec jardin dans la banlieue. J'ai vraiment bien fait de choisir cette maison entourée d'un espace suffisant pour servir de terrain de jeux puis de cimetière à tous ces chiens et chats qui se sont succédés ou ont cohabité durant quelques temps. Henri, Boris, Charlie, Diabolo, Lucifer dit Lulu et Cléo, une chatte trois couleurs disparue le jour où, hors saison de chasse, j'entendis deux coups de fusil successifs provenant du domaine de mon plus proche voisin. Elle n'est jamais revenue et j'ai été assez lâche pour ne pas aller cracher à la gueule de ce gros con d'ivrogne.

Ceux-là ont précédé, dans l'aristocratie féline les actuelles Vanille et Maya tandis que chez les canins reposent à l'entour de la maison Zazie, terre-neuve récupérée à Congénies, non loin de Nîmes, qui aimait particulièrement aller s'allonger dans le ruisseau de la combe en plein hiver et dont nous eûmes Groucho et Judith, laquelle donna naissance à Victor, né de père inconnu. Puis il y eut Thiéfaine, une chienne ainsi nommée par ses sauveteurs qui nous la livrèrent à domicile depuis Alès où son maître – quel mot pour dire un crétin – confronté à son inaptitude à garder aussi bien le troupeau de brebis que la maison dont elle ignorait certainement le confort intérieur, avait décidé d'y remédier de manière pragmatique au moyen de son fusil, probablement de chasse puisqu'il s'agissait vraisemblablement d'un homme véritable. Elle consentit à mettre au monde le dénommé Zapata, fruit de ses amours occasionnelles avec un mâle deux fois plus gros qu'elle qui logeait un peu plus loin à gauche sur la route.

Mais auparavant, à peine adolescent, j'eus un premier chat car on ne s'invente pas Léautaud de province sans avoir quelques dispositions favorables. Probablement déjà peu sujet à l'imagination je l'avais nommé Mickey, j'ignore aujourd'hui d'où il venait, je sais seulement qu'il est enterré dans le jardin du numéro sept de la rue Verlaine, à Montgeron, en Seine-et-Oise d'alors. Où il a été rejoint par le suivant, que j'avais très logiquement baptisé Howard puisque, à l'époque, je découvrais chaque jour un peu plus le cinéma américain, à commencer par Hawks évidemment. Howard ne survécut pas aux mâchoires de Pablo, un bull-mastif que m'avait offert mon professeur de dessin, un chien de sa chienne d'une douceur admirable qui, peut-être, refusa la concurrence et entendit s'imposer comme étant le seul, l'unique, le meilleur. Puis, ayant décidé de troquer la vie parisienne et son climat auquel, à l'époque, je ne trouvais guère de charme, pour le soleil éclatant du midi qui m'échante désormais beaucoup moins, je débarquai un jour à Marseille et m'en vins habiter au vingtième étage de l'une de ces tours plantées

dans les quartiers nord, au-dessus de l'Estaque. C'est là que des amis de passage, cinéphiles, parisiens et fort généreux, se proposèrent de nous offrir deux chatons, frère et sœur, qu'ils avaient découverts dans le coffre de leur voiture après avoir quitté la maison d'un couple, vraisemblablement facétieux et peu enclins à développer un élevage conséquent. Bud et Sassy – influence jazzistique oblige – prenaient l'ascenseur comme tout un chacun, à condition toutefois d'être accompagnés à l'aller comme au retour, et aimaient, dès le matin, passer un moment au pied des tours en totale liberté. Pas une fois en trois ans ils ne découchèrent et il y eut bientôt la naissance d'une portée dont j'ai oublié le nombre, et jusqu'à l'identité précise. Une invraisemblable idée de vacances ayant mûri au point de louer pour un mois une maison dans les Cévennes, il nous fallu confier toute cette ménagerie à la mère d'un copain journaliste qui possédait une maison avec jardin dans un autre arrondissement de la ville. Car nous partions pour Cognac chacun sur un véhicule à deux roues propulsé par un petit moteur à essence, nous interdisant l'équipée en compagnie d'une famille de chats. À notre retour Bud et Sassy avaient disparu et je n'ai plus jamais accepté l'idée de m'éloigner plus d'une journée de mes chiens et/ou chats en les abandonnant à la garde de quiconque n'en mérite pas l'honneur. Les rejetons récupérés – il y eut je crois Sally, Rambo, Sophie et d'autres dont le nom aujourd'hui m'échappe – ont connu ensuite un appartement en plein centre de Marseille, où j'avais un atelier sous les toits qui leur permettait d'aller se doré au soleil pendant la journée. Puis il y eut l'Ardèche, Signes, au pied du massif de la Sainte-Baume, puis Paris de nouveau. Je réussis à récupérer Cassia, née Cassius en raison d'une lecture biologique imparfaite lors de la naissance et Sarah, une chatte borgne trouvée je ne sais plus où. Cassia est venue terminer son existence à nos côtés à Terre Noire avant que ne débarque Lola et, rapidement, sa suite.

Vendredi dernier, à trois heures trente du matin, malgré le soutien de la petite pilule blanche, je me suis soudain réveillé, comme cela m'arrive très souvent à la même heure. Lola ne miaulait pas, elle était morte et elle me manque. Alors, comme à chaque fois, j'ai entrepris le recensement de tous ces absents et, pour certains la mémoire s'embrouille. C'est un peu injuste pour ceux dont on oublie le nom ou le moment d'une existence partagée. Ces nuits-là sont un supplice, on n'y rêve pas, on y rumine. L'écrire, comme je le fais aujourd'hui, n'arrange rien, au contraire. On couche toujours avec des morts, Lola.

juin 2014

Pan ! t'es mort...

Panique à Wall Street, l'action Smith & Wesson est en chute libre. Motif : les Américains achètent moins de fusils, principalement les semi-automatiques. On devine le terrible sentiment d'horreur, d'épouvante qui vient de saisir toute une nation solidement attachée aux valeurs de la République garanties par la Constitution. Le président des États-Unis, qui s'apprêtait à envisager de peut-être proposer une ébauche de projet de loi visant à interdire, ou plutôt à réglementer, la vente et l'usage d'armes à feu de longue portée aux enfants, même blancs, âgés de moins de quatre ans, le président a dû reculer, la mort dans l'âme. L'économie d'un pays n'est-elle pas, à juste titre, l'unique préoccupation de tout homme responsable, même s'il est un peu exagérément bronzé et l'on sait que la demande avait été particulièrement forte après la performance de l'école Sandy Hook (vingt enfants tués), la crainte étant le vote de lois restrictives que le lobby des armes à feu a brillamment su écarter. On a beau se dire que s'ils achètent moins de fusils peut-être sera-ce contrebalancé par le fait que l'achat de pistolets, de revolvers – trente pour cent d'augmentation des ventes au quatrième trimestre sur les armes de poing – et surtout de mines antipersonnel, de grenades offensives aussi bien que défensives a considérablement augmenté, sans parler du napalm et des missiles sol-air qui auraient fait un bond spectaculaire au cours de ces derniers mois, peut-être en raison d'une guerre tout à fait possible avec la Russie, l'Iran et la Corée du Nord, mais pas forcément le même jour.

Ce n'est certes pas que les honnêtes citoyens de ce pays, toujours prêt s'investir dans la défense de la paix à travers le monde, redoutent un brusque renversement des valeurs démocratiques mais la plupart d'entre eux ont à cœur de veiller à la bonne santé d'une industrie qui, de tout temps, a contribué au rayonnement de leur culture. Néanmoins, Smith & Wesson s'attend à un chiffre d'affaires qui sera inférieur à six cent mille millions de dollars. On voit par là combien la frilosité de nos peuples et de nos dirigeants à l'égard d'une activité qui est à la fois lucrative et doublement créatrice d'emplois n'en finit pas de paralyser l'innovation alors même que les débouchés sont à l'évidence chaque jour plus considérables et, a contrario, favorisent l'importation, le trafic et encouragent le grand banditisme. À l'heure où chacun ici déplore la désindustrialisation de notre pays il est plus que temps de soutenir des groupes solidement implantés dans le secteur de l'armement – et des médias, puisque les deux se complètent idéalement afin de constituer l'essentiel de ce que l'on nomme, pour simplifier, le domaine culturel – et d'encourager les petites et moyennes entreprises qui peinent à survivre dans l'agroalimentaire, les médicaments ou les poisons en tout genre. La France compterait actuellement – mais c'est omettre les clandestins – un million quatre cent mille chasseurs dont le loisir-chasse entraînait en 1992 (des chiffres plus récents font défaut) une dépense individuelle d'environ mille deux cents euros. Il y a là un vivier non négligeable qui, armé de manière adéquate, pourrait tuer davantage et ainsi entraîner son voisinage à faire à son tour l'acquisition d'un matériel vraiment professionnel, militaire pour dire les choses simplement. Les accidents de chasse, les rivalités voire les jalousies, le désir de vengeance favorisent l'émulation et il convient en parallèle d'éduquer les jeunes, dès la petite enfance, à la pratique intensive d'une activité qui ne peut que croître et fructifier. Le port d'arme enfin libre pour tout citoyen capable de prouver son identité et, surtout, sa nationalité et c'est une économie qui redémarre, des emplois qui se créent au fur et à mesure que d'autres se libèrent, en même temps que des appartements, une croissance enfin retrouvée qui grimpera comme jamais pour qui saura se tourner vers l'exportation... Smith & Wesson n'a qu'à bien se tenir, et l'Amérique tout entière avec !

juin 2014

L'heure d'été

Allez, c'est parti ! À l'exception d'un certain nombre de pauvres, le peuple de France est en vacance. Certes, les pauvres aussi sont en vacance, mais eux s'abstiennent de voyager pour des raisons qui ne regardent évidemment qu'eux-mêmes. Monsieur Gattaz et tout son gouvernement ont fermé leurs bureaux, les ambitieux projets de redressement des finances publiques et de relance de l'économie attendront bien jusqu'à la rentrée. C'est d'ailleurs ce qui donne tout son lustre à ce moment exceptionnel et tant attendu où chacun aura à cœur d'afficher le plus beau bronzage, car la rentrée est la concrétisation d'un bonheur que seuls peuvent connaître et apprécier ceux pour qui travailler est d'abord se mettre au service des autres. Quelques-uns, peu nombreux, devront sans doute quitter momentanément le confort douillet de leur résidence exotique pour faire acte de présence, d'un coup de jet privé, lors de l'inamovible parade militaire du quatorze juillet afin de n'abandonner en aucun cas dans cette glorieuse épreuve le chef des armées à qui il incombe également, et c'est un souci pour lui, de pourfendre et d'écraser à jamais ces coquins de la finance.

Les manants – que leurs seigneurs autorisent à s'absenter durant parfois jusqu'à cinq semaines, un acquis social datant d'antan et par là même contestable, et d'ailleurs contesté – partiront donc eux aussi, sur les autoroutes du soleil au volant de leur fringant cross-over, ou dans des trains certes bondés mais c'est une telle joie que d'aller ainsi se ressourcer, et puis n'est-il pas exaltant d'apporter sa petite contribution à la relance de l'économie de son pays en oubliant pour un temps une probable délocalisation ou une éventuelle liquidation judiciaire de l'entreprise où ils sont entrés quand ils étaient hauts comme ça. C'est qu'il faut savoir se montrer compétitif.

Abandonnant, sans regret semble-t-il, les brumes du septentrion ils fondent allègrement sur ces contrées sudistes que l'on dit hospitalières où l'autochtone jovial les attend, tout émoustillé à l'idée de faire en un peu plus d'un mois le chiffre d'affaires de l'année. Le rosé est au frais, le pastis sur la table, la lavande en sachets et les gros cafards collés au tronc des platanes ont déjà commencé d'affûter frénétiquement leurs élytres. La saison sera bonne. Fermement attachées à la perpétuation du folklore local respectueux des grandes traditions romaines, les municipalités, dotées de l'équipement idoine, se font un devoir d'accueillir un public qu'excite férocement les grotesques gesticulations assassines du *tueur de vaches en collant rose*, dixit François Cavanna, dont on ne sait ce qui, des oreilles ou de la queue, fait plus particulièrement mouiller les connes déguisées en salopes qui s'en iront un peu plus tard rêver d'amourettes de taureau pour, finalement, se goinfrer d'un bœuf à la gardianne décevant car la mort durant l'effort contracte les muscles et rend la bidoche plutôt coriace. Heureusement, il y a la mer.

S'y déversent les eaux usées, s'y diluent les urines des gentils baigneurs unisexes et plus si affinités. Qui boit la tasse a un gage ! Il arrive parfois, exceptionnellement, qu'il pleuve mais cela ne suffit pas pour laver la flaque qui charrie ses déchets, les reprend, les repousse, inlassablement et peine à les digérer. On comprend ses difficultés tant le challenge impressionne. Les manants y viennent rincer leur herpès et patauger, en famille, pourquoi pas en effet puisque les plages qui ne sont pas privées sont par soustraction à tout le monde, la plèbe comprise quand bien même y dénombrerait-on quelques cadres à Rolex d'importation asiatique. Les méduses elles-mêmes ont des boutons. Heureusement, il y a la plage où l'on peut à loisir cultiver mélanomes et carcinomes tout en parcourant avec gourmandise le dernier roman d'un ou d'une célèbre quelconque. La viande s'y vautre et s'y répand comme à un immense étal

de supermarché, l'amateur n'a que l'embarras du choix, tout ou presque est en solde et ici ou là on trouve d'avantageuses promotions, quelques fins de série retiennent l'œil du pervers aux appétits jamais comblés. Heureusement, il y a la fin des vacances et la possibilité d'évoquer bientôt entre amis, autour d'une épatante fondue savoyarde planifiée durant les congés d'hiver, de merveilleux souvenirs encore tièdes. Mais déjà en train de rancir.

juillet 2014

Les Français parlent aux Français...

Ici l'ombre. La vache saute par-dessus la lune, le canapé se trouve au milieu du salon, le coq chantera à minuit, les girafes ne portent pas de faux-col, quant aux carottes elles sont cuites, je répète, les carottes sont cuites... Nostalgie d'une époque où l'on savait s'amuser d'un rien et où notre voisin de palier n'était pas forcément collabo. Nos résistants – fussent-ils de dernière heure pour certains – nourrissaient alors un goût prononcé pour la poésie surréaliste, possédaient un certain sens de l'image et n'avaient pas encore découvert les vertus de la tonte comme passe-temps lorsqu'on a enfin bouté l'ennemi hors du royaume.

Les carottes sont cuites et il n'est pas nécessaire de plonger dans l'eau bouillonnant à gros glouglous au fond de la casserole émaillée un couteau de cuisine afin d'en planter la pointe effilée dans le ventre rouge de n'importe laquelle pour s'assurer que le compte est bon. La cause est entendue, les carottes sont cuites et je ne les tolère que crues, à l'instar de mon collègue le lapin. Que l'homme préfère cuit, avec un seul de ses deux yeux – l'autre aura été arraché pour qu'il se vide de son sang – un seul qui semble exorbité après qu'on l'ait dépouillé de sa fourrure si douce, comme si le terrifiait à l'avance la gueule noire et grand ouverte du four qui l'attend dans la semi-obscurité de cette pièce toute carrelée de blanc. Afin qu'il ne se desséchât point durant la cuisson on aura pris soin de le garnir d'une farce – qui ne fait rire que la matrone mamelue qui en a vu d'autres – confectionnée au préalable. On peut avantageusement remplacer ladite farce pour un bon foie gras de douze cents grammes. Pour l'essentiel on procède comme pour le mouton aux marrons auxquels on substitue les carottes puisque, pour le lapin, elles sont depuis un moment déjà cuites.

D'aucuns se targuent de servir le frichti accompagné d'une ou deux bouteilles de Pauillac 1990 à trois-cents euros le flacon, pour ce qui me concerne je reste fidèle à mon Côte de Brouilly habituel, surtout si j'ai commencé tôt, et j'ajoute que je n'aime guère le lapin et pas davantage les carottes. Aussi ai-je pris pour habitude de me limiter au seul foie gras mais les rillettes de canard font aussi bien l'affaire. Encore faudrait-il que le pain fût à la hauteur de l'enjeu, ce qui n'est évidemment plus le cas puisque, dans ce pays où l'indigène s'était fait au fil du temps une solide réputation de bouffeur de pain, cuire convenablement une baguette appartient désormais au domaine des légendaires métiers disparus. Quelque chose comme les cantonniers, les peintres en lettres, les faiseuses d'anges ou les bougnats.

Ici l'ombre. La Bénédicte est une liqueur douce, la mort de Turenne est irréparable, le chimpanzé est protocolaire, le chacal n'aime pas le vermicelle, un ami viendra ce soir... Espérons-le car il reste encore du lapin. Et beaucoup de carottes.

juillet 2014

Les Cocasses

Elle est pour le moins cocasse – il est toutefois indispensable d’être doté d’un grand sens de l’humour pour en rire – cette manie qu’ont les dirigeants de vouloir périodiquement normaliser les autres plutôt qu’eux-mêmes. Qu’ils se revendiquent, sans complexes, de droite ou, sans honte, de gauche nos politiciens mènent les uns à la suite des autres le valeureux combat de la normalisation. Pourtant, si les intermittents du spectacle ont été un jour amenés à *bénéficier* – le mot parfois s’avère excessif – d’un régime qui leur soit spécifique, c’est peut-être tout simplement dû au fait que l’activité qu’ils exercent est en somme spécifique. Et qu’il en va de même pour les auteurs, les artistes (plasticiens) et, probablement, quantité d’autres individus appartenant à des catégories socio-professionnelles, comme on dit, différentes de celles – elles aussi à géométrie variable – des salariés. Le patronat, tellement exemplaire en ce domaine, n’est-il pas le premier à encourager le statut d’intermittent en militant pour les contrats à durée déterminée (par qui ? mais par lui bien sûr), l’exploitation des stagiaires, la mobilité, la flexibilité, le temps partiel, quel confort en effet – mais pour qui ? – doit procurer un emploi à mi-temps, à tiers de temps voire à quart de temps quand les décideurs sont tous des cumulards ? Interrogeons-nous plutôt sur le, voire les, statut(s) un peu particulier(s) des hommes et femmes de pouvoir, dont nombre d’entre eux n’ont, de surcroît, pas même été élus *démocratiquement*, mais simplement cooptés, adoubés, à charge de revanche évidemment. À la faveur de la création de cette hydre – qui compte beaucoup plus que sept têtes – que l’on a nommée l’Europe, ils sont aujourd’hui un certain nombre d’honorables profiteurs à jouir de faveurs qu’ils se sont eux-mêmes attribuées sans avoir eu à en rendre compte auprès de ces quelques millions d’anonymes qui financent leurs émoluments, prébendes, avantages en nature et jusqu’à leurs retraites. Ne pourrait-on évoquer en l’occurrence un statut quelque peu exceptionnel, un cas vraiment particulier, bien qu’il soit multiple jusqu’à la nausée ? N’y a-t-il pas là comme une manière de privilèges dont le salarié ordinaire comme l’artiste, l’auteur et l’intermittent du spectacle pourraient, devraient trouver matière à s’offusquer ?

Durant la nuit du 4 août 1789 l’Assemblée constituante votait l’abolition des droits et privilèges féodaux. Peut-être serait-il aujourd’hui plus que temps d’ouvrir les yeux sur l’art et la manière dont une caste s’est réappropriée ces droits et privilèges en se réclamant de la République, de la Démocratie, et des Droits de l’homme, tant qu’on y est ! Et pourquoi pas du socialisme, dès lors qu’ils osent tout. Je ne fais nullement ici référence au mot célèbre d’Audiard puisque nous avons affaire non à de pauvres cons mais bien plutôt à de fieffés gredins, des crapules de haut vol dont l’intelligence ne saurait être contestée. L’intelligence sans le profit n’est que bêtise.

juillet 2014

Un jeune homme en colère

À l'état naturel l'homme – entendons par ce mot et d'une manière générale l'être humain puisqu'il ne convient certainement pas ici de discriminer – l'homme donc, à l'exception de l'idiot congénital, n'est jamais vraiment content. Certes, il peut tout à fait manifester ponctuellement une sorte de joie un peu factice – voir à titre d'exemple le cas cité précédemment comme étant exceptionnel – lorsqu'il croit par exemple avoir gagné au Loto ou encore à l'instant même où il vient, sur un coup de tête, de faire l'acquisition d'une nouvelle voiture. On peut alors l'apercevoir gesticulant dans son véhicule neuf et coûteux, tel un débile profond, ainsi que le préconise le spot publicitaire qui l'a poussé à investir déraisonnablement dans un achat aussi inutile qu'inconséquent. Mais c'est là un bref moment de son histoire personnelle qui ne se reproduira pas de sitôt car ses moyens ne sont pas illimités. Néanmoins, il peut parfaitement glousser de manière totalement ridicule pour témoigner de sa satisfaction en apprenant le décès inopiné d'un membre de sa famille ou d'un voisin de palier pour lesquels il ne nourrissait aucune tendresse particulière. Ce ne sont toutefois que de menus plaisirs, trop fugaces et vite oubliés, dont il ne tirera nulle euphorie de longue durée susceptible de justifier une deuxième tournée au bar-tabacs le plus proche. Car l'homme, et c'est là sa principale vanité, aimerait baigner en permanence dans l'allégresse la plus obscène, chaque jour que dieu, ou un autre, fait et dont le nombre cumulé au long d'une existence de modèle standard compte davantage de sujets de mécontentement que de motifs à se réjouir. Tout lui est prétexte à maudire l'humanité tout entière, plus précisément les absents parce qu'ils sont les plus nombreux et qu'ils ont toujours tort.

Certains individus, souvent mal embouchés, vitupèrent, parfois du matin au soir, contre le retard des trains, les rames de métro bondées, la circulation dans les villes et l'absence de taxis quand il pleut ; ils éructent des insanités en tentant, sans y parvenir, de dégager n'importe quel ustensile de première nécessité d'un blister inviolable tandis que d'autres fulminent parce que, imbéciles ordinaires, ils sont sortis ce matin sans parapluie au motif que tel prévisionniste présomptueux venait d'annoncer avec enthousiasme une belle journée d'été. En plein mois d'avril et au nord de Montélimar.

Quelques cas très singuliers, qu'un optimisme béat pousse à préférer n'importe quoi dès lors que la foi les habite, invoquent le fait que leur constante amabilité, leur incroyable altruisme ne pouvaient que leur être constamment favorable et qui, dans un moment de grande frivolité, sont morts d'un cancer généralisé. *Toute ma vie j'ai été brave et gentil et c'est pour cela que j'ai attrapé le cancer. Et c'est tout à fait bien ainsi. J'estime que quiconque a été toute sa vie brave et gentil ne mérite rien d'autre que d'attraper le cancer. Ce n'en est que la juste punition.* Notait dans *Mars*, son unique ouvrage, Fritz Angst, dit Fritz Zorn, né en 1944 sur la Rive dorée du lac de Zurich et mort en 1976 d'une probable maladie de Hodgkin, cancer des ganglions lymphatiques.

On devrait offrir ce tout petit livre (par le nombre de pages) à la fois extrêmement jubilatoire et délicatement mélancolique à tous les cancéreux en phase plus ou moins terminale afin qu'ils s'interrogent une fois, voire *ultima forsan* et sans beaucoup de délais certes, pour savoir s'ils ont été ou non exagérément braves et gentils et s'ils ont incontestablement mérité ce cancer auquel ils n'avaient peut-être pas droit. C'est qu'il n'est pas donné à chacun de naître et de vivre sur la Rive dorée du lac de Zurich, au sein d'une famille confortablement bourgeoise, guindée, policée, hypocrite et "harmonieuse". C'est peut-être à ce titre qu'il est réconfortant de partager la colère de Zorn.

juillet 2014

À propos du réchauffement climatique

Il y a un siècle, on se demandait si l'âge des criminels commençait à poser problème. Qu'un septuagénaire abatte de deux coups de son fusil de chasse son infirmière à peine plus jeune que lui au motif qu'elle aurait refusé ses avances peut certes s'expliquer en raison des fortes chaleurs actuelles susceptibles de favoriser l'émergence de comportements quelque peu excessifs mais qu'un enfant de deux ans, au volant de l'automobile vraisemblablement de ses parents, écrase sa mère de vingt-six ans incite à penser qu'un œdipe mal maîtrisé peut parfois déboucher sur des réactions extrêmes auxquelles les penseurs lacano-freudiens n'ont toujours pas trouvé de remède qui soit à la hauteur des attentes des scénaristes les mieux inspirés du cinéma français. On voit bien que l'idée d'avancer l'âge à partir duquel de gentils adolescents pourraient obtenir leur permis de conduire ne résoudra rien dès lors qu'un marmot privé brutalement du sein maternel exprime sa frustration, et peut-être sa jalousie, d'une manière que l'on qualifiera un peu vite dans les milieux autorisés d'exagéré et violente. Peut-être convient-il également de s'interroger sur un possible comportement délibérément provocateur de la mère qui aura déclenché, canicule aidant, des pulsions libidineuses, et incestueuses, chez ce malheureux enfant dont l'éducation sera désormais confiée aux tortionnaires assermentés d'une institution religieuse et paramilitaire.

Quant à notre infirmière, dont la disparition certes brutale permet néanmoins aujourd'hui à une débutante de trouver plus rapidement un emploi, n'a-t-elle pas délibérément favorisé le développement de fantasmes chez un homme qui n'aspirait qu'à vivre enfin une existence conjugale qui soit conforme aux coutumes républicaines et à se rendre à la chasse entre amis en se montrant respectueux des périodes réglementaires. On voit par là combien ces deux victimes, l'une au tout début de sa vie et l'autre à la fin de la sienne, n'ont pas réussi à trouver l'amour auquel elles avaient pourtant le droit d'aspirer.

Sans doute devons-nous dorénavant prendre davantage en considération le réchauffement de la planète dont, nous le constatons chaque jour, l'influence peut s'avérer néfaste pour des sujets vulnérables. Il est bien sûr confortable de se retrancher derrière cet argument pour le moins fallacieux selon quoi il appartient à chacun de demeurer au frais, de boire beaucoup d'eau et de prendre des douches glacées lorsque vient l'été. Mais ce serait se montrer bien ingrat à l'égard de ces deux pauvres garçons à qui l'on ne saurait pourtant tenir grief de s'être laissé attendrir puis troubler un instant par un froissement de tissu, par le galbe d'une jambe, la rondeur devinée d'un sein, le parfum légèrement poivré d'une aisselle ou la douceur fragile d'une nuque où tremble une courte mèche tout juste échappée...

Ainsi moi, pas plus tard qu'hier...

juillet 2014

Lettre à Boris

Je vais t'avouer une chose, mon vieux Boris, moi non plus je voudrais pas crever. C'est en somme une espèce de réflexe humain qui s'impose dès lors que nous avons bien assimilé le principe selon lequel il n'existe aucun plan B. Tu ne me diras certainement pas le contraire, vu que là où tu es à Ville d'Avray il ne te reste guère l'occasion de bavarder sur le sujet de l'intolérable décrépitude, d'autant que depuis cinquante-cinq ans le physique a dû en prendre un coup. Et que c'est exactement comme pour le bâtiment, quand le physique va tout va ! Enfin, dans la majorité des cas parce que tu as bien dû en croiser toi aussi, même de loin, des importants, des bien entretenus de l'apparence, dont il est préférable de contourner la pensée en prenant la première à gauche, ou à droite puisque le salut est dans la fuite. Sans tergiverser ni ergoter sur la disparition ou non du clivage gauche-droite. Et de la lutte des classes devenue obsolète, j'te dis pas.

J'en fais en premier lieu une question de principe, je voudrais pas crever. Ensuite, on peut en effet avancer tout un tas de bonnes raisons comme, par exemple, vouloir à tout prix *savoir si la lune sous son faux air de thune a un côté pointu*, attendre que l'on ait *inventé la mer à la montagne, la montagne à la mer, la fin de la douleur...* J'avoue toutefois une relative indifférence à l'égard d'une possible imperfection cachée de la lune, une répulsion identique vis-à-vis de la mer comme de la montagne que l'on peut bien caser où l'on veut pourvu que ce soit éloigné de l'endroit où je vis. Pour ce qui concerne la fin de la douleur je sais que la confrérie des arracheurs de dents dispose d'une réponse toute prête : dans l'au-delà nul ne souffre plus, c'est la béatitude assurée. Par ailleurs, ma curiosité naturelle peut tout à fait s'abstenir : primo, de souhaiter *connaître la lèpre ou les sept maladies qu'on attrape là-bas*, et deuzio, d'avoir *mis mon zobe dans des coinstots bizarres*. Qu'on l'admette ou non, il existe quantité d'autres possibilités favorables à mon épanouissement susceptibles de s'avérer plus tentantes que n'importe quel coinstot que son caractère ouvertement bizarre me pousse à soupçonner qu'il représente un probable danger. Il n'y a aucun plan B, je le répète, Boris, or dès la petite enfance on nous apprend à ne pas mettre son doigt dans n'importe quel trou, alors que nous en avons neuf de rechange et que l'on peut même étendre l'expérimentation à ceux des pieds, ce qui porte à plus ou moins une vingtaine le nombre d'outils disponibles. Mais quand l'ustensile est unique...

Arguments recevables ou non à l'appui je n'en démords pas, je voudrais pas crever. Note bien, je te prie, que je n'ai rien contre *les chiens noirs du Mexique qui dorment sans rêver*, ni contre *les singes à cul nu dévoreurs de tropiques*, si tu avais envie d'aller faire leur connaissance tu n'avais qu'à prendre le bateau ou l'avion, qu'est-ce qui t'en empêchait ? *Porter une robe sur les grands boulevards*, ils sont nombreux à avoir essayé et c'est maintenant d'un commun à un point que tu ne peux même pas imaginer, tu serais déçu du peu d'impact. Non, c'est plutôt *tout ce que je connais, tout ce que j'apprécie, que je sais qui me plaît* dont je n'ai pas vraiment envie d'être brutalement privé, non, franchement, je voudrais pas crever avant d'avoir fini la bouteille entamée, non seulement parce que j'ai horreur du gaspillage mais surtout parce que j'aimerais beaucoup en ouvrir une autre.

Certes certes, mon vieux Boris, je la vois aussi *la fin qui grouille et qui s'amène avec sa gueule moche*, et tout ça finira mal, avec des détails dégoûtants, des regrets, des renvois... Je me souviens d'un temps où l'on avait toute la vie devant soi, les vieux nous le répétaient souvent, l'œil un peu humide, un peu

envieux. Et l'autre, là, qui s'approche, elle est tellement près que je sens son souffle humide sur mon cou, elle attend, la salope.

Non, je voudrais pas crever. Ou alors seulement pour quelques jours, une semaine ou deux, comme on part en vacances, juste histoire de vérifier s'il se trouve quelqu'un pour me regretter, non, vaut mieux pas, on est toujours déçu. Non, je préfère ne pas.

juillet 2014

Je n'écarte pas totalement la possibilité d'élargir jusqu'à un Albert V dont la fonction principale serait de vanter à longueur de journée ma beauté, mon intelligence, mon talent, ma sagesse et mon incroyable perspicacité à m'entourer de gens exceptionnels. Néanmoins j'hésite encore, notamment lorsque me tur-lupine l'idée de prendre plutôt une Albertine, ou carrément, pour changer, une Ekaterina, ou n'importe quoi d'autre puisque c'est moi qui décide du prénom.

Selon Albert tout court, c'est abracadabrantescque – son père était emploi fictif sous Chirac – mais je devine qu'il craint pour son avenir et pour celui de ses collègues de bureau. Alors qu'à dix-huit ans on est encore en formation...

août 2014

Comment faisaient-ils ?

Ni François Bayrou ni le Modem n'existaient encore lorsque, en 1849, Henry David Thoreau fit paraître *La Désobéissance civile*. On voit par là combien le fait de s'élever avec fermeté contre quelque oppresseur que ce soit, fût-il républicain de droite voire social-démocrate, ne date pas d'hier. Ce barbus au regard paisible avait adopté la devise favorite de Jefferson : *Le gouvernement le meilleur est celui qui gouverne le moins* (on a vu récemment la population de Belgique s'en passer totalement pendant un an sans que le pays sombre pour autant dans l'anarchie la plus débridée et alors même qu'ils n'ont toujours pas guillotiné leurs monarques démodés). On a jeté en prison Thoreau au motif qu'il avait refusé de payer l'impôt, affirmant ainsi son opposition à un État auquel il reprochait esclavagisme et colonialisme. C'est assez dire combien nous aurions, aujourd'hui encore, nous aussi de sérieuses raisons de prétexter pareil refus, à ceci près toutefois que l'esclave moderne ne se déplace pas autrement que dans son automobile individuelle dont sa banque est en vérité et dans le meilleur des cas l'heureux copropriétaire. L'endettement est la clé d'un système qui asservit sans que les chaînes qui entravent l'esclave soient visibles, et là où ledit système atteint des sommets apothéotiques c'est bien lorsque, comme présentement, l'individu est sommé de rembourser des dettes qu'il n'a pas contractées. Ainsi s'accroît la domination, sans violence physique, d'une caste de financiers dont le pouvoir n'existe et ne prospère qu'avec la complicité de serviteurs plus ou moins élus démocratiquement.

Pour Thoreau le temps de la désobéissance serait depuis longtemps dépassé, nous sommes désormais entrés dans celui de l'impuissance. Fasciné par le concept imbécile d'une croissance infinie, de ressources inépuisables ou facilement remplaçables par n'importe quoi, l'homme du vingtième siècle, et plus encore évidemment celui du vingt et unième, a tout accepté et continue d'accepter tout et son contraire, il est muet, il s'admire d'avoir osé ce que nul avant lui n'avait osé imaginer, hormis quelques auteurs qui ne craignaient pas de désespérer, voire d'effrayer. Et ils avaient bien raison de ne pas craindre. Le progrès est considérable et il fascine. Le progrès fait rêver. Il permet de penser à autre chose, avec des images formidables, inattendues, aux couleurs forcément inédites et des effets spéciaux stupéfiants... Il se dit de temps à autre qu'il n'y en aura pas pour tout le monde et que donc il faut se hâter d'en profiter, d'en jouir, et il jouit. Bien sûr qu'il est regrettable qu'il n'y en ait pas pour tout le monde mais quoi ! on ne peut pas faire le bonheur des peuples malgré eux, n'est-ce pas ! C'est à prendre ou à laisser, et on ne va pas le laisser, alors on prend, tout si possible, en tout cas le plus possible parce que, demain, va savoir, peut-être qu'il n'y aura plus rien, plus rien du tout.

Comment faisaient-ils pour vivre avant ça ?

août 2014

Rendons les enfants des pauvres enfin utiles

Un de mes collègues de bureau, particulièrement proche bien qu'exilé depuis plusieurs années déjà en terrifiante nîmoisie mais paradoxalement soucieux d'œuvrer pour le bien commun, évoquait dernièrement à mon intention la relecture d'un court texte, publié en 1729 et repris par André Breton dans son *Anthologie de l'humour noir*. L'ouvrage s'intitule *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public*. On peut aujourd'hui se le procurer auprès des éditions Circé qui l'ont réédité en 1992 sous le titre *Propositions, résolutions & prédictions*. L'auteur se nomme Jonathan Swift et doit l'essentiel de sa popularité à un roman, d'ailleurs plusieurs fois adapté pour le cinéma, *Les Voyages de Gulliver*. Doyen de la cathédrale Saint-Patrick de Dublin, l'homme devra renoncer à l'évêché après la publication du *Conte du tonneau* qui déplut fortement à la reine Anne. Nul doute que sa *Modeste proposition* n'ait guère contribué à restaurer sa respectabilité puisqu'il y traite d'un sujet vis-à-vis duquel tout être humain affiche une sensibilité quelque peu malade, une sorte de pudeur imbécile qui finira par mettre en danger le meilleur de l'humanité, disons plutôt le moins pire afin d'éviter toute démagogie. En effet, à chaque époque et dans chaque pays, notamment en l'occurrence dans l'Irlande du dix-huitième siècle, les enfants des pauvres constituent sans conteste le meilleur moyen de combattre à la fois la surpopulation et la misère. Seulement voilà, une société corsetée, arc-boutée sur ses principes d'un autre temps et son égoïsme obscène, se refuse, aujourd'hui encore, alors que la récession est là, derrière la porte, et que la famine se profile sur le fond plus ou moins bleu de l'horizon parce que ça dépend des jours et d'où souffle le vent, se refuse à prendre les mesures qui pourtant s'imposent, à l'évidence, et sans lesquelles des millions d'enfants mourront rachitiques ou malades sous le regard à peine humide de leurs parents impuissants tandis que les plus riches d'entre nous éprouveront d'innombrables difficultés à se procurer à n'importe quel prix une nourriture de qualité.

En supposant qu'un millier de familles de cette ville [Dublin] achèteraient régulièrement de la viande d'enfant, indépendamment de ce qui s'en consommerait dans les parties de plaisir, particulièrement aux noces et baptêmes, je calcule que Dublin en prendrait environ vingt mille par an, et le reste du royaume (où probablement il se vendrait un peu meilleur marché), les quatre-vingt mille autres.

S'inspirer, que dis-je, reprendre mot pour mot la (modeste) proposition de Jonathan Swift, doyen de la cathédrale Saint-Patrick de Dublin et en cela fils de Dieu pur jus, me semble convenir idéalement à la situation dans laquelle nous nous trouvons présentement. Car il s'agit bien de nourrir les riches – et les classes moyennes ne demanderont certainement qu'à partager cette aubaine pour peu que leurs revenus le leur permettent – avec de la bonne viande issue d'un enfant d'un an, gras et de belle venue, qui, rôti tout entier, fera une figure considérable à un repas de lord-maire, ou à tout autre festin public. Rien n'interdit de penser que dans un monde pareillement corrompu il soit – ponctuellement car ils sont relativement peu nombreux et jalousement préservés – possible de déguster entre amis un petit descendant de la noblesse royale de tel ou tel pays. La sauce au sang bleu fait généralement son petit effet.

Débarrassés du souci qu'ils ont de trouver pitance pour un nourrisson qui ne rapporte rien, n'est pas encore tout à fait en âge de travailler et qu'il faut, de surcroît, vêtir plus ou moins, les pauvres n'hésiteront plus à se reproduire en fonction des besoins de la société, dans un réel souci d'utilité, tandis que

le problème que pose aujourd'hui le nombre pléthorique de futurs chômeurs sera du même coup résolu. D'autant mieux d'ailleurs que – mon voisin de table me souffle à l'instant cette idée – l'annonce de ces si fameux plans sociaux pourrait être l'occasion pour les nantis décideurs de se réunir en quelque banquet grandiose afin de célébrer la nouvelle en dégustant un ou deux, selon le nombre de convives, ouvriers ou employés licenciés, pour autant que la date limite de consommation ne soit point dépassée. Le temps de cuisson risquerait dès lors d'être sensiblement augmenté car la viande se durcit avec l'âge et se tétanise parfois si l'abattage survient peu après l'effort. On privilégiera donc l'employé au détriment de l'ouvrier, plus coriace, fût-il encore jeune. Pour certains mets d'aucuns affirment que le privé d'emploi de longue durée est plus tendre – les mauvaises langues corrigent en plus mou. Voici donc un programme que tout homme politique conscient de ses devoirs et soucieux de sa réussite devrait sans tarder mettre en chantier. L'avenir de l'espèce en dépend.

août 2014

Mine de rien

Il y a quelques jours ou semaines, peu importe, il me suffit de dire que c'était pendant l'horreur de l'une de ces effroyables journées d'été quand, si mes souvenirs sont bons tant ils sont détestables, les pédaleurs professionnels grimpaient et franchissaient des cols pour redescendre ensuite de l'autre côté, avec pour excuse la seule beauté d'un geste – pas aussi gratuit qu'on nous le vante ; c'était donc il y a plus ou moins peu et je venais tout juste de partager par écrit avec un certain Boris le refus de passer de vie à trépas alors qu'il reste encore quantité de caprices à satisfaire et d'immondes crapules à haïr. Je pensais, moi aussi, qu'il est trop tôt pour crever et l'envie me prit de me le faire savoir – vu que mes courriers à Boris et quelques autres de ses congénères me reviennent le plus souvent avec la mention *N'habite plus à l'adresse indiquée* – à seule fin que les choses fussent dites et, si possible, sans que l'on vint m'interrompre, ce que je trouve d'une grossièreté sans nom nonobstant le fait qu'ensuite je ne sais plus ce que je voulais dire.

Bref, comme à mon habitude soucieux de ne point décevoir mes innombrables admiratrices, je projetai d'informer illico mon public néanmoins multisexuel déjà trépignant d'impatience, l'informer dis-je de la venue prochaine, voire immédiate, de cette broutille à peine bredouillée afin que les uns et les autres s'en gorgeassent et se réjouissent de ce que je ne fusse point crevé. Et puis, la chaleur sans nul doute m'inhibant (Blanche Neige en fit confectionner quelques-uns pour ses nains par Monsieur Lévitant dont les meubles sont garantis pour longtemps), je m'abstins.

Aussi, dès les premières pluies ô combien bienvenues de ce mercredi matin, m'apostrophi-je un peu vertement et me fis le reproche de négliger mes devoirs auprès de ce public d'une trentaine de lecteurs supposés – en vérité ils ne devraient pas dépasser en nombre les doigts d'une main, sans compter que je n'ai pas le bras long – afin de le rassurer sur mon sort, au moins temporairement. Je vais bien et cette situation devrait durer, si rien ne vient contrecarrer mes objectifs, jusqu'à demain, étant entendu que les prévisions à plus long terme ne sont jamais d'une fiabilité exemplaire, d'autant que ce vendredi est celui dit de l'Assomption et que cela cache certainement quelque chose. Boris lui-même n'avait-il pas choisi de partager ses mycoses avec Ursula plutôt qu'avec Marie, or, qu'on le veuille ou non, c'est significatif. Notamment à l'époque des semailles puisque avant la Bonne-Dame, tu peux labourer quand tu veux, après la Bonne-Dame, tu laboures quand tu peux. Ainsi avons-nous coutume de dire dans nos arrière-pays dont on affirme, sans preuve, qu'ils recèlent davantage d'arriérés mentaux qu'en bordure du littoral où ils les noient dès la naissance, invoquant pour excuse l'abondance de touristes qui empêcherait qu'on fît la différence.

Il n'empêche que Boris n'a pas passé l'hiver 59-60 puisque dès le mois de juin il avait complètement renoncé à s'en aller, comme au cours des années précédentes, prendre les eaux à Lourdes. On voit par là combien la volonté de vivre, malgré l'hostilité de la plupart des dommages collatéraux qu'il nous faut côtoyer, s'avère illusoire et vouée à l'échec. On a beau dire et répéter qu'on ne voudrait pas, on crève. Il fallait néanmoins que ces choses-là fussent dites, et plutôt deux fois qu'une.

août 2014

Qui désobéit s'honore

Un confrère, Milanais un temps exilé à Wissant qui dit se nommer Michele Recalcati, m'informe avoir lu dans une feuille semi-clandestine que la désobéissance serait le premier devoir civique de l'être humain, avant que son auteur ne s'empresse d'ajouter, me dit-il, que nous pourrions même y prendre quelque plaisir. Certes, nous avons tous un jour ou l'autre éprouvé une agréable sensation d'indépendance à l'instant où, bravant les interdits et les torgnoles, nous déféquions voluptueusement aussitôt que la couche venait de nous être changée. Plus tard, nous sèches volontiers le cours de maths ou d'anglais pour aller revoir au cinéma du coin *Gilda* ôter ses longs gants noirs quand l'érotisme déjà nous poussait à ignorer le terrible danger de maladies que l'on qualifie d'honteuses et qu'il nous eût fallu enlever deux cents Sabines pour éteindre le feu d'une concupiscence exacerbée, comme on écrit chez Maurice Dekobra. Grimper sur la plateforme du bus qui vient tout juste de redémarrer, avec la complicité plus ou moins tacite du receveur, n'était pas non plus très respectueux du règlement mais il fallait faire preuve de davantage d'audace encore pour oser refuser de publiquement reconnaître à l'adjudant-chef au masque altier de tortionnaire nazi une intelligence supérieure à la nôtre. Mais avec le temps souvent s'altère la vigueur de l'audace, la mollesse voisine avec l'indifférence ou, dans le meilleur des cas, avec la résignation. À quoi bon désobéir s'il faut, au bout du compte, toujours devoir s'avouer vaincu. Avec le temps, oui, tout s'en va et la révolte s'apaise, vieillir lui est insulte, à quoi bon ! puisqu'il faut en finir. Néanmoins, le propos rapporté fleure bon la saine provocation et dès lors mérite que l'on s'y intéresse de plus près, quand bien même les projectiles des forces de maintien de l'ordre sont, à l'évidence hélas, plus rapides que les pavés que nous avons aujourd'hui quelque difficulté à leur expédier avec efficacité. Nous pouvons certes désobéir de mille autres façons qui ne nécessitent nullement une aptitude à courir le cent mètres en moins de dix secondes, sans toutefois n'oublier jamais que les interdits servent d'abord à protéger les biens et les profits de ces quelques-uns qui les ont édictés, ou qui se satisfont d'en faire bon usage quand leur quotient intellectuel ne leur permet pas de penser. En conséquence de quoi il arrive que le plaisir pris en désobéissant soit de courte durée. On invoquera bien entendu que ce que nous nommons un peu hâtivement interdits ne sont en vérité que mises en garde circonstanciées visant à nous préserver de nous-mêmes, pour notre bien et dans notre intérêt évidemment. Si notre fournisseur principal d'électricité prend la peine d'indiquer sur ses propres poteaux agrémentant si joliment nos paysages qu'il est interdit de toucher aux fils électriques, même tombés à terre, et qu'il y a là danger de mort, ce n'est bien sûr pas pour stigmatiser les voleurs de poules toujours prompts à trafiquer sur le cours du cuivre mais bien plutôt dans un noble souci d'épargner des vies humaines. Lorsqu'une association de malfaiteurs s'efforce de nous convaincre de verser sang et sueur afin de rembourser les dettes contractées par des arsouilles diplômés de l'École nationale d'administration, c'est essentiellement dans l'intention de relancer l'économie et garantir ainsi un avenir florissant à nos enfants chômeurs et nos petits enfants futurs chômeurs, car ce n'est naturellement pas parce qu'une caste d'ambitieux parvenus aurait pour idéal de rétablir un esclavage que vigoureusement elle condamne. Et ce serait pure médisance que d'aller colporter d'infâmes ragots dénigrant toute la classe politique quand ces gens-là ne sont qu'abnégation mise au service du plus grand nombre dans une démarche qui frise le bénévolat et qu'il faut être bien malveillant pour aller leur reprocher de n'être pas pauvres et complètement idiots. Lorsqu'ils piochent dans la caisse c'est essentiellement afin de veiller à

une plus équitable redistribution des richesses de la nation.

Voilà pourquoi il convient de laisser à l'impétueuse jeunesse le loisir de se rebeller, de se révolter en faveur des causes qu'elle croit justes et nécessaires. Car il faut être bien alerte et courir vite pour désobéir, les vieillards de quarante ans ont d'autres devoirs que celui-ci, ils consomment autant qu'ils le peuvent, c'est en somme ce qu'on leur demande et ils y consentent volontiers. Désobéir, et puis quoi encore ! Quant aux vieillards tout délabrés, la notion même de plaisir leur est devenue étrangère, ils veillent à ne pas choir à n'importe quel endroit où ils pourraient gêner ni à s'absenter d'eux-mêmes dans les moments de relâchement corporel. Il n'y a nul plaisir dans l'oubli.

On peut, j'en conviens, désobéir gentiment aux recommandations de l'Académie de médecine en dégustant avec un copain de mouvoir une bouteille de Pommard tout en clopant une Boyard maïs, les sanctions seront sans effet puisque ce qui est bu et fumé est bel et bien bu et fumé, à moins qu'elles ne soient d'ordre définitif et l'on ne peut alors que s'en réjouir. Grimper sur les barricades exige une vélocité désormais enfuie, on en rêve et c'est tout. Vient un temps où la désobéissance n'est plus que mentale, il faut s'en contenter, place aux jeunes, nomdedieu !

août 2014

Page de garde

Bien que certains y prennent goût et s'en délectent, il n'est pire punition, pour un artiste principalement, que de devoir assurer la garde d'une exposition, fût-ce celle de ses propres œuvres. S'ennuyer comme un rat mort est une expression qui, pour être courante, n'en est pas moins sujette à caution puisque jamais nul n'en vérifiât l'exactitude et l'on devrait plutôt dire s'ennuyer comme un artiste condamné à garder son exposition. Sauf s'il est déjà aussi mort qu'un rat, bien entendu. Et je sais de quoi je parle puisque je viens d'en faire, douloureusement, la funeste expérience pour la troisième fois en bientôt, si rien ne tourne à mon désavantage d'ici là, un siècle d'existence. De vigilants pragmatiques ne manqueront certainement pas de me faire remarquer combien il m'eût été tout à fait aisé d'échapper à cette corvée en n'exposant point. Seulement voilà, on croit bien faire, on veut se montrer conciliant, agréable, voire se sentir flatté d'être ainsi invité quand, à quelques kilomètres de là, on honore plus ou moins pareillement mais avec davantage de faste et de notables cravatés un illustre artiste contemporain dont les plus fins collectionneurs internationaux se partagent l'œuvre peinte après qu'ils eussent raté Van Gogh, Gauguin, et même Warhol. C'est assez dire s'ils sont nuls, commercialement parlant s'entend.

C'est ainsi. Car, à l'échelon modestement mais néanmoins culturellement municipal, il ne saurait être question de gaspiller l'argent du contribuable rural en salaires et charges forcément éhontés versés à quelque assisté social inculte afin qu'il gardât durant deux après-midi et une fin de matinée les ineptes crabouillages d'un artiste évidemment sans gloire puisque nul correspondant local de la Gazette de Sotheby's International n'a jamais entendu prononcer son nom. Surtout lorsque l'on songe qu'ils étaient, nous étions, ce jour-là une poignée, d'un talent que nous qualifierons de plus ou moins égal afin d'éviter la polémique, répartis en une dizaine, ou douzaine, de lieux dont il eût fallu également assurer la surveillance. On imagine sans peine le coût exorbitant d'une telle aberration...

Comme un rat mort je me suis donc très normalement ennuyé entre les quatre murs d'un établissement autrefois postal, partageant avec un collègue de bureau dévoué à l'art photographique la lente liquéfaction des heures tandis qu'à Foshan, dans le sud de la Chine, un chef cuisinier mourait dans son restaurant après avoir été mordu à la main par un cobra qu'il devait cuisiner en soupe. Ce Vatel aux yeux bridés avait pourtant tranché la tête du reptile vingt minutes plus tôt, et découpé le reste de son corps en menus morceaux. Ce qui démontre de manière catégorique que la vie continue dans le monde, certes avec des hauts et des bas, alors même que le sort du gardien d'exposition ne suscite pas le moindre intérêt de la part des médias internationaux. L'excellent André Blanchard, écrivain de son état, avait lui-même observé semblable indifférence lorsqu'il se morfondait très normalement durant les exhibitions d'artistes plus ou moins prestigieux dont il assurait la garde des œuvres installées dans les salles municipales de cette bonne ville de Vesoul. Et pourquoi pas Vierzon, ou Honfleur qu'il faut également avoir vus, ainsi que l'affirmait au siècle dernier un poète bruxellois.

Prudent par expérience, j'avais glissé dans ma musette mon exemplaire déjà lu de l'un des deux livres de Thomas Bernhard parus après sa mort. Il s'agit d'un recueil rassemblant ses discours, lettres, entretiens et articles dans lesquels il laisse libre cours à ses détestations avec une férocité et une dérision qui devraient réjouir tout individu normalement constitué, espèce à laquelle je me flatte d'appartenir. Je relisais donc avec délectation cette *Protestation contre le Tartuffe de monsieur Peymann* (Claus

Peymann, son metteur en scène idéal et néanmoins ami) adressée à et publiée par l'hebdomadaire *Die Zeit* en 1988 où Bernhard commente avec une élégante sauvagerie la non-représentation au Burgtheater de sa pièce *Heureuse Autriche* (qui n'a jamais existé) dont il énonce la distribution, prévue par lui, où l'on relève les noms ô combien prestigieux du président Kurt Waldheim dans le rôle du *Hors d'œuvre roué*, du chancelier Bruno Kreisky dans celui du *Grand Louche*, de Heller – dont j'ignore qui il fut – dans celui du *gardien de cochons*, de l'évêque Kurt Krenn qui joue *la mort-aux-rats archiépiscopale* et, cerise sur le strudel aux pommes, du pape lui-même qui est chargé d'embrasser le sol autrichien. L'auteur se réservant, dit-il, le rôle du *cracheur dans la soupe*. Béatitude euphorisante. Béatitude violemment interrompue par l'irruption inopinée d'un groupuscule d'amateurs d'art rapidement déçus de ne point trouver là, amoureuxment brossés au poil de martre, champs de lavande et couchers de soleil sur le Lubeuuuron.

Il me faut toutefois reconnaître combien cette besogne peut parfois procurer à l'artiste-gardien de brefs mais savoureux instants lorsque, depuis la position stratégique où il a choisi d'assumer son inexistence dans le contre-jour d'une porte-fenêtre, quelque visiteur – ou visiteuse, ce qui n'est parfois que plus délectable – laisse échapper, comme involontairement, un discret gloussement de plaisir accompagnant un sourire que la lecture d'une phrase puis d'une autre semble avoir déclenché. Lecture, avez-vous lu, dans une exposition ? Mais quelles sont donc ces mœurs ? vous interrogez-vous. Il me faut en effet avouer ici que mon actuelle conception de la peinture ne s'embarrasse guère du très strict respect des règles déjà en vigueur antérieurement à l'invention de la charge néanmoins avantageuse de ministre de la Culture sous le règne gaullien d'un certain pilleur de tombes nommé Malraux, Dédé pour les intimes. Les mots ne me font pas peur et je ne vois pas pourquoi leur usage devrait être exclusivement réservé aux seuls plumitifs qu'émoustille l'éventualité d'un quelconque prix Goncourt destiné à récompenser leur persévérance obstinée à raconter l'effroyable histoire de Paul qui sauterait bien Marie alors qu'elle lui préfère Raoul qui a une Laguna. Et ce bref sourire de satisfaction que je vois s'inscrire sans tapage sur le visage de ma visiteuse engendre alors, sans l'aide d'aucun commentaire, un discret sentiment de connivence, de complicité entre elle et ce type – l'artiste, of course – assis sur sa chaise jusque là terrassé par le mortel ennui. Ce qui tendrait à démontrer la belle faculté qu'a l'écrivain à favoriser le partage d'idées et d'émotions – même si ce mot peut sembler grandiloquent – pour autant qu'il affiche une nécessaire distance à l'égard de ce sérieux prétentier dont l'artiste, fût-il également gardien, a quelquefois une fâcheuse tendance à se croire le dépositaire privilégié. Celui-là est évidemment un autre que moi qui ne saurais prétendre.

À l'heure où, sur le marché aux esclaves, le bienveillant recueille grâce à son admirable gratuité les faveurs enthousiastes des négriers supporters du Médef, rendons donc hommage aux organisatrices et organisateurs de cette manifestation qui ont eu l'idée saugrenue de m'inviter parmi eux en m'infligeant en contrepartie l'obligation de veiller sur ma marchandise afin qu'ainsi il me soit donné de croiser, certes fugitivement, le regard amusé de celle-ci ou de celui-là, surpris qu'on lui tint pareil propos quand il était juste venu voir de l'Aaaart.

août 2014

L'important c'est l'intrigue !

J'évoquais ces jours-ci, dans le seul souci de bien sûr me gausser, l'effroyable histoire de Paul qui sauterait bien Marie alors qu'elle lui préfère Raoul qui a une Laguna. On devine au travers du bref résumé ci-dessus l'énorme potentiel dont dispose une telle intrigue puisqu'on peut bien évidemment remplacer dans un second volume Paul par Pierre ou Jacques, Marie par Denise et Raoul par Vincent. Sans omettre la Laguna qui pourrait tout à fait devenir une Lamborghini. Ou une Fiat 500 si l'on souhaite plonger le lecteur dans une aventure qui se situerait parmi les gens de modeste condition. Il va de soi que Vincent devrait alors changer de statut social, d'appartement, de quartier et de résidence secondaire. La Lamborghini serait par exemple de couleur rose fuchsia alors que le pot de yaourt italien opérerait pour un anonymat discret, mais Vincent n'aimerait guère que Denise se nommât Denise, préférant de loin Jennifer ou quelque chose qui soit davantage de son temps. Paul, pourtant, était sûr de son coup puisque sa start-up judicieusement positionnée sur le marché des nouvelles technologies venait tout juste d'être rachetée par le géant des couches culottes, lui-même associé au numéro deux du thon en boîtes. C'est assez dire combien il pouvait se permettre d'ambitionner se lancer dans une carrière politique dès lors que Gianni, le père de Marie – qui n'était en vérité que son beau-père puisque Claire, la mère de Marie, s'était mariée deux mois plus tôt avec l'ex-amant de sa fille – dirigeait un important cabinet d'avocats d'affaires. Mais on peut aussi parfaitement transposer l'action de Rome – où le quatrième et avant-dernier mari de Claire dirige une clinique spécialisée dans les implants mammaires – à Oslo dont Vincent est originaire, comme son prénom ni son nom ne l'indiquent pas. Malheureusement pour Paul, rien ne se passera comme il l'espérait puisque cette conne de Marie s'est jetée sur Vincent comme la vérole sur le bas-clergé, ainsi qu'aime à le raconter à ses collègues de bureau celui-ci qui ne manque pas d'à-propos, quitte à se laisser parfois déborder par sa volonté de faire peuple pour séduire sa clientèle. Il est propriétaire de vingt-trois pizzerias en Norvège et la perspective de devoir quitter son Italie chérie contrarie quelque peu Marie qui aurait mieux fait de rester avec Raoul, et sa Laguna, dont le garage à Lunéville tourne certes mais ne permet que rarement de s'offrir, à la belle saison, une croisière en mer Baltique. Mais qu'est donc devenue Denise, s'exclament les lecteurs qui confondent stupidement le premier volume et le second, à l'instant même où va sortir le troisième, transformant derechef le second en deuxième, ce qui n'était prévu que par l'éditeur qui s'y connaît en affaires et a réussi, sans trop de difficultés, à faire signer son auteur préféré pour dix-huit tomes à venir. C'est assez dire si Denise va devoir rebondir, d'autant qu'elle vient de découvrir à ce moment précis qu'elle est enceinte de six mois de ce sagouin de Vladimir, le palefrenier de sa sœur aînée Adélaïde dont les parents ne sont pas totalement les mêmes que ceux de Denise qui est ambidextre mais se prétend socialiste. Cette histoire ô combien édifiante mais susceptible d'être mise entre toutes les mains fera certainement partie, comme chaque année, des six cent sept œuvres romanesques mises sur le marché lors de cette rentrée littéraire automnale. Et tu serais, toi, pauvre niais, capable de persuader de ta justification à exister l'un ou l'autre de ces brillants éditeurs que leur audace et ce goût du risque en somme inné autorise à prendre place au sein du sérail aux côtés de ces entrepreneurs financiers dont le talent remarquable aurait depuis longtemps mérité qu'on leur consacraît un de ces livres nécessaires qui nous disent la vraie vie, avec ses joies et ses détresses, un roman quoi !

août 2014

Pour parler d'autre chose...

Un de mes amis – que je supposais plus ou moins feinté défunt, bien que n'ayant pas été invité à consoler sa veuve – vient inopinément de se rappeler à mon bon souvenir pour me signaler une inexactitude qu'il aurait relevée dans un de mes récents blogs. Il existerait selon lui un certain nombre d'individus – un seul peut-être mais très actif – qui pratiqueraient, en plein vingt et unième siècle, l'activité de peintre en lettres, un art ô combien délicat dont j'avais malencontreusement et fort injustement dénoncé la probable disparition. Mon ami aurait lui-même, en personne en quelque sorte, observé à l'occasion, je cite, *du Salon des antiquaires de la Bastille que toutes les enseignes indiquant le nom des exposants et le numéro du stand seraient* (le conditionnel est de moi car je ne crois que ce que je vois, c'est d'ailleurs pour cette raison que je demeure fermement athée et vigoureusement hostile aux barbiers qui demain raserait gratis) *peints à la main en lettres rouges, et en italiques, sur un petit carton*. Je reconnais qu'il faut certainement être un peu spécial pour fréquenter ce genre de lieux, néanmoins l'information est là, dans toute sa candeur un peu archaïque, et laisse pantois. Car vous avez bien lu, tout comme moi : *peints à la main*. À l'heure de l'infographie, comme on dit, d'Internet et du téléphone portable, de pauvres employés, certainement honteusement sous-payés, en sont réduits à peindre à la main – et en italique, ce qui est plus difficile à cause de la pente qui doit être constante – des noms et des numéros sur de petits bouts de carton pour gagner misérablement de quoi nourrir leurs multiples femmes et enfants, et eux-mêmes s'il y a des restes.

Un autre de mes amis (si si, j'en ai plusieurs ! même si le mutisme de la plupart de ceux à qui je destine régulièrement mes modestes écrits m'incite à penser qu'ils sont tous probablement morts) me signale avoir trouvé trace de cette occupation démodée jusque sur Internet précisément. Je ne suis pas allé vérifier, cela sent un peu trop le canular. En revanche, que deux personnes, vraisemblablement encore vivantes, se soient pareillement mobilisées pour défendre la cause de professionnels dont la corporation est sans aucun doute radiée à jamais des listes de Paul Emploi m'incite à penser que nous ne saurions totalement désespérer de l'humanité. Il s'en faut probablement d'un cheveu que ces deux-là ne se soient déjà engagés pour aller soutenir les nobles Ukrainiens qui semblent hélas ignorer ce à quoi ils s'exposent en voulant à tout prix – et ce n'est pas une façon de parler – entrer dans cette belle et chaleureuse communauté économique et financière qu'est l'Europe (pour le social les dates des prochaines négociations sont toujours en cours de discussion).

N'oublions pas pour autant que c'est le quatorze juillet mille neuf cent soixante-dix que Luis Mariano nous quittait. Une raison supplémentaire de ne pas désespérer.

septembre 2014

Insupportable, une vie sans portable

Comment ça, vous n'avez pas de portable ? S'exclament-ils tous avant de s'esclaffer en se poussant du coude les uns les autres. Mais comment faites-vous pour vivre sans un petit mobile dans la poche, sans le dernier iPhone 5-16 Go ? Pas de tablette non plus ? Mon pauvre vieux, vous devez vous sentir bien seul dans la rue, dans les transports en commun, ou même en voiture, au restaurant, dans la vie de tous les jours ? Surtout à votre âge, pensez donc, s'il vous arrivait quelque chose...

S'il m'arrivait quelque chose ? Eh bien, petite sottise, je décrocherais l'un ou l'autre de mes deux téléphones – fixes certes mais sans fil, ce qui démontre à l'évidence de quelle manière j'ai fini par renoncer à cet appareil en bakélite noire équipé d'un cadran circulaire permettant à une personne d'âge bien mûr de lire sans lunettes les lettres et les chiffres à partir desquels il m'était possible, tout juste survivant de la deuxième guerre mondiale, de converser avec mon médecin pas encore référent afin de lui faire part des progrès à peine spectaculaires de mon arthrose et qu'il me répète une fois encore qu'en pareil cas on ne peut vraiment rien faire. Et donc, scandaleusement privé de mon indispensable smartphone, je peux néanmoins l'appeler sur le sien depuis mon fauteuil ou mon lit – ou même depuis mes toilettes, c'est dire l'ampleur et l'émouvante beauté du progrès – et laisser un message sur son répondeur l'informant, en termes courtois, de ma probable intention de mettre fin à mes jours s'il n'a pas réussi à me dénicher un remède efficace pour lutter contre mon cancer généralisé, parce que c'est une maladie que même les professionnels de santé comme on dit prennent au sérieux et qui donne droit au cent pour cent, alors que l'arthrose, non. J'ajoute, pour votre gouverne, que je conteste formellement l'utilité d'un tel engin qui nécessite, pour que je puisse envoyer ou recevoir quelque appel, que je descende jusqu'au bord de la route, sous une pluie battante ou dans quarante centimètres de neige, ou bien que je monte sur le toit verglacé afin que cet outil de malheur parvienne à capter un minimum de réseau, comme ils disent.

Oui mais, reprend l'autre, si vous glissiez et basculiez au fond d'un ravin, qui donc viendrait vous tirer de là ? Justement, petite sottise, pourquoi voudriez-vous que je m'en allasse glisser et basculer dans des ravins quand je peux fort bien obtenir un résultat similaire en dégringolant, même pas ivre mort, au bas de mon escalier. C'est la raison pour laquelle je ne fréquente plus désormais le moindre ravin, je m'en tiens à ce qui peut être obtenu sans effort supplémentaire.

Oui mais, insiste-t-elle encore, vous êtes sur une petite départementale, du côté des gorges du Verdon par exemple, votre voiture tombe en panne et la nuit très vite plonge le paysage dans l'obscurité... Mais non, pauvre andouille, ma voiture ne tombe jamais en panne puisque je n'en ai pas et que donc il faudrait que je fusse subitement devenu complètement délabré du cortex cérébral pour m'en aller promener à la nuit tombante, à pied dans une région où rôdent le loup et le crétin des Alpes.

Oui mais... Non ma poulette, je vous garantis qu'il est tout à fait possible de vivre normalement sans téléphone portable. Pour faire ses emplettes au supermarché du coin nul besoin d'appeler son rombier ou sa rombière pour savoir s'il reste de l'huile de palme dans le placard ou s'il faut se réapprovisionner en papier toilette parfumé à la lavande de synthèse. Avec un crayon et n'importe quelle enveloppe vide on établit préalablement une liste dont on cochera, au fur et à mesure de l'avancement de la collecte, les articles désormais présents dans le caddie. Par ailleurs, à la question imbécile : t'es où ? on s'épargnera allègrement la réponse tout autant imbécile du genre : dans ton cul ! D'autant qu'avec le gps on a vite fait de trouver...

À propos, vous faites quoi ce soir ?

septembre 2014

Obéissons à la police !

Je viens de recevoir – non par voie postale puisque depuis le début de cette semaine nul préposé ne se dérange désormais plus pour déposer dans la boîte idoine installée en bordure de route le courrier qui m'est destiné, la faute aux congés payés probablement et à la rentabilité qui exige que l'on ne remplace plus dorénavant un facteur parti en vacances sur la Riviera – je viens de recevoir, disais-je, via mon ordinateur la *Gazette de Lurs* dont ce serait le trente-quatrième numéro. En ayant parcouru le sommaire je porte mon choix sur un article dont le titre est des plus alléchant. Pensez donc : *L'Agueusie typographique*. L'auteur a d'ailleurs manifesté une immense mansuétude en songeant aux béotiens qui, s'est-il dit, vont immédiatement s'interroger à propos de ce que pourrait bien vouloir dire ce foutu mot d'agueusie. Serait-ce une maladie sexuellement transmissible et, dès lors, avec qui l'attrape-t-on ? Certes, nous savons tous, ou presque, que le saturnisme pouvait parfois frapper les typographes qu'une obscure déviance poussait à sucer les caractères en plomb qu'ils tripotaient à longueur de journée, mais ces temps sont révolus, sauf bien sûr pour quelques cas isolés particulièrement rétrogrades aujourd'hui encore obstinés à nier les merveilleux progrès de la science et le passage qui s'ensuivit vers la publication assistée par ordinateur, comme ils disent. Disparition donc du plomb, même chez les plombiers soit dit en passant.

Agueusie : absence de sensibilité gustative, nous dit Robert qui est incollable. Il s'agirait donc d'une sorte de métaphore destinée à nous faire subodorer combien la typographie telle que nous la pratiquons en plein vingt et unième siècle révèle, selon l'auteur, une absence de goût sidérante alors même que de brillants créateurs s'ingénient à précisément créer de nouvelles polices de caractères, tout à fait modernes et innovantes à seule fin qu'y puisât chaque graphiste, une espèce d'individus payés afin qu'ils créent, eux aussi, des choses de bon goût qui permettront, entre autres finalités, de vendre au consommateur lambda – cet imbécile inculte qui croit tout ce qu'on lui raconte – absolument n'importe quoi par la seule vertu d'une typographie adéquate choisie avec soin et talent.

Et notre auteur de s'indigner en constatant combien lesdits graphistes limiteraient délibérément leurs choix typographiques aux seuls Helvetica, Arial, Times, Verdana et Comic sans, aspergeant de leur mépris souverain l'immense somme de travail que des créateurs vraiment créatifs proposent chaque jour afin que l'humanité accède enfin au bon goût typographique. Ne suggère-t-il pas – sans rire ? – que l'on instaure une semaine du goût typographique, peut-être dès la maternelle. La question se pose : qui décidera de ce qui est de bon goût et de ce qui ne l'est pas ? Quelque sous-ministre éventuellement sorti de l'ENA ? Ou bien, par simple et démocratique tirage au sort, tel docteur en graphisme dont le bon goût est reconnu par tous, ou par les membres de sa famille, bien obligés ?

Les étudiants en école de graphisme, pourvus en matériels informatiques performants, retombent, nous dit l'auteur, si on les laisse faire précise-t-il, dans l'effroyable normalité ronronnante d'une quinzaine de caractères alors qu'ils disposent de milliers de polices toutes plus étonnantes les unes que les autres. Heureusement, l'enseignant veille. Et l'audace triomphe.

Peut-être serait-il sage de se souvenir de ce précepte cher à François Richaudeau selon lequel un texte, aussi bref soit-il, est d'abord destiné à être lu. À cela il n'existe qu'une recommandation, qu'il soit lisi-

ble. Même si son contenu n'est en vérité pas forcément d'un intérêt capital, et a fortiori s'il l'est. Quand bien même nous disposerions de six millions de polices de caractères, toutes plus créatives (le terme appartient – en propre si j'ose dire – à la corporation des dir-com) les unes que les autres, pourquoi faudrait-il absolument les utiliser toutes ? Ce n'est pas parce que nos éditeurs nationaux viennent cet automne de mettre sur le marché six cent sept nouveaux romans qu'il faille inéluctablement tous les lire, interrogeons-nous sur la profusion de films tournés et diffusés chaque année et admirons combien la médiocrité s'accommode aisément de la diversité. La quantité ne sous-entend nullement que la qualité soit présente.

L'innovation est un excellent alibi, néanmoins insuffisant pour cautionner, par exemple, la typographie choisie par un probable éminent graphiste pour le visuel du Mois du Graphisme d'Échirolles 2014. Et il me semble qu'une semblable créativité, à la très extrême rigueur supportable pour annoncer le prochain Mois du Handicap, n'est guère adaptée pour représenter une corporation dont la vocation est plutôt supposée exalter les vertus du graphisme, à commencer par la lisibilité. Quand les choix sont à ce point en totale inadéquation avec le sujet traité on ne peut qu'être consterné.

Que *certaines intellectuels étanches aux originalités graphiques* (dixit l'auteur et je ne vois vraiment pas qui il vise) aient de bonnes raisons de se méfier de l'originalité ou de la nouveauté à tout prix me semble plus que sain, le seul fait d'être contemporain n'excuse pas tout en termes d'art, ou prétendu tel. *L'art n'est pas un magasin de nouveautés*, écrivait en 1971 déjà Michel Ragon. N'oublions quand même pas totalement que la destination première de l'art graphique est sa fonctionnalité, c'est un art appliqué. Qu'il se soit trouvé en leur temps, poussés en cela par l'opportunisme, l'amitié ou l'admiration niaise, des individus pour louer le terrifiant génie de l'inénarrable créateur de typographies aussi grotesques que le Mistral, le Banco, le Choc ou le Calypso, est excusable. Il n'en reste pas moins que soixante ans plus tard ces polices sont inutilisables, sauf pour faire rire. Que l'on se livre, dans le secret de son atelier, à des bidouillages comme un chercheur du CNRS dans son laboratoire, pourquoi pas après tout, tout un chacun a bien le droit de se croire un peu de talent, il faut juste ensuite savoir s'arrêter à temps. Mon absence de sensibilité gustative ne m'empêche pourtant pas de vomir, quand cela est inévitable.

septembre 2014

Du danger que représente le grillage à moutons

Quelque personne, forcément bien intentionnée, m'a à plusieurs reprises fait remarquer combien je suis peu attentif, voire respectueux de mon propre corps. Et c'est bien vrai qu'il mériterait quelques égards, en souvenir du passé, car en vérité il n'est plus tout à fait ce qu'il fut, cela dit sans vouloir me vanter. La décrépitude aidant – si j'ose dire car elle n'aide en rien, pas même à obtenir, fut-ce non spontanément, une place assise dans un wagon de métro bondé à six heures du soir – on en perçoit chaque jour un peu mieux les défauts de fonctionnement, la réticence induite à concourir pour le titre d'Apollon du belvédère. On ne saurait être et avoir été, en somme. D'où ma possible et coupable négligence.

M'étant aplati tel une bouse, le mufle dans le chiendent, au beau milieu de mes terres (alors que je n'étais pas le moins du monde pris de boisson) en raison de la présence inopinée d'un morceau de grillage à mouton qui jamais n'aurait dû se trouver là, je me relevai en m'époussetant négligemment à seule fin d'épargner aux badauds présents la tentation de s'esclaffer avec insolence, puis repartis pour le rendez-vous que m'avait fixé un quelconque cardiologue – il m'avait en effet semblé relever à l'époque une sorte d'insuffisance respiratoire à chaque fois que j'atteignais le troisième étage de la Tour Eiffel par l'escalier – dont le verdict confirma, si besoin était, l'excellence certes un peu insolente de mon organe central, par comparaison avec mon cerveau qui, lui, se situe plutôt en haut et qui est en excellent état, lui aussi. Je m'en félicite chaque jour et j'emmerde les contradicteurs.

C'était au mois de mars, ce que nombre de nos concitoyens nomment le printemps avec des frémissements dans la voix et des démangeaisons ici ou là. Généralement, et il en est ainsi, nous dit-on, depuis quantité d'années, avril succède à mars avant que mai, puis juin ne prennent la relève et c'est en somme la vie qui va, comme on dit un peu stupidement, jusqu'à ce que je commence à éprouver, disons une gêne afin de ne pas dramatiser inutilement la situation, gêne qui se manifestait tantôt, mais durant la nuit tout aussi bien, au niveau du poignet, tantôt dans l'avant-bras, le coude et, pour boucler la boucle, à l'épaule. Je décidai donc de solliciter l'avis de mon médecin traitant, évoquant devant lui des douleurs aux cervicales et lui suggérant la possible opportunité d'un examen radiologique de ces divers morceaux de mon moi. Fort d'une ordonnance, sans laquelle il m'eût bien sûr été impossible de me faire irradier légalement, je pris donc rendez-vous avec ledit spécialiste.

Sauf que la soubrette chargée de m'introduire me fit clairement comprendre que pour la radio du bras il faudrait faire sans puisque mon médecin traitant avait omis de le préciser sur la fameuse ordonnance. J'en fus quelque peu dépité, même si l'homme de l'art consentit à consacrer un instant supplémentaire à radiographier à l'aide de sa coûteuse machine mes mains, la droite seule – puisque je ne suis pas gaucher et qu'à ce titre je privilégie en cas de danger le sacrifice imbécile de ma main préférée – étant présentement affectée d'une grosseur inélégante à caractère mobile, ponctuellement douloureuse.

Une demi-heure plus tard je récupérai les clichés des mes vertèbres cervicales et de ma pauvre main. Le commentaire joint était bref, on y parlait essentiellement d'arthrose trapézo-scaphoïdienne et de rhizarthrose bilatérale tout en ajoutant combien la structure osseuse est sensiblement normale, ce qui est tout de même extrêmement réconfortant en ces temps où la normalité est une vertu cardinale. J'aurais certes apprécié que l'on m'expliquât un peu plus en détail mes chances de survie, que l'homme de l'art répondit à cette question qu'il me brûlait de lui poser : Croyez-vous, cher Monsieur, que je pourrai prochainement

nement retrouver l'usage de ce membre auquel je suis particulièrement attaché car j'ai crain un moment que vous ne m'amputassiez...

Mais il n'y comptait visiblement pas. L'ablation d'un membre ne se pratiquant qu'en cas d'absolue nécessité, ou en temps de guerre, et les radiologues n'étant globalement pas habilités à intervenir eux-mêmes, c'est en vérité fort heureux puisqu'ils sont, pour la plupart d'entre eux, totalement infoutus de débiter proprement et en longueurs de cinquante centimètres les deux stères de bois qu'ils ont fait livrer pour nourrir la cheminée de leur gentilhommière dont ils n'ont, par ailleurs, toujours pas fini de repeindre les volets alors que les premiers frimas sont annoncés pour le prochain changement de gouvernement.

On dira ce qu'on voudra, il n'empêche que les cancéreux sont mieux considérés que les infirmes.

septembre 2014

Je suis vraiment déçu

Il y a des jours comme ça où tout va mal. Et même de mal en pis, ce qui nous fait dire parfois, dans un accès d'hilarité contenue, oh ! la vache ! – J'ignore si parmi mes innombrables lecteurs quelques-uns saisiront l'allusion ô combien cocasse, mais je tente néanmoins par ce biais d'un humour sobrement voilé de dissiper cet étrange malaise qui pourrait s'abattre et s'étendre sur une bonne partie du territoire national, et même, dans certains cas, jusqu'à l'un ou l'autre de ces résidents quand même un peu étrangers qui auraient appris à lire le français à l'époque où nous avons encore des colonies et où le Grevisse – l'homme était citoyen belge – ne servait pas uniquement à caler un meuble branlant.

Il y a des jours comme ça où tout va mal, au point que je me demande depuis ce matin si je ne vais pas passer l'arme à gauche. C'est bien sûr manière de dire, vu que je suis droitier et désormais quasiment impotent du côté essentiel où l'on m'a appris à tout faire à coups de règle en fer sur les doigts : m'abreuver et me nourrir, écrire n'importe quoi et tenter d'occire avec n'importe quel engin quiconque est d'un avis différent du mien, principalement sur la question de savoir s'il y a une vie après la mort et, dans le cas où il y aurait, est-ce que la carte Vermeil demeure valable ? Il y a quand même des incohérences, songez qu'un droitier peut passer sans difficulté majeure l'arme à gauche alors que si un droitier s'avise de prétendre passer l'arme à droite, eh bien ça ne veut rien dire et on se moque de lui.

C'est que, voyez-vous, j'avais fini par admettre mon inexorable détérioration par le côté gauche, mais si c'est maintenant le droit qui est atteint il ne va pas me rester grand-chose vu que le centre n'existe pas vraiment. Depuis les yeux et les oreilles jusqu'aux doigts de pied, il faut choisir : droite ou gauche, il n'y a pas à tergiverser. Même le nez qui semble avoir été mis intentionnellement au milieu, eh bien, il a une narine à gauche et une à droite. Certes, je reconnais la position absolument centrale du nombril, de l'anus et de la zigounette – je parle ici au nom des mâles à poil dur sans pour autant nier le sort assez semblable de nos charmantes consœurs dont la capacité d'emboîtement est d'ailleurs, dans la plupart des cas, admirable – mais ce sont là des accessoires qui ne nous sont d'aucune espèce d'utilité, surtout le nombril, lorsqu'on projette, notamment, de se rendre au Qatar pour la prochaine coupe du monde ou d'occire l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. Et je ne cite ici que deux exemples entre mille dont il convient toutefois de tenir compte au moment de prendre la route car la droite n'est pas la gauche ni la gauche la droite, encore que.

Non, ça m'ennuie énormément de pourrir de tous les côtés à la fois, j'aurais aimé, j'aurais trouvé convenable, qu'on me laissât offrir le plus longtemps possible une moitié présentable, en pas trop mauvais état, histoire de faire encore un peu illusion, au moins devant les dames et de profil. Rien n'est en effet plus humiliant que de devoir exposer, devant un parterre d'illettrés asexués ou plus ou moins bisexuels – sans parler des trans – sa conception de la troisième Guerre mondiale afin d'en stigmatiser le coût exorbitant voire prohibitif, sans pouvoir, en raison d'un handicap humiliant, dénoncer du doigt celui-ci et celui-là, dont la soudaine et pour le moins fort suspecte fortune au lendemain de l'assassinat de Jean Moulin – à moins que ce ne fût celui de Robert Boulin – n'est sans doute pas étrangère au succès foudroyant de Dalida dans *Bambino*. Et je ne dis rien de Charpini et Brancato, ni même de Pascal Obispo dont la contribution obstinée aux concerts des Enfoirés en dit long, elle. Sans le geste idoine la parole n'est rien, ou si peu. Des mots tout au plus. Prenons Hitler, qui pourtant n'avait pas été admis à la

Comédie française, ni même au cours Bensimon malgré l'appui des établissements Pierre Laval & Maurice Papon Réunis, et qui, par la grâce d'une gestuelle remarquable, parvint dès cette époque à galvaniser les foules ataviquement acquises au concept d'un État européen dont la capitale serait Berlin – Nina Hagen y est née alors que pour Éric Naulleau c'est plutôt Baden-Baden et Montreuil pour Éric Zemmour, comme quoi on peut réussir dans la chanson française en étant né absolument n'importe où. En dépit d'une moustache ridicule qui le faisait ressembler à Charlot – je parle de Hitler et non de Nina Hagen – et d'une mèche de cheveux d'un noir de jais qui ne l'empêcha d'ailleurs nullement de vanter la suprématie du bel aryen blond sur le bon à rien à poil noir et crépu, le führer, ainsi aimait-il qu'on le nommât, avait le goût du geste simple mais efficace. Certes certes, on l'a beaucoup copié mais son succès demeure incontesté, ce qui démontre, s'il était nécessaire, combien l'homme a besoin de ses deux bras et principalement de celui dont il attend, et obtient, de grandes satisfactions en diverses circonstances, à condition qu'il fût long.

Et quand je dis qu'il y a des jours où tout va mal je m'abstiens de mettre l'accent sur les jours où ça va vraiment très mal. Par simple pudeur je ne vous narre point ce qu'il m'arrive de trouver dans ma boîte aux lettres, quand le préposé affecté à la distribution du courrier n'est pas en vacances, comme par exemple ces propos formulés en termes comminatoires visant à m'extorquer des sommes d'argent farmineuses destinées en partie à financer la fabrication d'émissions profondément débiles pour des chaînes de télévision que l'on dit de service public que je ne regarde jamais puisque, pour l'instant, du côté des fonctions cérébrales je suis relativement indemne et que donc ma lucidité n'est pas entamée ni même amoindrie au point qu'il me faille sans attendre trop intimer l'ordre à mes proches de m'empêcher par tous les moyens, y compris violents, de m'inscrire au fan-club du dalaï-lama dont l'exceptionnelle misogynie parvient souvent à dépasser celle de n'importe quel amuseur, public lui aussi, dont l'incommensurable crétinerie met en joie ses admirateurs certes enthousiastes mais conjointement frustrés de n'être pas aussi brillants en réunion que lui-même indubitablement l'est dès lors qu'il est payé pour ça tandis que ce sont eux qui raquent.

Crac ! à cet instant je me demande si je ne me serais pas quelque peu égaré dans ma démonstration alors que je projetais très modestement de vous faire partager ce discret sentiment d'inquiétude qui m'étreint, et pas seulement à huit heures quarante-sept en hommage au regretté Georges Courteline, à l'idée que je pourrais fort bien ne pas passer l'hiver. Fort bien c'est une façon de parler, parce que quand même, c'est un peu faire fi du fait que l'intéressé aimerait peut-être, lui, passer l'hiver et au chaud plutôt qu'à six pieds sous terre (*Six Feet Under* pour les accros des séries américaines) en compagnie des asticots qui ont déjà attaqué le plat principal après avoir torché les hors-d'œuvre. Car c'est bien de l'avis de l'intéressé dont on se tamponne présentement le coquillard – d'aucuns ajoutent, sans doute pour faire cultivé : avec des plumes d'alligator femelle – quand, à l'inverse, on lui propose de choisir entre fromage ou dessert, Vincennes ou Neuilly, droite ou gauche... Or, justement, c'est bien de cela qu'il s'agit. Avant même que mon point de vue ait été sollicité, vlan ! on m'attaque sur ma gauche. Bon, je m'incline, c'est un cas de force majeure. Sauf que, à peine avais-je tourné la tête pour regarder passer Scarlett Johansson, on m'attaque cette fois sur ma droite. Je n'ai pas eu le temps de voir si elle portait un soutien. Non, je le dis sans parti-pris, je suis un peu déçu. D'autant qu'ils sont nombreux autour de moi, et même encore davantage bien au-delà du département où j'ai élu domicile, qui auraient mieux que moi fait l'affaire et que cela n'aurait pas vraiment dérangé d'avoir un peu mal ici ou là, à droite ou à gauche. La façon dont fonctionne ce système parfois me laisse coi. Songez qu'il existe des gens, de moins en moins certes, qui meurent sans avoir eu le cancer, c'est quand même incroyable. Avouez qu'il y a de quoi être déçu.

septembre 2014

Dis Kant, reviendras-tu ?

Au cours de ma déjà longue et brillante carrière il m'a été donné d'observer chez la plupart des pauvres d'esprit, que je fus amené à côtoyer à distance respectueuse, un réel et bougrement consternant manque d'intérêt pour l'ouvrage intitulé *Critique de la raison pure* (*Kritik der reinen Vernunft*) d'un certain Emmanuel Kant dont on voit pourtant combien l'homme était affable, notamment lorsque nous contemplons cette sculpture – sise à Kaliningrad alors que ce pauvre Kant crut toute sa vie habiter Königsberg qu'il confondait d'ailleurs régulièrement avec Kanterbrau – œuvre d'art qui le représente le chapeau à la main gauche et tendant l'autre sans animosité aucune en direction du parfait imbécile qui s'avance, attifé tel un Ostrogoth, en lui demandant dans un sabir approximatif s'il n'aurait pas cent balles. En plein dix-huitième siècle, alors même que l'euro, la bombe à neutrons comme la poubelle à pédale n'avaient pas encore été inventés.

Je n'ignore hélas pas sous quels tombereaux d'injures, non dépourvues de mépris, doit, aujourd'hui davantage qu'hier encore, être enseveli quiconque tente, dans un louable souci d'ouverture du débat, d'émettre le moindre point de vue critique qui pourrait menacer, voire mettre en péril, le beau consensus – dont c'est peu de dire qu'il est mou – grâce auquel règne désormais l'illusoire et lénifiante paix sociale. On pourrait sans nul doute déduire d'une aussi affligeante situation qu'il est préférable de renoncer à jamais à une baisse sensible du prix du litre de gasoil, et c'est dire combien, dans ces conditions, la soudaine disparition, aux environs de quinze heures trente dans un supermarché de Garges-lès-Gonesses, d'un éminent philosophe pourtant vêtu avec soin et artistement coiffé semble n'avoir suscité que la plus grande indifférence parmi la quasi-totalité de la population d'une nation qui, une trentaine d'années plus tôt, s'était violemment élevée contre l'augmentation du tarif déjà excessif du timbre-poste et la mise à la retraite depuis longtemps attendue d'un célèbre crooner ajaccien. On voit par là à quel degré d'inexistence se situe aujourd'hui la notion même de sens critique et le bien peu d'estime où l'on tient nos brillants philosophes.

Nul besoin de raison, pure ou impure, puisqu'on ne critique plus, on loue ou on ignore. Car il faut sur tout sujet savoir se montrer positif, l'opinion est favorable ou elle n'est pas. Notamment pour ce qui concerne le domaine dit culturel dont l'esprit d'ouverture est admirable dès lors que l'inopiné créateur dont on salue l'émergence appartient à l'évidence au gotha de ceux qui innovent et qu'il est tout naturellement adoubé par les meilleurs spécialistes de la spécialité. Les professionnels de la profession, comme disait en son temps l'un d'entre eux. On observe que les avant-gardes d'hier sont les académismes d'aujourd'hui et que dès le lendemain du jour d'avant elles sont déjà démodées, ce qui nécessite qu'on les renouvelle, à l'instar des fruits et légumes qui, sur l'étal, très vite dépérissent et pourrissent. Nul besoin de mentionner la date de péremption sur le produit, il va de soi que le consommateur en connaît (à l'odeur ?) la fraîcheur et, lorsque le moment est passé, la saison des soldes n'y changera rien. On a vu des artistes contraints de justifier sur une centaine de pages et en des termes ô combien savants la présence, à l'angle de l'une des cloisons d'un quelconque centre d'art contemporain, de deux cent cinquante kilos de boulets d'anthracite livrés par le bougnat du coin puis *installés* par l'artiste lui-même, ou son assistant. Au motif, pourtant totalement réfutable, que tout est art alors qu'il est aujourd'hui plutôt tard et que j'ai peut-être oublié de fermer le gaz avant de sortir.

La critique est aisée, et l'art est difficile, proclamait Philippe Néricault Destouches, comédien et auteur dramatique que Voltaire lui-même ne tenait guère en très haute estime. Aujourd'hui qu'être artiste est à la portée du premier imbécile venu, critiquer l'œuvre dudit ne serait plus opportun. Si donc nous nous refusons à louer nos grands hommes et qu'il ne nous est pas même permis de les ignorer, nous n'avons plus qu'à nous taire.

Néanmoins, je n'aime pas beaucoup que le premier imbécile venu s'autorise à critiquer ce que je fais, dans quelque domaine que ce soit.

octobre 2014

Certes certes, 2015 pourrait bien être pire

D'aucuns ne manqueront sans doute pas de fustiger, par basse jalousie probablement, ma sidérante perspicacité – elle est tellement sidérante qu'elle me sidère moi-même et je ne suis pas facilement sidérable – lorsque je leur aurai soudainement révélé combien la présente année que nous sommes en train de vivre aurait, sans que nous n'y prenions garde, pu être la pire de tous les temps, s'il n'y en avait eu de particulièrement carabinées auparavant. Mon intention première était bien de m'abstenir de citer des exemples par trop cruels et effroyablement débilissants mais il me semble qu'il est de mon devoir d'attirer l'attention des jeunes générations sur les conséquences terrifiantes d'événements qui ont marqué de leur inéluctable empreinte les années quarante. En 1943 naît Jean-Philippe Smet qui devra adopter un pseudonyme afin que fussent épargnés ses parents, trois ans plus tard ce sera au tour de Mireille Mathieu, qui ne cherchera même pas à changer d'identité ni de coiffeur, tandis que l'Amérique rafle le premier prix de l'innovation en août 1945 à Nagasaki et Hiroshima. On voit par là à quel point les choses sont mal parties, sans compter que le décorateur Daniel Buren, qui n'a alors que sept ans, alterne déjà sur ses cahiers d'écolier les verticales noires et blanches sans toutefois avoir encore réussi à atteindre, selon ses propres termes, *le degré zéro de la peinture*, ce qui exigera de lui plusieurs années de recherche. Car les années quarante constituent une période de notre histoire où de nombreux cas sociaux s'illustrèrent plus ou moins brillamment. Au plan politique nous n'eûmes certes pas la chance de pouvoir revendiquer nationalement des figures aussi charismatiques que Franco, Mussolini ou Hitler mais ce dernier principalement s'attacha à saluer en notre beau pays ceux qu'il nommait affectueusement ses plus proches collaborateurs, lesquels ne manquèrent jamais de glorifier leur attachement à la France tout en anticipant avec panache le concept européen que leurs successeurs immédiats choisirent d'ignorer. On ne voit en effet dans nos grands jardins publics nulle statue équestre de Vincent Auriol ou René Coty guidant la patrie vers des lendemains qui chantent. La Quatrième République (onze ans, onze mois, vingt et un jours) n'atteindra jamais sa majorité faute de majorité. Quant à la Cinquième, nous sommes toujours dedans, nos artistes de music-hall, que ce soit sur scène, dans la rue ou les musées, sont toujours là et leur fidélité nous honore puisqu'ils représentent aux yeux du monde tout ébahi le patrimoine culturel d'une nation qui ne peut, pour l'instant mais l'avenir reste prometteur, s'enorgueillir de performances aussi spectaculaires que celles menées à Tchernobyl ou Fukushima avec pourtant cinquante-huit réacteurs plus ou moins en fonctionnement et un nombre non négligeable de projets avortés aux potentialités énormes.

C'est assez dire combien nos belles promesses ne pourront être tenues car, et le fait est hélas avéré, l'année en cours n'aura, sauf surprise de toute dernière minute, aucune chance de concurrencer n'importe laquelle de ces si fastes années quarante où l'on avait à cœur de porter l'audace et l'innovation jusque dans les contrées les plus sauvages encore ignorantes, si ça se trouve, aujourd'hui en plein vingt et unième siècle, de chefs-d'œuvre aussi indispensables que *Le meilleur pâtissier* ou *Des chiffres et des lettres*. Bien que nous ne soyons probablement pas les plus exemplaires dans ce domaine, reconnaissons néanmoins sans vantardise excessive combien nous progressons régulièrement, nous aussi, dans le secteur certes particulier de la mort par cancer, et ce sans nous attarder sur les singularités de chacun puisque nous savons les succès que remportent chaque jour certaines tumeurs plus efficaces que d'au-

tres. Dans le même temps il nous faut considérer le fait que certaines contrées ne permettent pas toujours, statistiquement parlant, de distinguer clairement le décès par cancer de celui par balle. Ce serait en somme éviter, prétend-on, à certains *patients* des souffrances parfois longues, et toujours inutiles, quoi qu'en disent les mystiques ou certains psychanalystes les uns et les autres acharnés à toujours positiver, sans même avoir conscience du ridicule où ils s'enlisent.

Je n'ignore pas que chacun vît midi à sa porte – ou mieux encore en consultant l'oignon ponctuel en son gousset – mais il me semble devoir bénéficier, pour les deux mois et demi restant encore à venir avant l'inéluctable passage à l'an neuf, d'une sorte d'exonération pour trop perçu durant ces dernières semaines. Sans compter les victimes qui, bien qu'elles ne m'aient pas été directement proches, occupent néanmoins une place importante, familière en quelque sorte, dans mon existence, qu'il s'agisse par exemple de Jean-Claude Pirotte, Pierre Autin-Grenier, André Blanchard, François Cavanna ou Jean-Jacques Pauvert. Alors qu'à l'heure de la mort enfin définitive, après huit années d'atermoielements, d'Ariel Sharon dont l'œuvre littéraire n'est certes pas des plus inoubliable mais il est vrai qu'on ne peut pas tout faire, j'ai dû tempérer mon exubérance en descendant aussi sereinement que lentement un magnum de Morgon que j'avais conservé pour une grande occasion.

2015 est certainement riche de promesses que nous nous efforcerons de tenir, avec la contribution active du progrès scientifique dans lequel nous marcherons du pied gauche vers la félicité, parce que ça porte bonheur. Bien sûr, il y aura, plus ou moins comme chaque année, une certaine quantité de pertes parmi lesquelles on comptera quelques innocents, mais très peu, énormément d'inconnus et, probablement, une poignée d'amis ou assimilés dont le nombre, qu'on le veuille ou non, diminue inexorablement, à l'image d'autres espèces totalement disparues.

Le dernier éteindra la lumière et fermera la porte, à cause des courants d'air. J'ai horreur des courants d'air.

octobre 2014

Devrions-nous renoncer à nous montrer, une fois l'an, bon envers autrui ?

Ciel bas, gros nuages boursoufflés, orage à trois heures du matin, la Toussaint et ses chrysanthèmes riants se profilent à l'horizon comme une anticipation des défaites de fin d'année, extensibles jusqu'au début de l'autre avec ses galettes dites des rois et leur saleté de fève, une invention des prothésistes dentaires associés aux ablationnistes spécialisés dans l'extermination de l'appendice vermiforme. C'est à peu près à cette époque de l'année que les quêteurs diplômés en urgence humanitaire tentent de nous extorquer – en usant de procédés qui s'apparentent au chantage pratiqué par l'engeance ecclésiastique sur la personne d'enfants pas même nubiles à qui l'on s'efforce de faire croire que dieu fond dans la bouche et pas dans la main – nous extorquer disais-je le prix du billet d'avion qui leur permettra d'aller passer quelques jours sous les cocotiers à sucer des esquimaux, assez loin toutefois du Groenland d'où d'ailleurs nous vient le string en thermolactyl de Damart qui est au vingt et unième siècle ce que fut, en plus rustique, le slip en laine tricoté main de notre enfance.

Les deux derniers mois de l'année fleurent bon le repentir colonialiste qui pousse l'homme ordinaire, au fond pas si méchant que ça dès lors que son négrier consent à l'esclavagiser pendant quelque temps encore, à ouvrir grand son cœur et à entrouvrir davantage sobrement son porte-monnaie afin d'apporter sa modeste contribution à la survie de quelque négriillon ou raton dont l'anonymat bienvenu l'aide à penser qu'ainsi chacun reste chez soi et que l'un, l'autre en somme, ne soit pas tenté de venir égorger nos fils et nos compagnes tandis qu'on éventre la dinde pour sanctifier ce trop-plein de générosité. Le showbizz dans son entier n'entend nullement laisser passer une telle opportunité de se refaire une virginité, les plus tolérants de leurs admirateurs leur trouveraient même un brin de talent. C'est la bonne saison pour mendier quand les cholestéreux reprennent encore un peu de confit de canard fourré au foie gras, quiconque se goinfre peut bien avoir, le temps d'un instant, une pensée pour les pauvres et leur abandonner sans regimber un chti pourboire.

L'an neuf survient à point pour rappeler à tel consommateur aux goûts momentanément dispendieux l'importance de la galette. Certes, il s'agit de celle des rois, mais les petits rois, qu'ils soient marquis ou chefs de service ont bien droit, eux aussi, à leur portion de galette, ils ont bien droit au beurre et à l'argent du beurre ; les pauvres attendront, eux, la fin d'année suivante pour manger n'importe quoi qui ne coûte pas cher, si les rois consentent à rééditer leurs largesses d'un jour. Naturellement, le pauvre ne contribue en aucune façon à la généralisation de pratiques alimentaires de qualité, estampillées – souvent bien abusivement – bio, il se nourrit de restes, de produits plus ou moins dégoûtants dont l'élite gastronome ne saurait autoriser l'accès en ses cuisines, invoquant un minimum de savoir-vivre. Déjà que d'improbables communistes, se réclamant de la démocratie, ont obtenu la disparition de la troisième classe dans les transports en commun, augmentant ainsi de manière irresponsable la très possible transmission de pathologies populaires aux couches moyennement supérieures de petits cadres pour l'heure incapables d'accéder au véhicule de fonction, fût-il sans chauffeur.

On voit par là – mais également du côté d'ailleurs en se penchant un peu, malgré l'interdiction multilingue aujourd'hui périmée, *e pericoloso sporgersi*, qui faisait tout le charme exotique des voyages en

train express – combien funeste fut la tentative d’abolition des privilèges sans lesquels le petit peuple de France et de nos défuntes colonies est désormais abandonné à lui-même et attend cette période de l’année où il pourra compter sur la générosité de ses altruistes donateurs, toujours prompts à répondre à l’appel des enfoirés les plus quelconques qu’un sens civique démesuré contraint à ne pas payer leurs impôts sur leur lieu de travail dans le seul et noble souci de ne point humilier l’imbécile ordinaire en affichant sans vergogne le nombre impressionnant de zéros arrondissant leur chiffre d’affaires.

Réjouissons-nous donc de vivre dans une société dont l’égoïsme naturel, bio en quelque sorte, s’autorise néanmoins une fois l’an un écart de conduite résolument festif grâce auquel le pauvre – dieu fasse qu’il demeure anonyme et éloigné – reçoit cet encouragement à poursuivre, dans l’abnégation la plus méritoire, une existence que les meilleurs d’entre nous pourraient fort bien juger inutile, voire encombrante. Réjouissons-nous, mes frères nantis, de la survivance d’une coutume qui permet – et c’est ce caractère exceptionnel qui lui confère toute sa grandeur – à tout homme digne de ce nom d’exhiber à la face du monde entier sa compassion pour l’homme ordinaire, aussi médiocre soit-il.

octobre 2014

Do you speak French ?

Les mots ont un sens, et d'aucuns ont parfois, souvent dirais-je, une fâcheuse tendance à l'oublier. Un homme de pouvoir (certes temporaire mais quiconque l'a obtenu une fois saura, s'il le perd, le retrouver ailleurs) en prononce ici ou là afin de montrer qu'il existe, qu'il possède – le fait d'avoir obtenu un pouvoir suffirait, croit-on, à le prouver – une solide connaissance du sujet dont il a la charge et la compétence qui lui permet de s'adresser à la multitude qu'il se doit d'informer des mesures déjà prises afin que celle-ci constate avec satisfaction combien elle est l'objet de toutes ses attentions. Il peut ainsi employer les termes de pauvre, de minable, d'illettré, de fraudeur et les associer sans la moindre hésitation à son auditoire puisque l'insulte participe de l'exercice bien compris du pouvoir. Il se trouvera sans doute alors quelque bonne âme pour s'insurger et oser le mot de cynisme visant à fustiger l'audace du bougre.

C'est hélas là, bonne âme, faire bien grand honneur à ce gougnafier cravaté qui n'est en vérité qu'un parvenu arrogant n'ayant pour la populace qui finance ses émoluments qu'impérial mépris. Ce qui n'était certes pas le cas d'Antisthène et de Diogène de Sinope pour qui le cynisme consistait essentiellement en une attitude faite de désinvolture (n'excluant nullement l'insolence et l'anticonformisme) et d'humilité par l'autosuffisance (qui signifie que l'on est capable de subvenir à ses propres besoins, car pour la suffisance nos modernes puissants ne craignent personne), ce qui sous-entend une pratique au quotidien de la liberté de penser et d'agir n'ayant strictement et bien évidemment rien à voir avec la liberté d'entreprendre et de réussir chère aux chantres du libéralisme débridé. Cela se passait, vous l'aurez deviné, avant l'invention de la pointeuse automatique et des tickets restaurant, en un temps où, à deux rues de là, Aristote affirmait qu'*il est beau de ne pratiquer aucun métier, car un homme libre ne doit pas vivre pour servir autrui*. Notre gougnafier à voiture et appartement de fonction pense différemment. Il pense, lui, que le pauvre, le minable, l'illettré et le fraudeur ordinaire – on notera la différence considérable existant entre ce dernier et le professionnel talentueux, convenablement vêtu et cravaté, pas du tout ordinaire, lui – sont précisément là pour le servir, lui, l'homme de pouvoir. Cet énergumène-là n'est en aucun cas un cynique, c'est juste un profiteur, une crapule de plus ou moins haut vol, un nuisible, en bref une saleté dont il serait salutaire de se débarrasser, en poussant comme on fait pour expulser quelque résidu excrémental avant d'actionner la chasse d'eau.

D'aucuns, qu'une vocation écologique un brin tardive incitera à vouloir économiser une ressource, de moins en moins naturelle et de plus en plus rare, objecteront qu'il serait préférable de brûler ce type de denrées, qui par nature sont périssables, considérant qu'en l'occurrence il s'agit d'un combustible comme un autre. Quiconque a, souvent férocement, combattu afin de se propulser jusqu'à des emplois où l'on peut se permettre de prononcer des phrases que l'on croit définitives à propos des sous-couches de la population devrait, à tout le moins, se souvenir dans ces moments-là qu'il n'est rien et qu'à ce titre il eût été préférable qu'il se tût. L'arrogance ne se mérite pas, ce n'est qu'une tare. Diogène se voulait cosmopolite, un choix qui ne saurait convenir à l'ambitieux serviteur du monarque de l'instant se réclamant de sa caste, fût-elle d'adoption.

Les mots ont un sens, n'est pas cynique qui veut. N'accordons nul prestige – ce serait immonde usurpation – à ces gens qui en sont indignes et pourraient sans vergogne se croire davantage qu'ils ne sont. Leur prêter des talents dont ils ignorent jusqu'à l'existence risquerait de les pousser au vertige, ils enfleraient encore, useraient sans pudeur aucune d'emprunts au passé à titre de référence, citeraient Proust ou Jaurès comme s'ils s'étaient rencontrés sur les bancs de la communale et s'abstiendraient de paraître vulgaires en fournissant une réponse imbécile à une question qui ne le serait pas moins.

On peut certes user d'un mot à la place d'un autre, il y a en effet maintes possibilités que nul ne s'en aperçoive tant il est vrai que nous avons pris pour habitude de nous satisfaire de l'approximation, jusque dans l'invective. Cessons néanmoins de dire n'importe quoi, juste pour faire son intéressant.

octobre 2014

Lorsque les lieux sont communs on n'est plus chez soi

Nous venons tout juste ce dimanche de passer à l'heure d'hiver. La coutume est relativement récente, puisqu'elle fut inaugurée en 1976, alors que Michel Sardou n'avait que vingt-neuf ans, c'est assez dire combien les trente glorieuses s'achèveront de manière douloureuse. Surtout si l'on songe que le joueur de pipeau chargé de souhaiter une bonne nuit aux petits n'aura pas survécu, lui. D'inspiration pompéienne, avant qu'elle ne soit adoptée en 1998 au sein de l'Union européenne, cette pratique demeure d'actualité de nos jours sous le fallacieux prétexte d'économies d'énergie alors même que nous savons tous désormais qu'avec le gaz de schiste et le nucléaire nous pourrions sans problème nous réjouir l'œil avec *Plus belle la vie* pendant encore au moins une bonne dizaine d'années. Sauf accident bien sûr.

Qui dit heure d'hiver dit commencement de la période d'hibernation du loir, d'une durée d'environ six à sept mois. Mais hibernation ne veut nullement laisser supposer que ladite bestiole passe l'essentiel de son temps à dormir comme un loir, car le loir est en vérité un fameux noctambule, il faut l'entendre dévaster avec une allégresse parfaitement insolente l'isolation thermique entièrement refaite à neuf des cent mètres carrés de sa résidence principale – dont j'occupe moi-même la partie basse – où il a choisi de s'installer à l'abri des frimas afin d'y stocker ses provisions et d'y copuler allègrement sans même prendre la moindre précaution qui permettrait d'endiguer une surpopulation nuisible à l'équilibre écologique de la planète, ainsi que nous l'ont fait remarquer plusieurs éminents gérontologues soucieux de la préservation d'une clientèle dont les fonds de pension leur garantissent la perspective d'un avenir radieux.

Mammifère rongeur de la famille des gliridae, d'où l'on tire à l'évidence son surnom familial de glis glis, il affectionne les fruits frais ou secs mais ne rechigne pas à s'offrir, quand l'opportunité se présente et au moment des fêtes de fin d'année, quelques crustacés. On prête volontiers au mâle une liaison avec l'eure mais d'influents experts économistes ne manquent pas de souligner combien le loir est cher. La femelle serait originaire du Mont Gerbier-de-Jonc, ce qui ne l'a néanmoins pas empêchée de fricoter avec l'indre, le maine, et la saône, ce que se sont empressés de dénoncer les milieux les plus réactionnaires en invoquant le concept quelque peu éculé de la famille traditionnelle, la seule qui vaille selon eux. Certains sujets se targuent d'appartenir à la haute tandis que d'autres, sans doute jadis humiliés d'avoir été qualifiés d'inférieurs, se réclament depuis 1957 d'une atlantinité dont nul en revanche ne peut contester le bien-fondé en dépit du fait, avéré, que tout sentiment d'infériorité chez les uns fait le bonheur de ceux qui s'estiment, à juste titre le plus souvent, supérieurs.

L'annexe III de la Convention de Berne précise que le loir appartient à une espèce protégée alors qu'en Slovénie on le consomme, à l'instar de l'écureuil, en fricassée avec des petits oignons tandis que les riches dames de la petite bourgeoisie s'en font faire des manteaux pour l'hiver qui est là-bas souvent rigoureux. Jusqu'en 2007 ces gens-là avaient pour monnaie le tolar et pour emblème symbolique le protégé anguillard qui est tellement miraud qu'il est infoutu de faire la différence entre Slobodan Milosevic et Joseph Aloisius Ratzinger. Moi également, soit dit en passant, mais moi je ne mange pas du loir dès lors que c'est une espèce protégée et que je suis respectueux de la Convention de Berne, laquelle ne s'oppose en aucun cas à ce que l'homme ordinaire cède à la tentation de déguster, pour son anniversaire, un cuissot de banquier. Et c'est heureux !

octobre 2014

Par une belle matinée d'automne...

Dans l'un des chênes de la combe un pic-vert fait son trou. Je suis au soleil sur la terrasse et je prends mon petit déjeuner. Les terroristes du patronat ont fait savoir par la voix de leur chef qu'ils ne comptaient pas en rester là dès lors qu'ils se sentaient encouragés par leurs mandataires à poursuivre le grand œuvre d'appropriation de la totalité des ressources et de nivellement par le bas des conditions de survie de la multitude d'esclaves à propos desquels ils ont obtenu les pleins pouvoirs. Comme souvent chez les chefs le leur a de bonnes raisons d'être aigri ; nain et bossu, laid pour dire les choses sobrement, il a, inscrit dans les gènes, la volonté de se venger et de venger sa caste en écrasant du talon tout ce qui lui semble à l'évidence inférieur, financièrement et politiquement. Sa rancœur est immense et son ambition démesurée, physiquement il n'est qu'un minus – il s'interdit de l'admettre bien qu'il le devine dans le regard haineux et soumis des médiocres – mais il les tuera tous, par nervis interposés, dès lors qu'ils ne lui sont d'aucune utilité et contribuent à peine, si peu, à l'accroissement de ses profits. Sauf nécessité absolue mais qui pourrait bien s'avérer inévitable, sans violence gratuite puisque seuls les chiffres le font jouir, ceux qui montent et sont ceux de ses acquis, ceux qui descendent et sont ceux des leurs. Car il faut en finir avec ce déséquilibre qui favorise la multitude et bride les moins nombreux qui sont pourtant l'élite, le vrai pouvoir. Investis tout entiers dans la rude vocation qu'ils ont à se remplir la panse avec de la mauvaise nourriture bon marché puis digérant, abrutis, des programmes cathodiques spécialement conçus par des serviteurs disciplinés, ces infirmes cérébraux privés d'appétits nobles s'occupent à se reproduire entre eux, ignorants qu'ils sont des grandes et petites joies auxquelles ils n'ont pas droit parce qu'ils sont mal nés. Ils attendent, ils espèrent, quand ils n'ont pas encore définitivement renoncé, le grand soir et les lendemains qui chantent, qui ne viendront jamais parce que les maîtres du monde et leurs prête-noms plus ou moins célèbres en ont décidé ainsi et n'y voient naturellement nul intérêt, puis se résignent enfin parce qu'il faut bien finir par mourir, parce qu'il faut, parce que c'est la seule issue et la meilleure solution. Le chef des terroristes du patronat est confiant, c'est un digne héritier, le meilleur puisqu'il est chef, et son patrimoine le tient debout, quand bien même il serait un peu tordu, il vaincra car telle est sa vocation et que le temps des révoltes et des révolutions est passé, dépassé, que l'heure est au mépris, à l'arrogance afin que l'on sache clairement qui commande et qui obéit. Dehors les inutiles, les perdants, à la poubelle, au trou...

Tiens ! le pic-vert s'est tu, il a dû finir le sien.

novembre 2014

Patatras... oulah oulah oulah !

J'ignore pourquoi mais je nourris depuis fort longtemps la plus solide méfiance confinante à une sorte d'antipathie peut-être bien atavique à l'égard de la corporation des ostéopathes et de leurs collègues de bureau. D'une manière quasi-générale je reconnais que l'idée de confier une partie relativement importante de ma personne à un individu dont la fonction avouée, quand elle n'est pas outrancièrement revendiquée, se termine en *pathe* a fortement tendance à me le rendre patibulaire (*pathe*, avec un h, du grec *pathos*, ce qu'on éprouve en tant que souffrance ou passion notamment, soutient Robert, qui sait à peu près tout des mots). Je fréquente le moins possible les psychopathes de quelque obéissance que ce soit, évite autant que faire se peut les névropathes, ce n'est donc pas de gaieté de cœur que j'irais confier mon anatomie, a fortiori dans l'état où elle est présentement, à l'un ou l'autre de ces manipulateurs dont, soit dit en passant, la Sécurité sociale persiste à ignorer l'existence. Autant dire tout de suite que pour une prise en charge à cent pour cent rien ne vaut l'oncologue. Je dois admettre que je ne manifeste pas davantage d'empathie pour les télépathes, naturopathes, homéopathes, tout en cédant ponctuellement aux avances de l'allopathe de service lorsque je ne peux vraiment pas faire autrement.

M'inclinant ce jour-là devant les conseils avisés d'adeptes de cette pratique quelque peu clandestine – on a vite fait sinon de se voir dans l'instant traité de sujet borné, ignorant des coutumes ancestrales au point de préférer l'aspirine à la méditation transcendante – j'avais, à plusieurs reprises, fini par céder et j'ai pu ainsi faire le tour des quatre ou cinq rebouteux exerçant leur apostolat dans un rayon d'une dizaine de kilomètres admirant au passage leur exemplaire inefficacité, ce dont je n'ai jamais douté, avant, pendant et après leur numéro individuel de prestidigitation. Je dois dire à leur décharge que je m'en étais tiré à chaque fois sans dommages supplémentaires, ni mieux ni plus mal, ce qui n'est certes pas un encouragement à poursuivre mais bien plutôt la manifestation d'une neutralité que nous qualifierons de bienveillante, peu favorable néanmoins au prosélitisme.

Il est à noter que, contrairement aux praticiens plus ou moins diplômés évoluant en blouse blanche afin que nous sachions que c'est à celui-là qu'il faut faire part de nos maux, l'ostéopathe exerce en arborant le même costume que celui qu'il porte habituellement lorsqu'il rempote ses bégonias, se rend aux concerts de Céline De Dion-Bouton ou file jusqu'au supermarché le plus proche pour y faire provision de brocolis bios. J'ai même eu affaire à un spécimen qui, à la belle saison, officiait en short. Sans doute afin d'affirmer sans ambiguïté aucune son goût pour la performance physique et son aptitude à l'effort. À moins qu'il ne comptât provoquer ainsi des troubles glandulaires chez la cliente femelle alanguie prête à succomber aux effluves sudatoires du mâle qui violemment la pétrit.

Sauvagement lutiné par une douleur au flanc droit consécutive à une chute six mois plus tôt au beau milieu d'un champ de luzerne abandonnée, j'obtempérai aux injonctions formulées par mes supporters habituels qui obtinrent ainsi que j'allasse remettre mon sort entre les mains d'un nouvel expert en redressement de tors. Après que je lui eusse sobrement narré l'essentiel de mes aventures cocasses il me brutalisa pendant une petite demi-heure puis je lui fis un chèque correspondant au double de ce que j'avais payé à ses confrères disqualifiés. C'est ainsi que j'eus confirmation de son incontestable supériorité par rapport aux précédents consultés. Trois séances supplémentaires furent nécessaires pour que mon tortionnaire – à qui j'avais pourtant pris soin de tout avouer au préalable – estimât que j'étais de

nouveau fin prêt pour les prochains jeux olympiques, les spéciaux, que l'on nomme paralympiques. Depuis lors, je traîne ma souffrance (pathos) du lit au fauteuil, du fauteuil au lit et bientôt du lit au lit, comme l'avait finement observé ce poète attentif au délabrement de l'homme ordinaire confronté à sa liquide sénescence, dicit un autre poète qui, lui aussi, n'en est jamais revenu. Je me réjouis néanmoins de cette opportunité qui me fut offerte d'écrire quelques lignes sur ce noble métier d'ostéopathe sans lequel j'eusse été réduit à me complaire dans une mutité certes reposante mais ô combien frustrante. Servir de prétexte à quelque plumitif en berne n'est-il pas déjà suffisant pour justifier une existence dont on pensait jusque là qu'elle fût simplement inutile ?

Il arrive même parfois que l'on se surprenne à parler en mal des nuisibles, pourtant nul sujet n'est méprisables dès lors qu'il induit, fût-ce involontairement, quelque bienfait. Thérapeutique en somme.

novembre 2014

Involontaires ?

Rien ne nuit davantage à la bonne santé de l'homme ordinaire que de tuer son approximatif semblable sans le faire exprès, accidentellement en somme. Alphonse Allais, qui n'était pas un plaisantin, pensait que tuer en état de légitime défense était le rêve des gens honnêtes. La guerre a fourni et fournit toujours cette légitimité-là, d'autant que les victimes, puisqu'il faut bien nommer ainsi ceux qui ont perdu, sont impeccablement couvertes par l'anonymat, en tout cas aux yeux du fier guerrier qui peut même afficher une belle tête d'imbécile heureux, éventuellement diplômé en quelque spécialité, possiblement intellectuelle. A fortiori lorsque ces victimes ne sont que collatérales, on pourrait alors presque qualifier l'assassinat d'involontaire. Un certain sens du savoir-vivre s'exerce en revanche dans l'élégant tête-à-tête du duel où l'on a pris soin d'échanger au préalable ses cartes de visite, tandis que se lève à peine la brume sur ce pré tout couvert de rosée où pointent à peine quelques crocus et somnolent deux ou trois bouses. Mais c'est hélas un cérémonial en voie de disparition puisque les règlements de comptes n'excluent pas, bien au contraire et depuis un certain temps déjà, une certaine violence, voire l'utilisation d'un tueur professionnel que l'on rétribue à la tâche, contractuellement en quelque sorte mais sans avoir à s'acquitter d'insupportables charges sociales, toujours trop lourdes pour l'employeur.

Pourtant, j'entends dire que d'aucuns – assassins honorablement involontaires, voire leurs proches, ce qui semble quelque peu exagéré – seraient plus ou moins perturbés ou même carrément déséquilibrés bien au-delà du temps qui leur était normalement imparti pour digérer l'acte lui-même grâce à quoi un logement s'est trouvé soudainement libéré, ainsi qu'un ou plusieurs emplois ou, dans le pire des cas, un chômeur se voit – c'est une façon de parler – définitivement radié pour la plus grande satisfaction des statisticiens qui, toutefois, ne s'intéressent guère aux cas individuels et privilégient les variations des gros pourcentages. Il paraît même qu'un criminel (il s'agirait d'une conductrice, mais cela n'excuse pas vraiment) aurait attaqué en justice les parents de l'enfant qu'elle a tué au volant de sa belle automobile, réclamant des dommages et intérêts pour cause de troubles du sommeil. On le voit, l'assassin, y compris lorsqu'il n'était pas délibérément volontaire et n'affichait pas manifestement l'intention de tuer au moment où l'acte fut commis, assume beaucoup moins facilement et rarement sans séquelles le fait d'avoir éliminé un ou plusieurs de ses concitoyens, là où le professionnel assume son rude métier et les contraintes y afférentes et passe à la besogne suivante sans le moindre état d'âme.

C'est bien sûr sans le faire exprès que, fouettant tout au long d'une départementale déserte les vingt chevaux fiscaux de sa scintillante berline neuve, l'homme ordinaire aplatit successivement comme autant de crêpes au sang le chat, la belette et le petit lapin. C'est en effet accidentel et, comme disait jadis ou naguère un comédien de talent : Y'a pas mort d'homme ! Accidentel aussi ces millions de bêtes qu'on assassine chaque jour pour que mangent nos frères humains, les ordinaires et ceux qui le sont moins et tiennent d'ailleurs à ce que l'on fit la différence ? Non, impeccablement volontaires sont ces morts programmées, dont on ne s'étonne plus depuis longtemps puisque ce sont des bêtes, on vous l'a dit, moins que des sous-hommes, et qu'elles sont là pour qu'on les bouffe. Vous avez dit génocide ? Allons, vous plaisantez !

novembre 2014

Nous y allons...

À n'en pas douter nous allons vers les beaux jours. Certes, il nous faudra au préalable accueillir avec le sourire de circonstance les mois de décembre, janvier et février mais qu'est-ce que trois petits mois – dont un plus court que tous les autres, ne l'oublions quand même pas – alors que tant de félicité se profile à l'horizon. D'autant que le funeste novembre, élégamment fleuri de chrysanthèmes, est maintenant bien engagé et qu'il ne nous reste plus qu'une petite quinzaine à affronter pour en voir le bout. L'optimisme est une bien belle attitude lorsqu'on songe à toutes les avanies, injustices et calamités auxquelles nous avons dû depuis notre bienheureuse naissance faire plus ou moins face, car il arrive parfois, souvent même, que nous soyons pris à revers alors que nous nous étions laissé aller à sourire naïvement à l'idée d'avoir à l'instant évité de justesse la rencontre fortuite mais déplaisante néanmoins, compte tenu de l'effet de surprise, avec un grizzli affamé qui venait tout juste de s'enfuir d'un cirque européen voire international où il était martyrisé quotidiennement. Le grizzli n'est pas en soi foncièrement mauvais mais il est, comme chacun de nous, tenté de s'insurger voire de se rebeller avec une pernicieuse obsession de vengeance lorsqu'il réalise qu'il a soudainement les pieds et les mains libres et que passe à sa portée la belle-sœur ou le demi-frère du gardien de la prison où il était jusque là détenu. Il importe peu que la belle-sœur ait été aussi belle que le sosie de Sharon Stone interrogée par un tortionnaire probablement nazi ou aussi moche que l'espèce de demi-frère qui ressemble de plus en plus au tortionnaire certainement nazi justement, interprété avec le talent que l'on sait par cet acteur français dont nous tairons le nom afin de ne point désobliger exagérément sa famille qui est déjà suffisamment affectée ; bref, le grizzli n'étant pas regardant, il prend ce qui lui tombe sous la main et, à l'aide de son opinel bien aiguisé, il en fait des copeaux. Car le grizzli, qui s'est de tout temps opposé à l'usage des armes à feu, a toujours un opinel dans sa poche revolver, à la différence du kangourou qui, lui, a une plus grande poche où il range sa kalachnikov lorsqu'il descend en ville pour boire une vodka orange avec les copains ou s'acheter des cigarettes hautement cancérigènes. Nous autres bipèdes peu poilus mais capables de lire *L'Équipe* de la première à la dernière ligne – je parle ici d'un sous-genre protégé et hautement majoritaire auquel je me flatte de n'appartenir point – eux autres donc n'affichent généralement qu'un mépris souverain à l'égard du grizzli, convaincus de notre immense supériorité dès lors que nous lisons *L'Équipe* de la première à la dernière ligne tandis que nul grizzli ne s'y risque. On voit par là l'énorme différence existant entre deux espèces en apparence assez similaires qui nous interdit par exemple d'entretenir des rapports sexuels avec un grizzli de sexe opposé et, a fortiori avec un autre qui serait de sexe identique ou approchant. La perspective des beaux jours à venir pourrait toutefois fort opportunément justifier que l'on se posât la question, principalement si l'on n'a rien de plus satisfaisant à faire. D'un point de vue intellectuel essentiellement car, en vérité, quand le grizzli se dresse sur ses pattes arrières, ce qui est l'une des caractéristiques qui permettent de ne pas le confondre avec le saumon dont il est par ailleurs friand, eh bien quand il se dresse ainsi il peut mesurer jusqu'à deux mètres quatre-vingt et lorsqu'il porte des talons aiguilles c'est assez impressionnant. C'est notamment pour cette raison que les Amérindiens le nomment *frère des hommes* et que, au cinéma le samedi soir ou même le mardi après-midi, certains spectateurs assis derrière lui se plaignent de ne rien voir. À l'instar du loir et de moi-même le grizzli hiberne.

J'entends déjà la populace gronder, arguant du fait que nul n'est aujourd'hui assuré d'un hypothétique retour des beaux jours et déclenchant un terrifiant hourvari lorsque l'un ou l'autre de ces excités au pessimisme bruyant va jusqu'à affirmer qu'au regard du temps infect que présentement il fait il est fort probable que de beaux jours plus jamais il n'y ait. Car ces gens-là se complaisent dans la plus malsaine et nuisible morosité, entraînant les sujets instables vers l'insondable abîme de l'abject négativisme dont quelques plunitifs obscènes se sont faits les chantres pervers. Et il est heureux et même réconfortant de constater l'importance numérique des positivistes épanouis, lecteurs de *L'Équipe* de la première à la dernière ligne, sans qui nous sombrerions irrémédiablement dans la désespérance la plus crasse en ignorant, tels des malpropres, la beauté de cette matinée où l'on devine à travers un épais brouillard la lueur du soleil qui se lève non loin et au-dessus du Grand Canal d'Alsace et illumine soudain tout un paysage nouveau, là-bas, vers Fessenheim.

Quant au grizzli, mieux vaut l'oublier. D'ailleurs, il faut tout oublier, y compris les beaux jours.

novembre 2014

Je vous pose cette question

Avez-vous remarqué – certainement non, incultes que vous êtes et, de surcroît, peu enclins à observer, comparer, vérifier, comprendre, mais sans doute est-ce là trop attendre, je n’ose dire exiger, d’un conglomérat d’individus dont aucun m’a même lu, ne fut-ce que pour le plaisir, une seule page du brillant projet de constitution européenne rédigé par feu Valéry Giscard, ce célèbre tueur d’éléphants d’Afrique (on lui en attribue une honorable cinquantaine et rappelons par la même occasion qu’aucun lien familial n’unit les Giscard et les d’Estaing, on voit par là comme il est facile de se prétendre issu de la noblesse tout en n’étant qu’un petit accordéoniste de bal musette, ce n’est d’ailleurs pas Marcel Azzola, chauffe Marcel ! qui me contredira et pas davantage Yvette Horner), c’est dire combien comprendre leur est étranger (j’évoque ici en termes à peine voilés mais néanmoins courtois le conglomérat d’individus dont il était question un peu plus haut, je ne sais si vous vous en souvenez car la mémoire n’est pas non plus votre point fort, ainsi que l’avait déjà fait remarquer avant moi certaine vieille ganache, amie quant à elle d’un führer souvent plus furieux que de raison) – avez-vous remarqué, disais-je avant que d’être contraint de me lancer dans des explications historiques que d’aucuns jugeront oiseuses par pure jalousie, avez-vous remarqué [et c’est la dernière fois que je tente d’attirer votre attention sur ce point précis car une horreur glaçante me pétrifie les omoplates lorsque j’ai le sentiment de m’impliquer en vain en m’adressant à une multitude certes resserrée mais néanmoins hétérogène] combien peuvent se montrer insupportables – en tout cas ils m’insupportent, car je n’entends nullement me montrer plus prosélyte que je ne suis, ce que je ne suis guère – ces gens qui bavent d’admiration béate et frissonnent d’émotion imbécile à l’annonce grandiloquente d’un prétendu exploit intersidéral qui devrait permettre, dit-on, demain ou après-demain c’est-à-dire dans deux ou trois futurs millénaires, aux héritiers (de père en fils, il va de soi) de n’importe quel grand chercheur forcément scientifique de porter à notre connaissance que nous savons désormais en quel territoire nouveau et donc plus vierge qu’une huile d’olive bio nous pourrions sous peu aller déposer nos ordures et autres débris – je fais présentement allusion aux déchets ordinairement nucléaires et n’évoque en aucun cas nos crapules financières ni même leurs serviteurs qui prétendent se targuer de faire de la politique et que nos organisations humanitaires s’acharneront à préserver d’un humiliant exil – afin d’aider concrètement à la réhabilitation, comme on dit à propos des appartements vétustes avec poutres apparentes, de nos vieilles centrales depuis longtemps hors d’usage et à leur conversion en logements sociaux dont les pauvres ont un besoin assez pressant depuis les tout débuts de la troisième république où l’on commençait à peine à recouvrir les champs de patates d’immeubles de bureau, vides pour la plupart ; j’ai donc moi aussi, comme n’importe quel bipède abreuvé d’informations ô combien palpitantes, remarqué l’enthousiasme frisant l’hystérie destiné à saluer comme il se doit l’exploit consistant à expédier et déposer plus ou moins de guingois sur un gros caillou difforme baptisé Tchouri une sorte d’œuvre d’art contemporain baptisée Philae dont la fonctionnalité n’aura duré que quelques heures pour un coût estimé à plus d’un milliard d’euros, phénomène hautement culturel puisqu’il réunit le scientisme, la créativité, la performance et l’événementiel dans une formidable apothéose d’inutilité dont toute l’ironie ne semble guère émouvoir les enfants de tous âges auxquels leurs géniteurs offrent en partage un carton de réfrigérateur pour qu’ils s’abritent du froid et de la pluie sur le trottoir où ils ont élu domicile, temporairement car ils font tache dans le décor fluorescent de ce siècle progressiste qui, espérons-le, sera le dernier parce que, franchement...

novembre 2014

Que ne nous l'a-t-on

Que ne nous l'a-t-on – oui oui, ne prenez pas cet air étonné, c'est du français ! – je réitère donc, que ne nous l'a-t-on répété : le rire est le propre de l'homme, ce qui ferait de lui, en bonne logique, un être un peu à part au beau milieu de ce foutoir que les suceurs d'hosties nomment avec emphase la Création (avec une majuscule s'il vous plaît), levant les yeux au ciel en traversant la rue au risque de se faire renverser par un autocar d'hilares athées – oui, l'athée est hilare puisqu'il n'est pas terrorisé par la culpabilité dont se gobergent les suceurs d'hosties –, création donc, disais-je, où je suis personnellement contraint de croiser, côtoyer voire effleurer, en leur tournant prudemment le dos parce qu'on ne sait jamais, d'autres spécimens se revendiquant d'appartenir semblablement à ladite espèce de plantigrades, ne marchant d'ailleurs plus guère qu'à l'occasion de l'enterrement d'un plus vieux, d'une plus laide. En effet, le rire serait donc ce qui différencie notoirement le bipède cravaté de l'otarie qui, malgré son nom et à la différence de Thérèse, ne rit même pas quand on la baise. Ou alors exceptionnellement en se chatouillant conjointement sous les bras, ce qui n'est pas aisé pour elle qui n'a pas le bras long. J'ai d'ailleurs remarqué que moi-même, qui suis, que cela me plaise ou non, un homme plutôt qu'une otarie, ne succombe pratiquement jamais au fou rire lorsque je tente de me gratouiller sous les aisselles [est-ce que ça vous gratouille ou est-ce que ça vous chatouille ? questionnait merveilleusement Louis Jovet, et c'est vrai que la question est d'importance].

Le rire est le propre de l'homme, et quelle n'est pas notre stupéfaction lorsque nous découvrons qu'il existe en lui quelque chose de propre. Toutefois, il me semble nécessaire et même indispensable d'ajouter qu'il n'y a vraiment pas de quoi rire dans ce monde où – si l'on écarte ponctuellement le trépas dans des souffrances torquémadesques de deux ou trois milliardaires, dont un joueur de football, intégralement broutés par le cancer généralisé – l'homme, oui lui précisément, s'emploie à saccager, détruire, exterminer méthodiquement ce qui vit, respire ou simplement existe tout en écoutant Michel Sardou remixé par David Guetta. Il y a là une surenchère qui répugne et interdit aux plus lucides de s'ébaudir bruyamment.

Rire est généralement considéré comme la plus expressive manifestation de joie qui saisit l'homme assistant à la chute de l'un de ses congénères par un beau matin d'hiver où les trottoirs sont verglacés. D'une part, les trottoirs ne sont pas toujours verglacés et, quand bien même ils le seraient – ce qui est fort improbable sous nos climats tempérés – il ne suffit pas de sortir sur le pas de sa porte, ni même d'observer durant parfois des heures depuis la fenêtre de son appartement convenablement chauffé, pour que chute sans la moindre élégance telle personne prise absolument au hasard et consentant, certes bien malgré elle, à nous divertir un instant. On a vu des individus dépourvus de la moindre pudeur s'esclaffer sans retenue en apprenant la chute du mur de Berlin. Il n'y a rien là de véritablement drôle et c'est se montrer bien ignorant des conséquences qu'allait entraîner un tel incident, à commencer par la libération de l'actuelle chancelière allemande, l'inéluctable invasion d'une multitude de Traban et la reconversion des membres de la Stasi dans des emplois de chirurgiens à temps partiel ou à des postes stratégiques dans l'éducation et la culture.

On a coutume d'user d'une expression populaire imbécile telle que mourir de rire. C'est navrant, parce que cela ne se produit pratiquement jamais et qu'ainsi nous nous privons d'une bonne occasion de rire.

On parle également, bien à tort, de gens qui riraient à gorge déployée, c'est une ineptie car pour qu'une gorge soit convenablement déployée il faut inciser le long de la trachée afin de bien dégager les tubes membraneux qui vont du larynx jusqu'aux bronches. Rire comme un bossu, ou une baleine, est tout autant stupide puisque nul bossu n'aime à rire, il a déjà fort à faire avec sa difformité qui ne fait rire que les autres et jamais lui-même, sauf lorsqu'il croise un plus bossu que lui mais le cas est extrêmement rare. Quant à la baleine, laissez-moi rire, qui a jamais vu rire une baleine, c'est totalement idiot puisque le rire est le propre de l'homme.

novembre 2014

Je me demande...

Certains jours, et plus particulièrement durant la nuit, je me demande si j'ai bien fait de vivre aussi vieux. Oh ! je sais combien sont nombreux ceux, effroyablement égoïstes, qui ne se posent pas ce genre de question. Pourtant, il faut se la poser, celle-ci en premier lieu parce que après il sera trop tard, et ne me demandez pas ce que j'entends par après, c'est à vous de deviner. Moi, en tout cas, je me la pose, principalement lorsque j'ai mal là et là (gestes de la main pour indiquer assez vaguement d'hypothétiques endroits douloureux au sujet desquels n'importe quel médecin plus ou moins diplômé de Sciences-po conseillera doctement l'aspirine avant, si vous insistez beaucoup, de refiler le bébé [c'est une expression de potache, il faut lire le vieillard] à un confrère spécialisé dans les cas désespérés qui sont, c'est bien connu, les plus beaux et ce n'est pas ce vieux Musset qui me contredira). Et, me la posant – délicatement sur la table (je parle toujours de la question, évidemment) afin qu'elle ne tombât point au moindre faux mouvement, il faut énormément se méfier des faux mouvements dont certains sont, par exemple, à l'origine du rasage gratis [c'est une façon de parler, si vous saviez le prix de cette fantaisie vous seriez jaloux] des gros bourgs de Hiroshima et Nagasaki – me la posant donc, je finis toujours par m'approuver vu que j'ai acquis très tôt la certitude qu'il n'y aurait pas de deuxième tour à cette élection-là. Il n'empêche.

Il n'empêche que je ne suis pas certain d'avoir le temps de ranger mes affaires avant de sortir et j'aurais bien aimé laisser les lieux aussi propres que j'espérais les trouver en arrivant. Dans ma jeunesse, en fin d'année scolaire, on raclait le pupitre de nos bureaux à la lame de rasoir, l'opération précédait exactement le départ pour les grandes vacances. Les prochaines seront interminables et c'est probablement ce qui nous pousse à traîner encore un moment dans les couloirs ou à l'abri sous le préau, l'odeur de la craie et celle de l'encre violette ont disparu, pour un peu on redoublerait volontiers mais le marronnier a perdu ses feuilles et nous mélangeons tout. On reste près du feu à longueur d'année à écouter le temps qui passe comme passait jadis le café, lentement, doucement, mais aujourd'hui on se contente de le réchauffer. Sacré Marcel ! on serait tenté de goûter une madeleine...

Je me demande juste s'il était bien raisonnable de vouloir vivre aussi vieux.

novembre 2014

Dans l'intérêt des familles

C'est à ras bord rempli d'effroi que j'appris en ce matin radieux une nouvelle pathétique qui me laissa pantois. Un individu, bien sous tous rapports – encore que cette opinion que l'on prête à ses plus proches voisins puisse s'avérer sujette à discussion dans les jours qui suivront –, aurait déclaré avoir balancé dans les eaux tumultueuses de la rivière qui traverse la ville son nourrisson à peine âgé de quelques dizaines d'heures avant d'être ensuite allé boire un demi pression sur la place de la mairie, au bistrot de la mère Denise. Interrogé plus tard dans les locaux de la gendarmerie, l'homme a alors déclaré que sa fille était trop moche pour qu'il la reconnaisse et qu'elle n'aurait par conséquent aucune chance de s'en sortir dans la vie, citant en exemple la mère, son épouse, dont l'exceptionnelle laideur justifiait à elle seule l'interdiction de sortir de l'appartement, sauf une fois l'an, et non masquée à l'occasion du mardi-gras. La conclusion de l'accusé ne manque certes pas de pertinence et l'intention peut même sembler louable mais justifie néanmoins que l'on émit quelques réserves, ce que ne manqua pas de faire la mère Denise en invoquant le fait que la beauté ne se mange pas en salade. Elle en parlait à son aise ne s'étant elle-même au temps de sa jeunesse jamais risquée à participer comme candidate à l'élection de Miss Cantal, ni ses parents ni ses meilleurs amis n'ayant imprudemment estimé raisonnable de la pousser dans ce sens ; et c'était désormais trop tard, et c'est tant mieux. Dans son coin, le gros Louis répliqua qu'il n'aimait pas la salade mais qu'il reprendrait bien des tripoux. Il faut dire que la Denise est native d'Aurillac et le gros Louis originaire des environs de Saint-Flour. L'individu, quant à lui, est un produit local, un peu comme les tripoux sont d'Auvergne il est, lui, bas-alpin de souche et habite avec sa femme depuis une bonne vingtaine d'années dans l'immeuble qui fait face à l'abattoir où son père était comptable car il faut bien que quelqu'un de compétent fasse les totaux quand les bestioles sont encore entières et meuglent, bêlent désespérément avant l'égorgement. Ce sont gens convenables qui ne se mêlent en aucun cas des affaires des autres et attendent en retour que nul ne vienne s'intéresser aux leurs. Les recherches entreprises pour tenter de retrouver le marmot furent abandonnées à la nuit tombée, vu qu'il y avait Patrick Sébastien sur la une, ou la deux.

Se pose ici la question de savoir si le pragmatisme du père prévaut, au détriment de ce sentiment douteux et généralement assez répandu parmi les populations à forte tendance compassionnelle qui voudrait que n'importe quel enfant, de sexe femelle et effectivement doté d'un physique peu avenant, puisse néanmoins espérer survivre dans une société où l'emballage l'emporte sur le contenu. On brandira naturellement le crime, en l'occurrence un infanticide odieux, dont on stigmatisera la monstruosité pour mieux dénigrer, voire nier catégoriquement, l'aspect positif lorsque le nourrisson aurait atteint l'âge où il faut assumer son apparence sans même pouvoir en compenser l'effet désastreux par une opulence financière qui permet toujours aux plus ou moins laids d'acquérir une certaine beauté, en quelque sorte différente. Sans préjuger de celle que l'on dit intérieure et que d'aucuns évoquent avec des airs entendus en parlant d'une chanteuse à succès du moment à propos de qui seuls fantasment les pervers sexuels développant un solide penchant en faveur d'une zoophilie à caractère morbidoïde.

On déduira de la présente anecdote que l'indigène bas-alpin peut parfois manifester une intransigeance quelque peu excessive mais qu'en revanche les tripoux de la mère Denise sont particulièrement goûteux.

novembre 2014

Vous êtes impossible, disent-ils

Je ne sais si vous avez remarqué combien ces jours-ci l'avenir se présente mal, en tout cas moi oui. Notez que je ne tiens pas de tels propos pour me montrer désagréable, il s'agit simplement du constat que tout individu lucide est amené à faire lorsque, un matin comme un autre, réveillé par le téléphone, il pose, en se levant, le pied (gauche ou droit) dans le vomi du chat puis, légèrement contrarié, se fracasse l'orteil (n'importe lequel, le choix ne lui appartient pas) en butant dans la table basse qui, pourtant, est à la même place depuis la mort d'André Claveau. Il est alors tout à fait inopportun, mais c'est pourtant ce qui va se produire, de lui apprendre radiophoniquement l'augmentation du prix de l'électricité, l'invasion de la principauté de Monaco par les troupes du Tadjikistan et la condamnation pour dopage du vainqueur du Tour de France 1986, oui c'est vrai, les choses sont parfois démesurément lentes à advenir au siècle de la vitesse. Pour peu qu'il n'y ait plus de beurre dans le frigo et qu'il neige sans désem-parer depuis la veille au soir, l'homme ordinaire est souvent amené à songer un instant à se suicider au gaz juste avant de découvrir, tout ému, de la bouche même de Jean-Pierre Pernaut – ce qui l'amène à penser qu'il est plus de midi et qu'il était donc temps de se lever – que Claire Chazal vit en concubinage depuis la Libération avec le petit-fils de l'ex-général Salan. Une journée qui commence sous de telles auspices ne saurait augurer favorablement d'un futur enchanteur et incroyablement riant.

Mais tout vous amuse, vous divertit – vous êtes bon public, vous l'admettez sans peine – peut-être en aparté, tout en reprenant des lasagnes pour la troisième fois, vous dites-vous *Bof, après moi le déluge !* Ne peut-on toutefois envisager que ledit déluge s'abatte soudain, sans prévenir, alors que vous n'aurez même pas terminé vos lasagnes et qu'il y avait justement PSG-OM à la télé, ne le peut-on ? Et s'il n'y a pas de déluge, vous y avez songé ? Parce que ça peut tout à fait se produire qu'il n'y ait pas de déluge et vous aurez l'air malin ce jour-là, surtout si le déluge s'en est allé se déverser ailleurs, sur la tête par exemple de ces pauvres indigènes de Malaisie où il est déjà fort malaisé en temps ordinaire d'échapper au déluge. En bonne logique, un déluge qui s'abat n'importe où ailleurs que là où vous êtes présentement, ça ne compte pas dans vos préoccupations, ce qui importe pour vous c'est bien que cela se produise après que vous ne serez plus de ce monde. Ni d'aucun autre d'ailleurs. Juste définitivement absent. Rayé de la carte, désabonné du gaz, de l'électricité et de Télé Sept Jours, et foutrement peinard. C'est qu'il ne faut guère de temps pour passer de vie à trépas, et donc en résumé pour trépasser. D'où cette idée, en somme joliment hédoniste, de bien en profiter tant qu'il est encore temps, de s'en mettre jusque là en ne se souciant nullement des conséquences de nos actes les plus quotidiens puisque *après moi le déluge !* Convenez toutefois que ce soit là un comportement où le côté joliment hédoniste du début devient singulièrement et rapidement égoïste, ce qui n'est pas beau du tout. Vous ne manquerez certainement pas de me rétorquer, avec le bon sens paysan qui convient et vous caractérise à l'heure de l'apéro, *qu'est-ce qu'on peut y faire ?* Et vous aurez en partie raison puisqu'il faut à l'évidence un jour finir par s'absenter et laisser les choses en l'état, en sachant bien que l'on ne repassera pas dans les environs prochainement pour faire propre. Alors, quelle importance en effet ? je ne vous le fais pas dire. Autant vivre son existence pré-posthume en écartant d'un revers de main les petits soucis qui ne font rien qu'à nous gâcher l'appétit si nous n'y prenons garde. Soyons heureux, que diable !

Certes certes, je vous l'accorde, il y aura toujours d'insupportables grincheux pour qui tout va mal,

nous prédisant les pires catastrophes après avoir dénoncé sans discernement aucun la gabegie, les passe-droits, la corruption et la concussion, le clientélisme, les évasions fiscales, en bref un prétendu système aberrant qui ne profiterait sans cesse qu'à une minorité de nantis, toujours les mêmes bien entendu, notant toutefois assez sournoisement qu'il s'agirait d'une minorité de plus en plus nombreuse. Ne nous laissons point tenter par le pessimisme et le défaitisme qui ne peuvent qu'irrévocablement conduire à l'échec, qui est quand même, convenez-en, totalement débilisant et contre-productif.

Vous reprendrez bien un peu de mes lasagnes ? Non ? Des raviolis alors ? Non plus ? Décidément, je ne sais comment vous faire plaisir. Si vous n'acceptez pas d'y mettre un peu du vôtre, on ne peut pas vous rendre heureux malgré vous...

décembre 2014

Définitivement

Bon, je ne voudrais pas passer, une fois encore, pour un rabat-joie, un éternel – quoique, non seulement l'éternité est inutile mais de surcroît elle n'existe pas, nombreux sont ceux qui s'en sont allés vérifier sans jamais rapporter de preuves concrètes d'une existence fantasmée – un éternel ou non fort mécontent, toujours à manifester son insatisfaction à propos de tout et de rien, notamment en ces temps où l'on nous répète à longueur d'année qu'il n'y en a plus pour longtemps, que les choses étant ce qu'elles sont et plus encore ce qu'elles ne devraient pas tarder à devenir, eh bien, ce n'est pas pour dire mais on attend toujours. Aussi m'insurgeai-je, est-ce que ça ne va pas bientôt finir, est-ce que n'allons pas bientôt en voir le bout ?

D'authentiques experts, donc infiniment pointus dans leur spécialité, nous menacent du pire pour demain si l'homme – c'est-à-dire ceux qui décident pour lui de son avenir, les sages en quelque sorte – ne prend pas immédiatement des mesures drastiques, voire draconiennes au point où nous en sommes, pour empêcher que la situation ne dégénère et que la représentation ne se termine mal, dans une sorte d'apothéose de l'horreur telle que nous en resterions babas, stupéfaits en somme.

Demain est là, et toujours rien. Nulle décision n'est prise, nulle mesure édictée et la vie continue, comme si de rien n'était. On se dit que ce sera peut-être pour après-demain et lorsque l'après-demain se change en aujourd'hui, force est de constater que rien ne s'est produit, que chacun agit et se comporte de la même façon que la veille ou l'avant-veille. Et que la fin du monde pourtant promise n'a toujours pas montré le bout de son nez qui pourtant est tellement vilain que la peur devrait nous saisir rien que d'y penser. Mais non, visiblement les carottes ne sont toujours pas cuites et nul ne voit poindre la fin des réserves de haricots, comme on disait à la TSF en langage codé parce que, déjà à l'époque, nous savions que Radio Paris ment. C'est, me semble-t-il, quelque peu décourageant cette manière de toujours remettre à plus tard, de procrastiner à tout va comme si on avait la vie devant soi et assez de temps pour voir venir ; à la longue la trouille s'émousse, on n'y croit plus, pour un peu on mettrait de la musique et on danserait, afin de bien démontrer qu'il en faut davantage pour nous impressionner. Sauf que la lassitude, puis l'ennui s'installent et lorsqu'un pas du tout quelconque diplômé en catastrophes s'avance pour nous annoncer que le plus pire que pire nous pend au nez et que ce ne sera pas joli à voir, nous sommes tentés de manifestation dubitativo, et même de pouffer comme ces marmots qui ne croient plus au père Noël depuis qu'ils l'ont vu à la télévision enfiler sa fausse barbe. S'installe alors insidieusement la déception et l'on s'avoue qu'une fois encore on s'est bel et bien fait gruger.

Pourtant, nous avons beaucoup donné de nous-mêmes, rien ou presque rien ne nous a été épargné. Qui peut, parmi tous ceux qui nous ont précédé, prétendre avoir eu à connaître une telle quantité d'abominations, de vilénies ; qui peut se targuer d'avoir vu autant mourir que nous, souvent de la plus effroyable des manières ; qui d'autre que nous saurait narrer le soir à la veillée avec force détails savoureux les horreurs de toutes ces guerres, de la baïonnette à l'atome en passant par le napalm, les bombardements, les fours crématoires et la décapitation ; qui d'autre que nous oserait sans mentir venir nous raconter avoir connu les progrès considérables dus à l'imagination de chimistes particulièrement doués toujours soucieux de se placer au service de n'importe quel pouvoir ; qui donc aurait une telle audace ?

Ne serait-il pas temps enfin que cela cesse et que les bêtes et les plantes puissent simplement dire ouf, et bon débarras !

décembre 2014

Victor, c'était le nom de mon chien

Ce siècle allait sur ses quinze ans, c'est assez dire si le vieux père Hugo peut aller se rhabiller, lui dont le sien n'en avait qu'à peine deux. Quinze ans, ce devrait être la fleur de l'âge, l'adolescence bouton-neuse qui vous défigure la plus fraîche gourgandine en mini-jupe ras-le-bonbon tandis que le prurit poétique conduit les audacieux les plus téméraires à graver dans le plâtre des wc d'un quelconque établissement du second degré d'impérissables alexandrins à faire fulminer de jalousie le parolier éventuellement trentenaire de n'importe laquelle de nos modernes comédies musicales.

Les cent années précédentes déjà auguraient mal d'un futur aussi chatoyant que les plus belles pages de Louis Aragon – à moins que ce nefût de Teilhard de Chardin – dédiées à Simone de Beauvoir, sans compter qu'Ella Kagan (qui se faisait appeler Elsa Triolet dans l'intimité et portait des lunettes noires pour berner Georges Marchais) n'avait rien fait pour arranger les choses. C'est très exactement ce que je me disais ce matin même en beurrant mes biscottes tout en songeant avec mélancolie – ce qui démontre assez bien qu'il ne faut jamais faire trois choses en même temps, alors que deux déjà frise l'extravagance et que le beurrage de biscottes nécessite une attention extrême de la part du beurreur – je songeais donc à la disparition des peintres, poètes et musiciens du dimanche dont le modeste talent certes prêtait parfois à sourire mais conservait ce caractère frivole, primesautier et légèrement besogneux qui ne saurait être de mise dans le cadre d'événements régis par le grand marché culturel mondial.

Las ! les peintres se sont faits plasticiens et ils installent, il arrive même qu'ils fassent installer leur œuvre par des employés qu'ils nomment assistants, à l'instar de n'importe quel chef d'entreprise ; les poètes et les musiciens se sont fondus en une seule entité qui performe sept jours sur sept et non plus seulement le dimanche, car l'enculturé s'impatiente et n'aime guère qu'on le fît attendre. Tout comme les salariés de tous commerces qui se battent avec opiniâtreté dans l'espoir de pouvoir enfin obtenir le droit à travailler également durant la nuit, ainsi arrivait-il, au siècle dernier, que l'on vît l'ouvrier ordinaire regagner son humble logis dans le matin blême et glacé d'un hiver qui dure trois cent soixante-cinq jours moins les congés payés quand même ! lorsque sous aucun prétexte ne devaient s'éteindre les hauts-fourneaux, fierté légitime de nos vaillants capitaines d'industrie à qui l'on reprochait de se montrer par trop paternalistes quand le profit n'a que faire de ces enfantillages.

Quinze ans pour qu'enfin disparaisse à jamais le peintre du dimanche, dont l'embarras eût été bien grand si quelque impudique flagorneur s'était avisé de l'élever à la dignité d'artiste. Il n'y a plus dorénavant que de vibrionnants créateurs, préoccupés de management et de marketing, soucieux de leur plan de carrière, qu'ils soient auteurs, compositeurs, interprètes ou plasticiens – y compris ces architectes dont on classe avec outrance la basse besogne au premier rang des beaux-arts – mais en aucun cas stupidement dominicaux puisqu'ils vivent de leur art, ainsi qu'ils aiment à dire, trop fiers de ne s'abaisser point à n'être que vulgaires dilettantes et plus ou moins crève-la-faim sans gloire.

Ce siècle aurait quinze ans, certes certes, mais je me demande néanmoins si nous n'avons point fait preuve de légèreté en ne l'avortant pas lorsqu'il n'était qu'à peine fœtus encore gluant. Un geste humanitaire, en quelque sorte !

Et sinon, tu fais quoi, dimanche ?

décembre 2014

Pourquoi devrions-nous nous précipiter ?

S'il est une chose que je trouve particulièrement absurde, ridicule et inconvenante c'est bien de mourir. Pas seulement l'idée, le concept, qui peuvent se discuter quand on n'a rien de mieux à faire pour occuper un moment, plutôt que d'écouter le dernier hit de... disons Serge Lama pour ne pas citer d'artiste encore en vie qui serait alors tenté de tirer profit d'une gloire inattendue. Non, là je parle sérieusement, le fait de mourir n'est pas seulement absurde, ridicule et inconvenant, il est d'abord inadmissible. Enfin, je parle pour moi, les autres font ce qu'ils veulent et si ça les amuse, pourquoi pas, après tout c'est leur affaire. D'autant que, sans vouloir me montrer médisant, ils sont un certain nombre pour qui ce serait faire œuvre de salubrité publique que de les aider à concrétiser. Et la mienne d'affaire, c'est que je m'oppose, formellement, radicalement à finir trop rapidement – je vous prie de noter le caractère raisonnable de mes exigences d'un point de vue temporel – cadavre, donc inerte, pas aussi beau que lorsque j'étais jeune et beau (mais pas autant que Jean-Claude Pascal que Raymond Barre envoyait déjà lorsqu'il était adolescent) inerte disais-je, plutôt moche et surtout éteint, définitivement privé de toutes ces petites frivolités qui font le bonheur de l'existence, comme par exemple partager vers le milieu de la matinée une bouteille de beaujolais blanc avec Scarlett Johansson – voire deux si Tea Leoni est également de la partie – histoire de se mettre en bouche avant de passer à autre chose, ou bien somnoler mollement sous les robiniers en fleur avec sur le ventre un chat endormi tandis que là-haut s'invectivent une paire de pies qui prétendent ainsi trancher la douloureuse question de savoir qui de l'OM ou du PSG l'emportera dimanche prochain, voire en fin de saison. Ou encore écrire en une demi-journée *À la recherche du temps perdu* et enchaîner sans mollir avec *Voyage au bout de la nuit*.

Certes, je reconnais que ce sont là de petits moments d'intense satisfaction auxquels je ne succombe pas quotidiennement car il est sage, et prudent parfois, de se réserver quelque plage de repos entre deux temps forts afin d'en mieux goûter toute la saveur la fois suivante, mais le problème vient de la probable imminence de l'inéluctable, augmentée du caractère aléatoire de la fameuse fois suivante ; voilà pourquoi, en toute humilité concernant l'option mort certaine, et quitte à devoir bénéficier d'une sorte de passe-droit, je préférerais ne pas. Et j'ai même décidé de m'y soustraire. Je connais certains individus pour qui la question ne se pose pas ou semble ne susciter en eux qu'indifférence bouddhique, partant sans doute du principe selon lequel c'était prévu dans le prix du billet et que lorsqu'on arrive au terminus il faut descendre, alors que le place était tiède – je situe ici l'action en hiver, puisque nous sommes présentement en hiver et que je me laisse facilement influencer par le climat ambiant – tiède donc et que nous n'avions pas fini de fumer nos gitanes, foin des interdits, ni même terminé de lire l'ultime opuscule de Pierre Autin-Grenier – je l'ai terminé cette nuit et je sais hélas qu'il n'y en aura pas d'autre – et que rien ne justifie que ce soit encore moi qui trinque, règle la tournée générale et éteigne les lumières avant de sortir. Il me semble que nous ayons un peu trop facilement tendance à penser que ce sont toujours les autres qui meurent et parce qu'il a publié son dernier roman noir il y a plus de vingt ans Jean-François Vilar m'oblige à aller vérifier de temps à autre s'il est encore vivant. C'est assez dire combien nous pouvons avoir cessé d'exister sans que nul n'ait signé le moindre certificat de décès ni que la personne à côté de qui parfois l'on s'endort ne se soit aperçue que nous ne respirions plus depuis plusieurs jours.

Les vieux paysans en pantalon de velours côtelé couleur de bouse avaient coutume de conclure sobrement une conversation par ces mots de pur bon sens : qu'est-ce qu'on peut y faire ? D'autres choisissent mektoub ou inch Allah ! Les gens meurent de s'être résignés, prétextant qu'ils n'y sont pour rien alors qu'il suffit de décider que ce sera par exemple pour mardi prochain, et de s'y tenir. Personnellement, ces jours-ci je n'ai pas le temps, j'ai prévu de me mettre sérieusement à l'écriture des quarante et une symphonies de Mozart et ce sera probablement un peu long. Tant mieux !

décembre 2014

Rien que de l'eau, ou presque

S'il est un paradoxe qui, quelque part et singulièrement là, à cet endroit précis, me troue le cul, ainsi que métaphoriquement l'on aime à dire dans les couches populaires, c'est quand même bien qu'en dépit de la quantité non négligeable de bouteilles hier remontées pleines de ma cave et balancées vides dès le lendemain matin dans le container à cartons parce que ça fait moins de bruit, mon corps plus tout à fait d'albâtre serait composé, y compris dans les pires moments, de soixante-dix pour cent de flotte pour seulement trente d'abats divers, dont mon propre cerveau qui, semble-t-il, compterait même pour du beurre tant son volume et son poids seraient dérisoires, ce qui demande néanmoins à être vérifié car le diagnostic vire à l'insolence. Or, je me souviens avoir entendu narrer les exploits de ce type qui, il y a certes fort longtemps, changeait son sang en Puligny-Montrachet alors que moi je change le Puligny-Montrachet en eau. Sauf bien sûr qu'il se trouve parfois quelque collecteur d'impôts suffisamment indélicat pour se proposer de contester l'authenticité d'une telle métamorphose. Quiconque a tenté un jour, ou une nuit, d'imposer cette donnée scientifique à un individu généralement double et vêtu de bleu marine s'est heurté à un mur d'incompréhension, voire de mauvaise foi car la science ne saurait se tromper. Soixante-dix pour cent d'eau, où voudriez-vous donc que j'ai dissimulé le Puligny-Montrachet ? Je vous le demande. D'accord, le fait qu'il s'agisse de vin blanc peut prêter à confusion, du moins pour les imbéciles, et donc je vous propose de renouveler l'expérience avec du brouilly ou du morgon et vous verrez que mon corps contiendra encore et toujours soixante-dix pour cent de flotte, plus ou moins de source je vous l'accorde mais qui, au moins, n'exhale nul effluve chloré.

Après, bien entendu, chacun peut s'il le souhaite, contester l'affirmation des scientifiques qui, il est vrai, soutiennent également que le nucléaire est sans danger pour l'humanité ou que le football contribue à la santé (mentale ?) de l'individu moyen. On peut en effet tout contester, et même nier le fait que tout corps plongé dans le liquide de sa baignoire déclenche automatiquement l'arrivée du livreur de pizza. On peut prétendre que dans les nombreuses avancées technologiques il y a à boire et à manger, et même parfois à vomir. Il n'empêche que la quantité d'eau dans le corps estimée à soixante-dix pour cent vaut tout autant pour l'obèse de cent quarante kilos que pour le gringalet que l'on utilise pour gagner, ou perdre, le prix d'Amérique, avec même un léger avantage pour celui-ci que l'on mettra à profit lors des grandes canicules à venir en conservant, à la cave et selon ses moyens et besoins personnels, deux ou trois spécimens particulièrement maigrichons dont on usera avec modération en cas de déshydratation en les suçant tels des glaçons.

Toutefois, la question se pose : toutes les eaux n'étant pas potables, peut-on sucer impunément n'importe qui ? Il semble hélas que non, la plupart des sujets actuellement en circulation ne sont pas sains, au sens médical du terme et lorsque l'on examine le nombre de millions d'individus qui meurent quotidiennement on comprend aisément à quel point tous ces gens n'étaient vraiment pas en bonne santé. Il convient donc de demeurer prudent car l'absorption d'eau croupie n'est pas sans risque. Nul ne peut d'ailleurs ignorer qu'une eau, même non croupie et où ne s'ébat nulle colonie de céphalopodes en cours de formation, n'est pas nécessairement bonne à boire. La moindre flaque aussi bien que le plus large fleuve sont le réceptacle privilégié de tous les animaux, dont l'homme n'est jamais le dernier à se servir

pour y déverser ses urines, ses excréments, ses têtes de veau et ses épluchures de légumes plus ou moins frais, ses déchets chimiques et nucléaires, toutes ces cochonneries dont il ne sait comment se débarrasser plus ou moins discrètement.

Or donc, plutôt que de nous laisser aller à la funeste déshydratation, buvons de l'eau très propre, du Puligny-Montrachet de préférence. La quantité recommandée par les scientifiques est de l'ordre de soixante-dix pour cent du poids de notre corps, au-delà ce serait céder à la gourmandise.

décembre 2014

J'ai parfois une chance inouïe

Il m'arrive parfois – j'ignore si le temps clinquant de vulgarité estivale qu'il fait ce jour-là en est la cause ou s'il faut l'imputer à l'assiettée de gras-double absorbée la veille au soir lors du banquet des anciens combattus du deuxième zouaves [oui, Mesdames et Messieurs, l'honneur me fut accordé jadis de me farcir quatre mois de classes au deuxième régiment de zouaves sous la férule de l'inoubliable adjudant-chef Candotto et vous n'avez aucune idée de ce à quoi vous avez échappé en restant bien au chaud chez vous à regarder Claude Darget commenter l'actualité en huit cent dix-neuf lignes] à moins que mon cancer du pouce droit n'en fût l'unique responsable – il m'arrive parfois, disais-je, de me surprendre en train de détester la quasi-totalité de l'humanité, par la faute cette fois d'une improbable septuagénaire qui eût l'audace de me précéder à la caisse de ce supermarché où j'étais venu procéder à l'acquisition d'un paquet de biscottes aux six céréales. Car, que cela vous plaise ou non, je me perforce depuis quelques mois à la biscotte aux six céréales, en dessous de six c'est de l'ersatz, du succès-de-l'année, comme ils disent dans le showbizzz.

Il faut dire à la décharge – et d'ailleurs en parlant de décharge... non, tant pis, oublions ! – de l'impotente édentée poussant son caddie avec difficulté mais non sans abnégation, il faut dire combien est méritoire l'ambition qu'elle a visiblement de nourrir et équiper la totalité de l'immeuble où elle a décidé de terminer son existence. À moins bien sûr qu'elle n'héberge une famille extrêmement nombreuse particulièrement vorace et infoutue de faire elle-même ses courses en vue d'un avenir incertain – les spécialistes disent précaire. Reste évidemment à savoir si grand-mère Térésa vient s'approvisionner ainsi quotidiennement ou deux fois par jour car je ne passe pas ma vie dans les supermarchés et, à en juger par le nombre de paquets de pâtes de toute sorte, de riz, de sucre en poudre et en morceaux, de packs de yaourts, de poulets préemballés sous vide, de barquettes de vingt-quatre côtes de porc, blanquette de veau, saucisses de Toulouse et de Francfort, de sacs plastique garnis de légumes multiples et de pommes, poires, bananes et clémentines, je suis a priori tenté de penser qu'elle ne vient ici qu'en tout début de mois, sauf que l'attitude de la caissière démontre à l'évidence qu'il s'agit là d'une habituée et que le rituel est aussi coutumier que bien rôdé. Et que je te demande des nouvelles de la rhino-pharyngite du petit dernier de la belle-sœur de l'espèce d'employée déjà bien assez occupée à se curer le naseau droit en attendant probablement l'arrivée du Tour de France, alors que nous sommes en décembre et que les cyclistes ne voyagent que par beau temps garanti par d'éminents météorologues dûment diplômés. Le tapis roulant n'a pas bougé d'un centimètre, submergé d'un bout à l'autre par un amoncellement de victuailles et de produits annexes, tandis que le caddie attend une nécessaire évolution de la situation qui lui permettrait de dégorger sa cargaison de litres de jus de fruits divers et variés, de flacons de liquide vaisselle et de lessive, de rouleaux de pq, essuie-tout et le reste, tandis qu'à l'autre bout la cliente précédente n'en finit pas de charger ses provisions dans un ordre et selon une logique connus d'elle seule, en se gardant bien de ramasser sa monnaie et ses putains de tickets afin d'immobiliser le plus longtemps qu'il lui sera possible l'avancement des travaux en cours.

C'est à l'instant même où la vie va enfin reprendre son déroulement normal, et alors que la caissière a enfin entrepris de comptabiliser les premiers éléments de la cargaison, que la de plus en plus probable

octogénaire se souvient subitement de l'indispensabilité notoire d'un article vraisemblablement omis à propos duquel elle s'enfuit, après avoir repoussé dans mes genoux le caddie importun, vers le rayon des cosmétiques qui est à l'autre extrémité du magasin. Lentement mais sûrement les imbéciles qui avaient pris ma suite dans la file se sont discrètement éclipsés vers d'autres caisses d'une efficacité notablement supérieure. Je m'abstiens pour ma part de céder à la facilité et me garde bien de déposer sur le faible espace encore libre les ultimes articles encore en attente de traitement afin de ne surtout point risquer un incident diplomatique en me mêlant de ce qui ne me regarde pas, voire de me faire traiter de voleur alors que ça me ferait bien mal de toucher à son essuie-tout et le reste. Et je me réjouis bientôt de voir revenir l'inénarrable matrone nonagénaire, brandissant un paquet familial de couches-culottes qu'elle dépose sur le tapis momentanément immobile pour cause de concentration pléthorique à l'autre extrémité du goulet d'étranglement avant d'empoigner fermement son caddie enfin vide pour se propulser vers la terre promise. Elle charge sans précipitation intempestive et avec méthode chaque article et, lorsque le tas commence à baisser de manière sensible, la caissière peut enfin reprendre l'enregistrement des derniers articles afin qu'il me soit permis d'humblement déposer mon paquet de biscottes le long de la réglette indiquant sans ambiguïté que je suis bien le client suivant.

Carte bancaire, carte du magasin, pièce d'identité et délivrance d'un ticket de caisse long comme le bras avec les bonus et les réductions valables dès le lendemain matin dont l'exquise vieillarde se saisit en souhaitant à mademoiselle Germain un bon après-midi. Bonne fin de journée mame Bouvier et à demain, conclut la caissière avant d'appuyer sur un bouton habilement dissimulé qui transforme en rouge la lumière verte, indiquant ainsi que la caisse est fermée. Juste après moi, car mademoiselle Germain consent à débiter mon paquet de biscottes aux six céréales sans même que je le lui demande. On peut dire que j'ai de la chance.

décembre 2014

Oh ! Quand j'entends chanter Noël...

Quand je vois l'état dans lequel se complaît mon voisin Germain – attention, ne nous égarons point, ce n'est pas parce qu'il s'appelle Germain qu'il est mon cousin, juste mon voisin – quand je vois dis-je un tel état alors qu'il n'est pas loin d'être plus jeune que moi, surtout en début de semaine parce que les services compétents sont fermés durant le week-end, ce constat me reconforte énormément, plus particulièrement lorsque je l'aperçois à peine qui revient, en ambulance, de sa onzième chimiothérapie et que sa presque veuve l'introduit aussi discrètement que possible par le garage afin de le faire passer, autant que faire se peut, incognito aux yeux principalement des Chanfoint qui ont la médisance acerbe, bien qu'ils soient plutôt d'origine croate mais c'est tout pareil des ex-titistes. Il faut dire qu'un tel spectacle n'est pas fait pour remonter le moral, bien que je puisse toujours me dire qu'il vaut mieux que ce soit lui que moi, ce que je ne manque jamais de faire parce que la vie, nos politiciens l'on compris depuis lurette, c'est quand même d'abord chacun pour sa gueule. Et Dieu pour les autres, s'il n'a rien de plus pressant à fabriquer, surtout pendant les fêtes de fin d'année, ce moment privilégié où l'on s'envoie à la figure des projets d'avenir aussi obscènes que des promesses électorales.

Voilà ce que je me disais en observant sans en avoir l'air la réintégration dans sa cage du cobaye en phase terminale tout en constatant les effets de l'attaque nocturne dont nous avons été les innocentes victimes, annulant le paysage alentour sous une répugnante couche d'un blanc pâteux qui allait faire s'extasier les imbéciles congénitaux devant la beauté immaculée de ce linceul neigeux avant qu'ils ne s'en aillent les uns derrière les autres s'exalter dans le ski hors-piste qui les fait triquer de bonheur et de fierté lorsqu'ils ont réussi à rentrer juste avant l'avalanche pour se tortorer une fondue savoyarde bien méritée tout en buvant quand même un coup à la santé des cons qui n'en sont pas revenus. Les orphelins – lorsqu'il y en a car en règle générale on met un point d'honneur à ce que les rejetons apprennent très tôt combien le risque est méritoire et façonne les vainqueurs de demain – sont rapatriés par hélicoptère en direction d'éventuels grands-parents ou, à défaut, orientés vers l'assistance publique dans l'attente d'une place qui se libérerait au hasard d'un fait-divers en quelque bunker de la police municipale.

Quelques-uns, tellement attachés à leur précieux véhicule automobile dont il ne leur restait plus que cinquante-deux traites à honorer, ont choisi de ne s'en point séparer jusqu'au fond du ravin et c'est bien sûr ce qui fait toute l'émouvante splendeur d'un dérapage incontrôlé sur le verglas de cette route de montagne qui les emmenait vers les sommets où la liberté se conquiert à la force du poignet. C'est quand même moins pitoyable que ces fins tristouilles au terme d'une gastro-entérite carabinée, et pas très éloigné de James Dean ou Françoise Sagan, feront judicieusement remarquer les Chanfoint qui suivent avec intérêt les informations télévisées, sans toutefois citer ce pauvre Germain à qui ils ne veulent pas vraiment de mal.

Quelques jours à peine encore et nous fêterons la nouvelle année. Espérons pour le Germain que ce soit la dernière...

décembre 2014

Ne vous ai-je pas déjà vanté l'absolue inutilité de l'art ?

Bon, eh bien tant pis, je vous le dis comme je le pense, ce qui devrait compenser notablement les propos insipides de ceux qui, sans penser un instant, disent tant et plus absolument n'importe quoi. Je vous le dis, plus le nombre d'arts augmente plus il y a à boire et à vomir. Au départ – c'est manière de causer puisque nous ne savons pas exactement à quelle époque les choses ont commencé ni surtout à quel ministre de la Culture nous devons d'en avoir, sans doute au lendemain du discours de réception de Michel Droit à l'Académie française, dénombré six – au départ étaient admis à entrer dans ce club très fermé les individus, onanistes compulsifs pour la plupart d'entre eux, pratiquant plus ou moins durant les heures de bureau l'une ou l'autre de ces disciplines, encore qu'il nous faille émettre de sérieuses réserves sur le concept même de discipline lorsqu'on découvre les extravagances auxquelles se sont livrés quelques sujets particulièrement irrespectueux vis-à-vis des us et coutumes de leurs prédécesseurs et aujourd'hui soucieux d'imposer un ordre nouveau.

Six, disais-je, que pour d'obscures raisons nous avons pris l'habitude de classer dans l'ordre suivant : la sculpture, l'architecture – dont on se demande, lorsqu'on voit ce que nous voyons au quotidien, s'il n'y aurait point là une possible usurpation d'identité –, la peinture et le dessin, la musique, la littérature et la poésie, les arts dits de la scène que sont le théâtre, la danse, le mime et la pantomime, le cirque. Il fallut pourtant faire un jour une place à un septième qui était entré par effraction, le cinéma. On pourra certes s'étonner de ce que la photographie ne fut admise qu'en huitième position alors que le cinéma n'est en vérité que de la photographie animée et de moins en moins la création d'un seul artiste (il suffit pour s'en convaincre de voir la durée d'un générique concluant un quelconque navet de Scorsese ou Spielberg et de la comparer à celle de n'importe quel film des frères Lumière où le générique est d'une modestie exemplaire), mais c'est là une pratique qui tend à se généraliser depuis que l'artiste-peintre devenu plasticien délègue à son équipe d'ouvriers la charge de fabriquer, voire d'installer son œuvre en quelque Flaque internationale. Il était dès lors inévitable que l'association entre un plumeur et un dessinateur débouchât sur la reconnaissance d'un neuvième art que l'on nomma, un peu hâtivement et surtout fort vulgairement, bande dessinée avant que ne réagisse la corporation en proposant roman graphique, autrement distingué. D'autres numéros devraient prochainement consacrer pleinement l'entrée au répertoire des vidéastes et des créateurs spécialisés en art numérique qui ne sauraient tolérer plus longtemps d'être assimilés aux peintres du dimanche tenant boutique place du Tertre.

Oublions les arts décoratifs dont la vocation est inscrite dans l'adjectif qualificatif dont ils s'honorent et réjouissons-nous de savoir qu'ils contribuent au bonheur des frivoles, l'émerveillement des imbéciles et au désespoir des victimes. Certains, que titille la tentation de s'introduire dans cette grande et belle famille des artistes en tout genre, rêvent de voir enfin reconnus comme tels l'art culinaire dit aussi de la table, les arts martiaux et les arts divinatoires. Un de mes amis n'avait-il pas affirmé – nous n'étions pas encore entrés dans le deuxième millénaire – que son boucher était un artiste. Il aimait certes à galérer mais, pas plus tard qu'hier, il m'a fallu constater combien il était lui-même un visionnaire. On peut raisonnablement s'attendre à ce que s'invitent au cénacle les arts du jardin, ainsi que les arts militaires : Vauban, architecte en fortifications, et donc à ce titre également les concepteurs des lignes Maginot et Siegfried, quoique moins performantes réalisations, sans omettre l'inoubliable stratège Clausewitz et ses

brillants disciples George Armstrong Custer (célèbre pour sa fameuse déculottée de Little Big Horn face à Sitting Bull) ou Christian de La Croix de Castries (et sa non moins fameuse branlée à Diên Biên Phu face à Võ Nguyên Giáp). Mais ne faudrait-il point encore saluer ici ces artistes, certes conceptuels avant l'heure, dont principalement l'illustre Robert Oppenheimer à qui l'on doit ces merveilles d'ingéniosité grâce auxquelles on parvint à exterminer 250.000 êtres humains vivants (selon Howard Zinn) en deux coups les gros à Hiroshima et Nagasaki. D'aucuns ne manqueront certainement pas de rappeler ici la performance inouïe (en ce qu'elle fut à ce jour inégalée mais tous les espoirs sont encore permis) d'un petit peintre autrichien dont les aquarelles proposées à la vente par la maison Weidler à Nuremberg n'atteindront toutefois pas des enchères faramineuses si on les compare à celles obtenues un peu plus tard par Chaïm Soutine qui, pourtant, était tout le contraire d'un véritable propre aryen.

L'unique et authentique fonction de l'art réside dans son absolue et totale inutilité. On voit par là combien les tentatives les plus téméraires ambitionnant par exemple de nuire à autrui, aussi louables dans l'intention fussent-elles, s'écartent délibérément de la simple notion d'art dont la vocation est de n'en avoir pas et de ne servir strictement à rien. Épargnons-nous le risque d'éventuelles nouvelles dérives en mettant un terme à la prolifération d'individus se réclamant de l'un ou l'autre de ces sous-genres et dont nous ne savons que trop où nous conduit leur obscène prétention à vouloir à tout prix sauver le monde, éduquer les hommes, les femmes et les enfants qui ont pourtant d'autres sujets de préoccupation lorsque la police, l'huissier ou les Témoins de Jehovah frappent à leur porte. Jetons à la rue ces marchands du temple qui n'ont d'autre objectif que d'asservir une clientèle à ce point naïve qu'elle en vient à croire aux mystérieuses vertus d'un culturel dont on a décidé à sa place qu'il lui convenait idéalement et grâce auquel son regard allait s'ouvrir enfin à la beauté d'une profusion de produits estampillés contemporains.

Quiconque lit un livre, écoute un interprète jouer une composition de tel musicien, assiste à une représentation, observe ce tableau ou cette sculpture dans tel musée a juste, au terme de cet exercice, perdu un peu d'un temps qui lui est compté et durant lequel il aurait pu encore plus facilement ne rien faire du tout, sinon dormir, ou regarder dans le vide d'un air idéalement idiot, ou juste se contenter de respirer car si l'on s'interdit de le faire trop longtemps la vie s'interrompt brutalement, irrémédiablement. Que ce monsieur ou cette madame Quiconque ait dépensé quelques miettes de son précieux argent pour se livrer à l'une ou l'autre de ces activités plus ou moins contemplatives est sans autre conséquence pour celui-ci ou celle-là qu'un rendez-vous avec son dentiste repoussé, un métro ou un bus manqué ou encore, dans le cas le plus fâcheux, l'oubli de récupérer le petit dernier à la sortie de l'école. Mais en dehors de ces quelques banalités anecdotiques rien ne sera venu bouleverser le morne cours d'une existence impeccablement inintéressante. Démontrant ainsi à l'évidence l'exemplaire inutilité de tout objet prétendument artistique introduit bon gré mal gré dans la vie de monsieur et madame Quiconque, qui se sont finalement rencontrés lors du retour sur scène, tant attendu bien que parfaitement et totalement inutile, de Michel Sardou. Ce dont ils ne se souviendront même pas au moment du divorce trois ans plus tard.

décembre 2014

C'est grave, docteur ?

Je ne sais si vous êtes comme moi – bien qu'en moi-même je reconnaisse combien l'exploit est complètement irréaliste – mais je me plais à imaginer que vous ayez, vous aussi parce qu'il n'y a pas de raison, occasionnellement recours à la science lorsque vous venez tout juste de localiser une douleur sourde qui va d'ici à là. Au terme d'une visite éclair (l'homme de l'art laisse entendre qu'il a aussi de vrais malades auxquels il se doit) le médocastre recommande l'usage temporaire du Doliprane et consent, sans doute afin de paraître intéressé par mon cas, à prescrire une analyse de sang extrêmement complète dont je devine qu'elle nécessitera sans perdre de temps une rapide transfusion comme il est prévu lors de graves hémorragies.

Présence d'un pic d'aspect monoclonal de type IgA Lambda en gammaglobulines, indique en conclusion de son examen le docteur Machintruc, pharmacien biologiste, qui affine encore afin de me rassurer tout à fait qu'un immuno-typage sérique a été rajouté et que le bilan est à compléter et à surveiller en fonction du contexte clinique. Je transmets par voie postale (un machin appelé à disparaître) ces résultats réconfortants à mes deux médecins, deux parce que je suis quelqu'un de prudent. Le spécialiste, à qui je dois d'avoir survécu à mon second cancer, doit être à Gstadt – j'ai omis de lui demander s'il affectionne le ski mais ils adorent tous ça – ou bien aux Maldives, même s'il est préférable de s'y rendre entre janvier et avril, en dehors des périodes de mousson. Le généraliste, quant à lui, accepte de me rappeler, brièvement parce que je sens bien qu'il est sur le départ et qu'il y a encore les valises à boucler. Selon lui il convient d'attendre le complément d'enquête annoncé par le docteur Machintruc.

Sauf qu'au chapitre Immunofixation des gammaglobulines le docteur Machintruc déjà cité semble bien avoir précisé *de type IgA Lambda* et que donc il n'y aurait rien de plus à attendre, à l'exception toutefois d'une détérioration du contexte clinique toujours à redouter. D'où il ressort que devrait être obligatoire un minimum de quatre années de médecine pour tout individu a priori mortel afin qu'il soit en mesure de traduire – lui-même puisqu'on ne peut se fier à personne – dans sa langue maternelle, ou paternelle en cas de parentèle bisexuelle (ce qui arrive encore dans certains cas extrêmes), les conclusions manuscrites émises par l'un ou l'autre des diafoirus auxquels il sera tôt ou tard amené à confier la quasi-totalité de son pauvre corps dans la perspective d'une éventuelle survie à laquelle n'importe quel cancéreux, fût-il en phase terminale, demeure néanmoins attaché, surtout s'il n'a manqué aucun épisode de *Plus belle la vie* et tient absolument à en voir la fin, plutôt que la sienne.

De tous les morts que j'ai connus vivants, très rares furent ceux qui n'affichaient nul regret à l'idée de ne plus jamais entendre bramer l'exquise petite boulotte avignonnaise, j'en connais qui seraient prêts à venir hurler avec les cons (pardon ! remplacer par supporters) dans les tribunes à la pantomime PSG-OM rien que pour obtenir en échange une rallonge d'une semaine ou deux, ce qui tendrait à prouver que le caractère temporaire de l'existence justifie à lui seul les pires compromissions. Certains vont même jusqu'à affamer les centaines voire les milliers d'ouvriers qui travaillent pour eux afin que ceux-là et leurs gentilles familles disparaissent et leur abandonnent ainsi un volume d'oxygène qui leur sera probablement indispensable sur leurs vieux jours car, au train où vont les choses, il n'y en aura pas pour tout le monde. Dans le combat pour la vie la règle est la même depuis la plus haute antiquité : tuer ou être tué. On me rétorquera que c'est là une morale un rien primaire, j'en conviens mais je manque désormais de temps pour m'offrir quatre années de médecine.

janvier 2015

Les amis de mes amis...

Depuis bien longtemps déjà j'aime associer sur les étagères de mes bibliothèques les auteurs dont la complicité, voire l'amitié, était une évidence de leur vivant. Souvent d'ailleurs l'un m'a fait connaître l'autre et je l'en remercie. Je dois ainsi ma découverte de Richaud à Delteil, celle de Guérin à Calet, ou l'inverse, ou encore celle également de Gibeau à Blondin. Nombreux sont ceux dont je ne me souviens plus quel fut le passeur, personne peut-être d'autre que le hasard et il a souvent bon dos celui-là lorsqu'on a omis en temps voulu la rapprochement qui ne s'imposait possiblement que par le biais d'un intermédiaire aujourd'hui oublié. Et puis, si Richaud a débarqué ici grâce à Delteil, qui de ce dernier ou de Miller s'y était introduit le premier ?

La parution chez Finitude d'un livre en hommage à Pierre Autin-Grenier qui venait quelques mois plus tôt de renoncer, malgré lui j'en suis sûr, à poursuivre plus longtemps une vie pas si ratée que ça finalement, ce livre m'a poussé, tout en douceur, à relire le dossier que lui avait consacré *Le Matricule des Anges* dans son numéro 42. Il faut toujours relire, ne serait-ce qu'en raison de cette manie que nous avons tous, plus ou moins, de ne jamais lire à fond, avec attention, ce que nous lisons, de se montrer facilement distrait voire d'oublier de noter des noms qui nous sont inconnus. P.A.G cite Georges-L. Godeau et Yves Martin peut-être afin de confirmer plutôt que justifier son goût pour les textes courts. A-t-on besoin de justifier quoi que ce soit puisque nous n'avons de comptes à rendre à personne. Parce que j'ai moi-même un goût prononcé pour les textes courts je me suis dit soudain que j'aurais peut-être bien quelque plaisir à prendre en partant à la découverte de deux écrivains dont j'ignorais encore la veille jusqu'à l'existence. Il n'existe qu'un unique moment où il est trop tard, pour tout.

Bien évidemment, on n'entre pas chez l'unique libraire de la ville la plus proche en demandant, fut-ce poliment, à voir tout ce dont il dispose de deux illustres inconnus que l'on n'a pas jugé utile de couronner d'un quelconque Goncourt ou Fémina et qui, de surcroît, se sont depuis quelques temps déjà abstenus d'entreprendre les démarches nécessaires pour n'être pas radiés définitivement de la Société des gens de lettres. L'unique libraire de la ville la plus proche vous eût ri au nez, peut-être eût-il dans un accès de franche rigolade proposé d'attendre Godot jusqu'à la fermeture prochaine de l'établissement, à moins qu'il n'ait choisi de puiser dans sa solide culture hippique pour évoquer la brillante carrière d'Yves Saint-Martin, ce à quoi il eût été tentant de répliquer en citant quelque phrase immortelle empruntée à Léon Zitrone. J'ai même découvert l'existence, mais il est vrai que je sors peu, d'un Yves Martin (pseudonyme de Lionel Leroy) époux d'une incertaine Sheila (pseudonyme d'Annie Chancel). Le monde est petit, dit-on, mais je ne vois pas le rapport.

Fort heureusement, quoi qu'en disent les mauvaises langues, il existe depuis quelques temps des entreprises qui ont choisi de vendre du livre en ligne, comme on dit, et à qui l'on peut, sans crainte de se voir reçu comme un malpropre ou un pervers, demander s'ils n'auraient pas dans leurs tiroirs quelques titres de ces auteurs oubliés-là. Et c'est ainsi que je fis la connaissance de Yves Martin (Lyonnais d'origine, comme Pierre Autin-Grenier, et piéton de Paris d'adoption) grâce à un petit livre intitulé *Les Rois ambulants* édité chez Zulma en 1996 après qu'il eût été refusé par Le Dilettante. Ce n'est pas véritablement un recueil de textes courts mais plutôt une sorte de déambulation en prose poétique où il est beaucoup question de ces salles de cinéma parisiennes où l'auteur a – comme moi, puisque nous fûmes l'un

et l'autre spectateurs assidus du Midi-Minuit où l'on descendait comme dans un caveau – expérimenté la marginalité des programmations, souvent pornographiques plus ou moins soft, en même temps que l'inconfort, plus ou moins réglementaire, des fauteuils. L'homme, amateur de jazz, authentique cinéphile comme on n'en fait plus, écrivit dans *Gris bonheur : Dieu fasse que l'éternité ne soit pas de rester debout devant un écran vide. Ce serait magnifique si, même à intervalles irréguliers, on me projetait, oh ! je n'en demande pas davantage, un Joseph Pevney ou un Richard Thorpe de derrière les fagots.* Qui donc aujourd'hui irait s'intéresser à ce genre de cinéastes quand l'heure est aux blockbusters bourrés d'effets spéciaux et de tripatouillages numériques, sans parler des comiqueries franchouillardes navrantes ou de leurs pendants effroyablement ennuyeux de prétention ?

Yves Martin, le vrai, eut jusqu'à vingt-neuf chats auxquels il avait donné le nom de ses amis (Eibel, Chambelland, Tavernier ou Langlois), on peut donc à ce titre le ranger à proximité du père Léautaud. Jusque dans sa prose il était d'abord poète, mais il avait néanmoins noté : *Il y a dans la poésie un côté métastases qui finit par vous tuer.* Et pour finir en effet, comme il se doit, il est mort. En 1999.

De Georges-L. Godeau je n'ai pour l'heure déniché qu'un recueil publié au Dé bleu rassemblant de courts textes issus d'une dizaine de livres, et réunis ici sous le titre *Votre vie m'intéresse*. Nulle part l'éditeur n'a pris la peine – le risque ? – d'annoncer la couleur en indiquant avec insolence qu'il s'agit de poèmes. D'autant que ce sont des textes en prose et qu'ainsi nul ne devinera la supercherie. Dépassant rarement chacun une dizaine de lignes ces *vrais textes*, comme les appelle l'auteur, ont la simplicité apparente des gens dont ils parlent ou à qui ils s'adressent. On pourrait parler à leur propos de poésie populaire puisque n'importe qui, un enfant ou un terrassier, peut les lire et se laisser emporter par l'évidence limpide de l'histoire qu'ils nous content, sans mots savants, sans sophistication, pour nous dire en ne gardant que l'essentiel, l'indispensable, le quotidien des gens ordinaires. On pense à Calet, à Prévert. Et la poésie ne fait alors plus peur qu'aux prétentieux. Un exemple ? Ce *vrai texte*, qui a pour titre *Jean Renaud* :

J'ai huit ans. Mon père est mort.

Le soir à la maison, je suis seul, j'apprends mes leçons à haute voix en attendant ma mère.

Quand elle tarde, je prépare le feu, je dîne et je me couche.

Les yeux ouverts, j'écoute les bruits de la nuit.

Parfois, les voisins inquiets ouvrent la porte sur la pointe des pieds. Ils me prennent pour un enfant.

Georges-L. Godeau a vécu près de Niort, il était ingénieur des Travaux publics. Il a publié une vingtaine d'ouvrages et il est mort en 1999. Comme Yves Martin et leurs livres parlent pour eux.

Afin qu'ils ne se sentent pas perdus, abandonnés, je m'en vais les déposer tout contre la quinzaine des livres de Pierre Autin-Grenier qui les attendaient, sans les attendre vraiment mais qui trouveront, c'est certain, l'initiative sympathique et fraternelle. Et puis, ils ne seront pas bien loin – le rayonnage voisin – de ceux de Jean-Pierre Martinet, une proximité qui me semble judicieuse.

Demain je pars en chercher d'autres...

janvier 2015

Il y a des limites à l'indécence

Je trouve, Mesdames et Messieurs les Nantis qui décidez de ce qui est bon pour nous lorsque vous avez au préalable mis de côté ce qui est bon pour vous, je trouve que vous ne manquez vraiment pas de culot en osant – alors même que leur sang est loin d'avoir séché sur les bureaux où travaillaient ces dessinateurs et auteurs assassinés au nom d'un dieu que nul n'a jamais croisé ailleurs que dans les imprécations de théologiens imaginatifs – en osant, oui, en osant prétendre défiler en tête de ce cortège d'anonymes avec pour objectif, dites-vous, de rassembler le plus largement possible une population que vous vous obstinez depuis des dizaines d'années à diviser pour mieux l'empêcher de vous tenir tête. Ah ! le joli mot de rassemblement, là où d'autres ont parlé de réconciliation nationale, vous n'avez vraiment pas le sentiment de vous foutre du monde parce que, soudain, l'actualité vous offre un formidable prétexte ?

Vous ne manquez décidément pas de culot lorsque vous vous proposez de vous afficher en défenseurs d'une liberté à laquelle vous avez pourtant fixé vos limites, vous êtes des récupérateurs de cadavres, pires que des hyènes puisqu'il ne s'agit pas pour vous de vous nourrir de la chair de la bête morte mais seulement d'élargir un peu plus votre pouvoir, du moins le croyez-vous. J'espère que vous avez prévu d'emmener Gattaz avec vous, quand on rassemble il faut le faire largement et que les chefs soient omniprésents. Et n'oubliez pas de rappeler à vos ministres de l'Intérieur de veiller à garantir l'absence de Roms aux abords des avenues dédiées à l'élite.

Vous ne manquez pas de culot quand vous employez à tort et à travers et parce que l'occasion le justifie les mots de liberté et de justice alors que des millions de vos chers concitoyens ne mangent pas à leur faim ni ne dorment sous un toit parce que vous avez décidé que l'augmentation du nombre de chômeurs, et plus globalement de pauvres, était le bon moyen d'obtenir une main-d'œuvre à bas prix, à très bas prix afin que nous soyons enfin compétitifs ; alors qu'ils sont des milliers qui dorment dans les rues, y meurent sans que jamais cela ne vous fasse sursauter, tandis que vous êtes bien au chaud blottis au creux de vos maîtresses coutumières et que vous vous demandiez juste, entre la figue et le fromage, s'il n'existerait pas un moyen inattendu pour obtenir cette belle cohésion nationale grâce à quoi vous pourriez, demain, les entuber encore davantage.

C'est que vous êtes vraiment très forts, au point de faire sonner les cloches de Notre-Dame de Paris, et peut-être d'ailleurs, parce qu'une poignée d'hérétiques conchieurs de religions en tout genre vient tout juste de se faire trucider sauvagement tandis que vous élaboriez un nouveau plan de survie des banques et des entreprises du Cag 40. Mais savez-vous, oui vous le savez sans doute, que les religions, toutes les religions, ne diffèrent en rien de cet autre pouvoir auquel vous avez fait, de bon cœur, allégeance, le sacro-saint fric pour qui vous seriez prêts à (faire) tuer autant de gens qu'il serait nécessaire et vous l'avez déjà prouvé. On ne change pas une équipe qui gagne, dit-on à tort lorsqu'elles sont interchangeables, et pour ce qui est de gagner on peut compter sur elles, elles gagnent. Les perdants, ce ne sont jamais eux.

Et vous, les journalistes, ou prétendus tels, qui vous découvrez soudainement une aptitude à la solidarité quand vos employeurs sont, éventuellement, en train de négocier quelque vente d'armes avec un émir qui, il y a peu, rachetait pour pas cher du tout, le port du Pirée parce que les Grecs à genoux

étaient à vendre pour avoir osé vouloir devenir européens. Ils le sont, et on solde. Et vous, vous obéissez et faites là où on vous a dit de faire, et tout le monde est content, puisque l'audience est plus que bonne, et donc les chiffres de la pub. Un massacre de cette qualité, on ne peut pas rêver mieux.

Quant à vous, les potes, les Tignous, Cabu, Charb, Wolinski, Honoré ainsi que les obscurs dont le nom ne fait pas vendre, on vous traite maintenant de héros, vous n'aviez pourtant rien demandé de tel, juste le droit de penser seuls, sans l'aide de quelque directeur de conscience que ce soit. Je vous salue, fraternellement.

Mais je refuse de voir se mêler à nous dans cet adieu les hypocrites, les menteurs, les escrocs, les traîtres, les assassins par procuration, les professionnels de la récupération déposés par leur chauffeur de limousine à cocarde et qui seront venus profiter de l'aubaine, sans vergogne, sans le moindre soupçon de pudeur. À ceux-là, je crache à la gueule.

10 janvier 2015

Il importe de trancher

Certains jours, probablement plus navrants que d'autres pour peu qu'il se mette justement à pleuvoir – lorsque le temps tourne à la neige on touche le fond de l'intolérable et on s'aperçoit qu'on a les mains sales sans avoir lu le journal – certains jours, alors qu'on s'apprêtait à sortir pour aller au bois cueillir des violettes, en plein mois de janvier, on se dit soudain qu'il serait raisonnable d'en finir une bonne fois. C'est une façon de parler, une bonne fois, puisque dans la plupart des cas les points de comparaison font défaut et qu'il est en fait malaisé de se rémémorer les occasions manquées qui feraient office de mauvaises fois, bien qu'en termes de mauvaise foi je m'estime nettement plus compétent que beaucoup de ceux qui prétendent avoir aperçu Dieu – voire son fils en tête du cortège lors du défilé du 1er mai – et n'ont aucune preuve de ce qu'ils avancent.

En finir, oui, parce qu'à force de toujours remettre au lendemain sous de fallacieux prétextes on s'abandonne facilement au laisser-aller et, de là à l'indifférence il n'y a qu'un pas que nous franchissons sans même nous en apercevoir, y compris avec des chaussures neuves qui font toujours un peu mal durant les premiers jours alors que, si l'on décidait enfin d'en finir, on n'aurait plus jamais mal aux pieds.

Certes certes, j'admets le caractère manifestement irresponsable de celui qui s'achète des chaussures neuves sachant pertinemment qu'il va en finir quelques heures plus tard. Néanmoins, si le mort n'a pas choisi de s'immoler par le feu ou de s'intégrer aux seize tonnes de béton des fondations d'un immeuble de bureaux, au risque de fragiliser ultérieurement tout l'édifice, il est toujours possible pour les proches de récupérer les chaussures neuves. L'absence de proches avérée, qu'il convient d'envisager en raison de vacances depuis l'an dernier programmées aux Seychelles, ce sera au personnel de la morgue de se soucier du prélèvement, au moment idoine, de la paire de pompes, à peine funèbres, du défunt qui ne s'apercevra de rien.

Oh ! bien sûr, il se trouvera certainement quelque rabat-joie rayonnant d'incompétence crasse pour tenter de gâcher l'aspect résolument festif, nonobstant un penchant mortifère incontestable, de l'événement en posant à voix haute cette question pour le moins incongrue : Mais enfin, pourquoi faudrait-il en finir ?

C'est en effet ici qu'il s'agit de trancher. Car nous avons d'un côté les bienheureux qui ne verraient nul inconvénient à ce que se prolonge indéfiniment, en tout cas au moins mille ou dix mille ans, une situation dont ils ne tirent que mille félicités quand, de l'autre, se battent comme chiffonniers enragés d'effrayantes multitudes d'insatisfaits définitifs qui, avec un réalisme implacable, ont bel et bien dû se résigner à admettre que, pour eux, le pire sera toujours à venir. Ceux-là ne sauraient aspirer à ce que dure plus longtemps encore une existence dont ils n'attendent plus rien – mais l'ont-ils jamais ? Le fait est que, chaque jour nouveau, le cancer fait à lui seul et au travers de ses multiples spécificités d'énormes progrès et que l'on ne cesse d'accroître les probabilités de nouvelles maladies toujours plus performantes sans lesquelles plusieurs corporations élitaires seraient condamnées à disparaître ; le fait est également que des hommes travaillent d'arrache-pied afin d'encourager les chiffonniers d'ici à exterminer les chiffonniers de là-bas et réciproquement et que ce spectacle réjouit le cœur et les yeux des bienheureux qui sinon dans l'ennui débilitant s'abimeraient.

Le monde serait donc bien fait, constatent et approuvent les bienheureux qui, parfois néanmoins trépassent dans des apothéoses cholestériques. On les pleure avec faste, à l'écart indispensable de ces champs de batailles où agonisent et crèvent les multitudes dont la survie n'est désormais même plus nécessaire. La main-d'œuvre enfin devenue inutile, les pauvres ne sont d'aucune utilité, on peut donc s'en passer, sauf pour les jeux éventuellement où il suffira d'en conserver quelques spécimens. Dans des sortes de zoos.

Certains jours, on se dit soudain qu'il serait raisonnable d'en finir une bonne fois. Mais la plupart du temps on hésite, ce qui pousse les imbéciles à parler d'espoir.

janvier 2015

Le temps n'est de l'argent que pour les sots

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai remarqué que durant ces derniers temps j'ai tendance à ne plus m'intéresser à grand-chose en dehors de la mort. Et pas seulement celle des autres. Probablement l'âge en est-il la cause. Soucieux de ne pas importuner mon unique lecteur – un hurluberlu qui dort dans le même lit que moi sans toutefois me pomper l'air plus que de raison – j'ai choisi aujourd'hui, alors que l'on fête les Prisca et que je n'en connais pas, de changer abruptement de sujet pour parler plutôt de l'un de ses à-côtés particulièrement déprimant, la vieillesse. Dont un vieux général, justement, avait remarqué fort à propos qu'elle était un naufrage, alors qu'il n'était même pas dans la marine mais exigeait d'Yvonne qu'elle ne s'éloignât point, en dépit de toute pudeur, lorsqu'il prenait son bain.

Ah ! vieillir... Quand je songe qu'à six ans, révolus tout de même, je n'aspirais qu'à en avoir enfin huit pour culbuter dans la luzerne la Louise, qui n'en avait encore que cinq et ne comprenait rien aux examens médicaux. Il y a, lors de nos premiers pas dans la vie, une impatience qui ne fera que grandir et enfler, rendant nos slips Petit Bateau toujours plus étriqués. Ce n'est qu'à l'approche de mon vingtième anniversaire que ma hâte à devenir un homme se fit plus tempérée, j'aurais volontiers régressé mais les obligations, lorsqu'elles sont militaires, sont davantage obligatoires que les civiles. Pendant plus de deux années, celles dont le poète m'avait assuré qu'elles étaient pour chacun les plus belles, le temps se traîna, s'étira lamentablement alors que j'aurais souhaité voir instantanément finir ce genre de vacances-là. D'une manière générale je suis peu porté sur l'exotisme et les voyages ne m'exaltent guère.

Puis le temps passe, au rythme effarant de soixante secondes à la minutes, et certains moments plus rapidement que d'autres, ce qui rend plus que discutable la fiabilité des horloges. Lorsqu'il file à grande vitesse l'homme a tendance à se dire, ensuite, qu'il a vraisemblablement été heureux. Mais ça ne dure pas, pour l'excellente raison qui veut que le goût des fraises n'enchantent les papilles que durant quelques semaines au mieux, sauf pour les imbéciles qui exigent d'en avoir toute l'année quitte à les déguster à la moutarde afin d'être encore étonnés. Pour qu'il prît pleinement conscience de la fuite inexorable du temps et des ravages qu'il induit, l'heureux homme, très attaché au concept de festivités, a inventé les anniversaires. Il peut ainsi mesurer pleinement combien le délabrement est en marche. Au début, il le constate chez les autres et s'en réjouit discrètement mais, inévitablement, vient le jour où il lit dans le regard, parfois sobrement amusé voire carrément attristé, de l'un pour qui il avait jusque là quelque affection, combien son état semble s'être dégradé depuis la fois précédente où on lui avait trouvé plutôt bonne mine.

Le processus du vieillissement s'accélère souvent lorsque les grains de beauté, généralement considérés comme une preuve irréfutable de séduction, s'avèrent brutalement cancéreux et donc violemment dégoûtants. Voilà pourquoi le sage privilégie les moches. Mais il importe toutefois de ne point négliger, chez les sujets femelles, le très répandu cancer du sein dont rien ne laisse deviner au premier regard l'existence, d'où l'importance de la palpation qui temporairement peut certes rassurer mais tout autant décourager lorsqu'un affaissement, même localisé, des tissus tend à nuire à la bandaison du sujet mâle qui, déjà, avait dû surmonter bien des difficultés pour atteindre une performance qui ne se renouvellera pas de sitôt puisqu'il lui faut compter avec son encombrante prostate. Dès lors, préférons passer rapidement sur les manifestations ordinaires de la sénescence entraînant, souvent même précocement –

enfin, il ne fait rien exagérer non plus puisque certains naissent ambidextres et bisexuels – le port de lunettes pour voir de près, d'autres pour voir de loin, affection que l'on résout finalement par le port de lunettes noires et d'une canne blanche quand, de surcroît, la canne de type courant nécessite qu'on la remplace par le déambulateur, le fauteuil roulant – on fabrique aujourd'hui de très élégants modèles de compétition, fonctionnant au nucléaire – jusqu'au jour où il ne reste plus au grabataire que la résignation, et les escarres au cul. Renonçons à ce stade à citer les quelques anomalies, aux effets parfois comiques sans doute parce qu'involontaires de la part du patient, que l'on nomme Parkinson ou Alzheimer par affection admirative pour leur inventeur.

On voit par là combien il serait, dans la plupart des cas, préférable de ne pas commencer à vieillir puisqu'une fois l'expérimentation engagée il n'est plus possible de revenir en arrière.

janvier 2015

Quinze pour moi !

Le vingt et unième siècle sera religieux ou ne sera pas. On prête à un certain auteur de best-sellers occasionnellement ministre cette phrase que d'ailleurs il nous rend en affirmant ne l'avoir jamais prononcée en ces termes, remplaçant religieux par mystique, éthique ou spirituel selon diverses sources que nul journaliste ne consentira à révéler dès lors qu'il n'est pas payé pour ça. Mystique ne me fait pas plus envie que religieux, l'un comme l'autre se réclament de la foi putride et font de l'individu un illuminé. Ou un crétin, ce qui est sensiblement la même chose. Que ce siècle soit éthique ne me rassure pas davantage puisque ce même penseur bien passé de mode voyait dans *le bouddhisme et le christianisme des religions plus éthiques que métaphysiques*. Sauf à considérer que la morale se résume à des interdits, auquel cas christianisme et bouddhisme ont trouvé à qui parler avec l'Islam. Et le judaïsme, j'te dis pas ! Spirituel est à double tranchant puisque le mot s'emploie pour évoquer qui se montre fin, brillant, amusant – je pense instantanément, et j'en ris encore, à cet inénarrable saillie d'un président déclarant à la foule subjuguée sans même pouffer un instant *Je vous ai compris !* – en même temps qu'il ne peut s'empêcher de se référer au divin, aux mystères de l'âme, les deux sens s'avérant quelque peu contradictoires, convenons-en, comme disait je ne sais plus qui. Réjouissons-nous donc de pouvoir constater, pour quelque temps encore, que ce vingt et unième siècle, tout mal emmanché qu'il soit, n'a pas cédé à la névrose du religieux. À l'exception certes de ces illuminés fanatiques qui rêvent d'imposer leur morale, donc leur religion, à la terre entière et condamnent à disparaître par le fer et le feu quiconque est décrété non conforme. Il me semble que nous nous sommes montrés bien complaisants en proposant la laïcité comme modèle de tolérance et en laissant donc aux dogmatiques de toutes confessions, comme on dit, toute liberté de nuire à ceux qui ne partagent pas leur mystique. On nous fait savoir aujourd'hui, violemment, que le blasphème est puni de mort. Qui donc a décidé de ce qui est sacré et de ce qui ne l'est pas ? En vertu de quelle loi rédigée par des gardes-chiourme sous amphétamines l'existence de personnages imaginaires serait-elle plus sacrée que la vie même d'un être humain, fût-il assez stupide pour obéir ? Alors que, la semaine passée, tel chauffeur de taxi évoquait ce qui le différencie notablement de n'importe quel individu nettement plus bronzé que lui et nous incite ainsi à ne pas généraliser trop rapidement afin d'éviter le très honteux amalgame selon lequel tous les chauffeurs de taxis seraient d'ignobles cons, alors qu'ils sont loin d'être les seuls. Qu'un artiste plus ou moins doué ait décidé de faire le portrait d'un supposé prophète ne mérite pas la mort, même si la ressemblance n'est pas frappante, Dora Maar n'a jamais exigé que l'on tranchât la tête de Picasso après qu'il eût fait son portrait qui, pourtant, n'était pas vraiment flatteur. Le ministre de l'Intérieur, faisant fi de l'opinion de celui de l'Extérieur, reconnaît n'avoir jamais vu une seule mauvaise photo d'identité dudit prophète dans les archives de la DGSI, pourtant bien garnies en matière de repris de justice présumés et barbus, ce qui tend à prouver qu'il n'existe même pas. À moins qu'il ne soit toujours, incognito, à Guantanamo et qu'interrogé pourtant très professionnellement il se soit limité à quelques borborygmes odorants. Qu'occulta-t-il donc ? se demande encore Schwarzenegger qui attend toujours de Scorsese la suite du scénario pour conclure. Car le barbu est fourbe, et pas seulement s'il est natif d'Ambert.

janvier 2015

L'homme n'est quand même pas de la merde

Ayant découvert chez son employeur un cafard plutôt guilleret et bien-portant – c'est un animal affectueux dont la physionomie n'est pas sans évoquer celle de la chantante cigale qui est, avec le pastis, l'un des atouts majeurs de la Provence – une femme de ménage taiwanaise extermina sauvagement la pauvre bête et, afin de lui faire passer définitivement le goût du pain, complet ou non, l'enveloppa dans un morceau d'essuie-tout et y mit le feu car on n'est jamais trop prudent avec ces bestioles dont on dit quand même qu'elles nous survivront, y compris le jour où le dictateur de n'importe quelle république démocratique décidera de convaincre ses voisins qu'il est, en termes d'armes de destruction massive, le meilleur puisque le plus prompt à appuyer sur le bouton. Soucieuse de noyer l'insecte pourtant déjà converti en chipolata elle balança, du geste à peine auguste de la femme de ménage, celui-ci et son linceul flamboyant dans la cuvette des cabinets dont elle avait au préalable assuré la mise en conformité hygiénique au moyen d'une copieuse dose de détergent. Qui prit feu et, la porcelaine étant ce qu'elle est, les cabinets explosèrent rapidement, ce qui permit aux voisins d'accuser une fois encore les islamistes [le bruit et l'odeur, comme aimait à dire un ancien président, élu au suffrage universel parce qu'il fallait bien faire barrage à l'extrême-droite n'est-ce pas !]

Mais l'essentiel n'était-il pas que le cafard fût convenablement occis ?

Car l'idée qu'un animal, ou même un végétal, puisse survivre à l'homme est insupportable à celui qui se croit le maître du monde, après Dieu il est vrai mais c'est un point qui demeure lui aussi contestable. La durée de vie moyenne de l'hominidé de type mâle avoisine les soixante-dix ans, alors que celui de type femelle généralement se prolonge davantage afin qu'il y eût des veuves joyeuses, et pas seulement pour faire plaisir aux amants de Line Renaud. Ce qui prête à sourire si l'on songe que le sphénodon, la baleine boréale, l'éponge de mer, l'oursin rouge ou la tortue géante vivent plus de deux cents ans sans lunettes ni pacemaker. Le séquoia, l'olivier, le chêne pédonculé ou le platane dépassent, tous, les cinq cents ans et il y eut à proximité de l'Etna un châtaigner qui était âgé de plus de trois mille ans, bien que celui qui l'a planté jamais ne l'ait confirmé. Le châtaigner produit des châtaignes, le platane non point des plataignes mais des akènes, l'olivier des olives, le chêne des glands et le séquoia des cônes. Souvent l'homme créatif singe ces deux derniers. Et, dans l'intervalle si j'ose dire, il ne demeure pas inactif et s'emploie à bidouiller des centrales et des sous-marins nucléaires, des automobiles qui roulent à plus de deux cents kilomètres-heure et des radars pour piéger les imprudents ou les ivrognes qui dépassent le quatre-vingt, des Instamatic avec lesquels on peut dire t'es où ? à une personne chère momentanément en rendez-vous d'affaires et des drones pour vérifier si c'est bien vrai tout ça, sans compter le nombre phénoménal de pilules et d'onguents afin d'avoir la peau bien tendue, l'organe plus gros ou plus long car les éviens ne sont pas tous de dimensions standard et j'ajoute que tant qu'à se montrer pareillement créatif l'homme du vingt et unième siècle hésite rarement à se mesurer à une poignée de ses congénères lorsqu'il s'agit de proposer le juste prix ou la date exacte de la bataille de Marignan.

On voit par là combien il était important, voire vital, d'occire le vil cafard afin d'affirmer sa suprématie. Certes momentanée mais tellement émouvante dans sa fulgurance désespérée.

février 2015

Ça sent l'épicéa !

S'il est une coutume à laquelle nous nous plaisons à sacrifier c'est bien celle de la célébration. Jusqu'au sein des peuplades les moins civilisées – si tant est qu'il en reste encore car je veux parler ici de celles qui continueraient d'ignorer l'indicible bonheur que procure l'ingestion d'un potage au vermicelle dans l'ambiance bleutée de n'importe quel prime time cathodique – le culte du festif semble devoir constituer le moyen privilégié qui permettrait au bipède mâle ou femelle d'oublier momentanément la sinistre finalité à laquelle il est condamné. De sages philosophes ne manqueront certes pas de me rétorquer que le trépas est inclus dans la prestation, sans nul supplément, et qu'en somme cela va de soi, et que par conséquent il serait totalement indécent, voir grotesque, d'espérer le remettre en question. Voilà pourquoi, depuis la découverte de l'objet contondant, l'homo erectus, costumé ou non par Giorgio Armani, aime à célébrer tout ce qui, selon lui, mérite de l'être et voit dans une telle manifestation une excellente opportunité qui lui permettra de baffrer et s'enivrer plus qu'il ne sied en des temps ordinaires. Avant que de rouler sous la table il s'installe devant, tache sa cravate à rayures ou à pois et vante, jusque dans l'outrance le plus souvent outrancière, les mérites considérables de l'ineffable concélébré du jour. Le faste n'est non seulement pas interdit mais il est même requis tant il convient d'honorer dignement, voire indignement si les circonstances y invitent et l'heure propice, le bienheureux dont on ignorait jusque là qu'il fût si plein de qualités.

C'est principalement pour cette raison que l'on préfère, à juste titre, que celui-ci fût plus froid que vivant et que dès lors s'impose son nécessaire passage en un plumier de sapin. Pour qu'à Dieu ne plaise de confusion il ne s'empourprât point en public mais aussi, et surtout, parce que les morts sont tous de braves types, comme dans ma jeunesse chantait le poète moustachu. Celui-là à qui l'on n'eût confié les clefs de son appartement et pas davantage sa propre sœur lorsqu'il se réclamait du marxisme-léninisme voire d'un anarchisme débridé, une fois rendu inoffensif suite à l'intervention d'un quelconque procédé cryogénique tel que l'âge excessif ou le cancer de n'importe quoi, celui-là devient illico respectable, remarquable, admirable et l'on n'en finit plus de gloser à propos de ses vertus et talents innombrables. Si l'on osait, et quelquefois l'on ose, on le taxerait de génie.

Errant ce jour-là par les ruelles de la ville à la recherche d'un boulanger qui fabriquât du pain digne de ce nom et n'en trouvant pas, j'entrai, vaguement mélancolique, dans un lieu illuminé à mi-hauteur de la rue Dorléans – le nom m'évoquait celui d'un ami d'antan qui m'avait laissé sans nouvelles, sans doute était-il mort, et dont je me plus un instant à imaginer que les autorités lui avaient dédié cette rue. Une cave pour tout dire, aimablement ouverte aux vagabonds, où des gens d'apparence pourtant plutôt convenable semblaient s'être réunis dans l'improbable intention de célébrer quelque événement certainement d'importance. Des peintures, des sculptures, des gravures, des photographies, des dessins accrochés aux cimaises de ces caves voutées et des livres que l'on dit d'artistes présentés sous vitrines au milieu desquels déambulaient des visiteurs éventuellement intéressés ou des curieux qu'une vacuité extrême avait poussés là parce qu'il y avait de la lumière et du bruit. À l'étage l'exposition se poursuivait et la proximité du buffet installé dans le couloir de l'entrée principale justifiait sans nul doute semblable affluence.

Et c'est là précisément que je découvris, un verre à la main, ce cher vieux Sagault en grande discussion

avec un individu dont je ne voyais que le dos et le feutre noir. Alain lui fit signe dans ma direction et il tourna la tête. Dorléans n'était donc pas mort et c'était lui que tous ces gens fêtaient. Ça s'arrose ! me lança-t-il dans un ample et généreux geste du bras qui heurta, bien involontairement c'est certain, la tête d'une très honorable dame qui passait par là. C'est du blanc, chère madame, ça ne tache pas, lui lança-t-il en rotant bruyamment.

Michele Recalcati, février 2015

Du nécessaire et de l'inutile

Certes, il fallait s'y attendre et je m'y attendais – si si, paraphrasant l'inoubliable Karlheinz Böhm, merveilleux voyeur, s'adressant à Romy Schneider qui lui recommandait de patienter encore un moment avant qu'il ne l'introduisît – je m'y attendais donc puisque je ne suis pas plus bête qu'un autre. Et quel autre d'ailleurs ? car ici préciser s'impose. Mais voilà, à force de répéter, et pourtant fort discrètement dès lors que, tel un vieillard sénile, je parle seul, combien l'art et toutes les calembredaines que nous avons coutume d'y associer ne sont d'aucune utilité quand il s'agit de prétendre améliorer, voire embellir, l'existence de l'homme qui déjà doit se soucier au quotidien de trouver une bonne raison de survivre alors qu'il ne peut ignorer son implacable finalité, à force donc de rabâcher une telle évidence je savais parfaitement qu'un jour ou l'autre quelque curieux particulièrement fouineur s'en viendrait me conspuer pour avoir manqué de retenue et manifesté ainsi, en les taxant d'inutilité, bien peu d'admiration pour les objets que façonnent les plus créatifs de mes congénères et pour ceux qui, subséquemment, les façonnent.

Mais, que s'imagine-t-il donc ce pauvre sot disaient-ils, à quel titre s'autorise-t-il à condamner sans appel tout ce qui ne peut se prévaloir d'une quelconque fonction et qu'il conviendrait, selon lui, de se débarrasser dans les plus brefs délais ? A-t-il seulement songé à quoi ressemblerait ce monde si on le privait abruptement ou progressivement de tout ce qui ne sert strictement à rien ? Toutes ces choses impeccablement inutiles nous seraient donc néanmoins aussi nécessaires, du moins à l'un ou l'autre d'entre nous et à un moment donné, convenons-en, que peut l'être par exemple une pincée de sel de Guérande dans une tablette de chocolat noir ou un poème de Jean-Claude Pirotte après un rendez-vous avec son oncologue. Et j'omets délibérément la quantité considérable d'objets plus ou moins laids et d'individus tout aussi hideux auxquels se heurte le quidam ordinaire dès lors que l'ennui ou la plus malsaine curiosité le pousse à quitter temporairement son repaire douillet avec pour unique objectif de changer d'air et de décor. Semblables extravagances nous confrontent à l'inutilité la plus absolue mais nous invitent, dans le même temps, à tolérer leur existence, faute de quoi nous nous lasserions tôt ou tard – et plutôt tôt Toto que tard – de la seule lecture du mode d'emploi d'un détecteur de fumée ou de l'utilisation compulsive d'une tondeuse à gazon dans un appartement de trente-cinq mètres carrés, dépourvu de balcon ou de pelouse.

Au même titre que nombre d'individus, tant de choses ne servent strictement à rien et pourtant elles existent. S'il ne s'était trouvé quelques obsédés de la conservation pour inventer les musées, les bibliothèques, les cinémathèques et les enregistrements sonores, la vie serait sensiblement la même que celle que nous vivons et, ignorant tout de Bach, de Rembrandt, de Proust ou de Welles, et a fortiori de Jeff Koons ou Fabien Onteniente, nous nous en passerions fort bien. Il en va de même pour les dieux multiples que des millions d'imbéciles vénèrent, et la supercherie est autrement perfide puisque les artistes cités plus haut [je ne parle pas ici des deux derniers] ont au moins le mérite, si c'en est un, d'avoir existé. C'est assez dire combien tous les lieux de culte élevés un peu partout à travers le monde pourraient être utilement reconvertis en logements pour ceux, innombrables, qui vivent, dorment et meurent dans les rues. Mais peut-être sont-ils, eux aussi, inutiles.

Qu'y-a-t-il de plus inutile – et nul ne me contredira – que ce que je suis en train, à cet instant même, de

laborieusement édifier en enfilant les uns à la suite des autres tout une ribambelle de mots dont on pourrait, sans plus de nécessité, se servir pour confectionner un fort joli recueil de poèmes ou une nouvelle mouture de la déclaration universelle – rien que ça ! – des droits de l’homme, qu’y-a-t-il ? Rien, bien entendu puisque Michel Sardou lui-même...

Mais créer, produire, posséder de l’inutile n’est-il pas le luxe suprême ? C’était ce que j’aurais aimé vous entendre dire. Sauf que vous vous réfugiâtes dans la prudente pusillanimité, l’infâme neutralité, l’immonde compromis, l’hésitation putride, l’ignoble atermolement, et j’en passe...

février 2015

À l'horizontale, une position d'avenir

Un penseur d'antan – encore célèbre aujourd'hui pour le pari qu'il fit à une époque où le PMU n'existait même pas et Pascal [Obispo] pas davantage alors qu'à la naissance de ce dernier la loi Veil était entrée en application depuis plus de dix ans et que l'on ne peut que regretter... – mais je m'égare et revenons-en donc à ce penseur qui, bien que n'ayant pas connu le slogan populaire *arbeit macht frei* qui fit fureur – heil lui-même ! – parmi les plus progressistes des philosophes de culture germanique, n'en formula pas moins une de ces pensées qui vous laisse coi tant il est vrai que l'on puisse légitimement s'étonner de ce que le président de l'Amicale des fabricants de matelas et sommiers n'en aient pas eu l'idée avant lui. Ou même après.

Le saint homme, dont les mauvaises langues affirment qu'il aurait été également un saint père selon les propos rapportés par la majorité des enfants de ses domestiques, pour la plupart de sexe féminin les domestiques, déplora en effet que ses congénères s'avérassent incapables de demeurer en repos dans une chambre, constatant que c'est là qu'il conviendrait de situer l'origine de leur malheur, oubliant quand même un peu vite le cancer du pied gauche, qui est un des plus douloureux pour le randonneur impénitent, et la cruelle défaite du PSG face à Guingamp au stade du Roudourou.

Avoir fait provision de vivres, en solide comme en liquide, et se tenir à l'écart de l'agitation, des vociférations des uns et des autres, me semble être l'attitude la plus sage par laquelle s'exprime aussi idéalement qu'il est possible le scepticisme lucide dont il convient de faire montre à l'égard du monde tel que je le vois de ma fenêtre, aussi humblement ouverte soit-elle depuis les expérimentations effectuées à Fukushima. Celui-là s'avance, demande qu'on le regarde, qu'on l'admire et qu'on l'écoute. Mais je l'ai reconnu. Il sillonne le pays, en long, en large et sème ses bobards comme un pigeon fiente ici ou là, au gré de son humeur et de ses embarras intestinaux. Il propose d'exterminer ceux-ci, puis ceux-là qui auraient fait du tort à sa démocratie. Oui, sa démocratie, constituée d'êtres en quelque sorte humains dont il serait par conséquent le père putatif au sens le plus large du mot. Et puis compose, transige avant que, de compromis en compromissions, il ne renonce à redresser les torts.

Que l'on me permette alors de dire combien d'une manière générale je doute, de tout et de tous, et combien s'exacerbe ma dubitativité particulièrement vis-à-vis de quiconque est d'un avis contraire au mien, auquel je fais le plus souvent référence, notamment au moment crucial où il me faut choisir entre fromage et dessert. En pareil cas je préfère encore aller me faire inviter ailleurs, où l'herbe est plus verte, le vin de meilleure humeur et l'hôtesse plus accorte. Et il est vrai qu'en semblable circonstance je me prends parfois à regretter d'avoir quitté ma couche et ce repos bienfaiteur par lequel je pourrais goûter pleinement au bonheur dont nous parle le révérend père Pascal qui, soit dit en passant, n'a pas dépassé les trente-neuf ans bien qu'il eût inventé la brouette, la presse hydraulique, et la seringue sans laquelle nul héroïnomane ne pourrait transporter dans sa brouette une presse hydraulique sur plus de cent mètres en ayant l'air de rien et sans que nul ne sût dans quel but. On voit par là quel homme complet il fut.

Il n'empêche que Cioran est infiniment plus rigolo.

février 2015

Pour faire un bon livre

Pour faire un bon livre – je veux dire un livre qui se vende auprès d’une clientèle qui a pour habitude ou même pour vice caché d’acquérir ce genre d’objet plutôt que de s’approvisionner en lait frais et barres chocolatées afin de nourrir ses enfants et ne pas mériter ainsi, par simple négligence, l’opprobre de voisins malintentionnés – pour faire un bon livre il faut impérativement se placer dans des conditions qui soient les plus favorables à ce type d’exercice. Un bon livre se reconnaît presque instantanément, au premier coup d’œil pourrait-on dire, c’est celui sur lequel un de ces individus que l’on nomme éditeurs acceptera de faire le pari de gagner un peu, voire beaucoup, de bon argent. L’homme ordinaire ne dispose pas d’une telle aptitude, ou alors c’est qu’il n’est pas ordinaire. Ni éditeur car l’éditeur, lui, n’est pas un homme ordinaire, il sait. Lorsqu’il ne sait pas c’est qu’il ne s’agit absolument pas d’un bon éditeur. Il peut parfaitement identifier sans la moindre erreur et sans le plus petit instant d’incertitude le costume trois pièces qu’il vous faut, ou la côte de bœuf qui est faite pour vous, selon qu’il sera lui-même vendeur au rayon confection hommes du Bazar de l’Hôtel de Ville ou boucher intérimaire chez Carrefour. Il faut certes de tout pour faire un monde pareil mais cela ne peut sous aucun prétexte produire un bon éditeur.

Supposons donc, comme disent les forts en algèbre, le problème résolu, ce qui constitue quand même un bel exemple de facilité, soit dit en passant. N’importe qui, y compris un homme ordinaire, voire quelconque, peut se procurer la liste de tous les éditeurs de son propre pays (car il existe une liste équivalente dans la plupart des démocraties un peu avancées, à ceci près toutefois qu’il convient au préalable de se familiariser avec le dialecte local). Partant du principe que ladite liste ne recense que de bons éditeurs puisque les mauvais ne peuvent y figurer dès lors qu’ils ont fait faillite, l’auteur peut s’en remettre au hasard ou à l’ordre alphabétique. Il ne lui reste plus alors qu’à écrire son livre qu’il remettra huit jours plus tard en mains propres à l’impassible hôtesse d’accueil dudit éditeur – on parle généralement de maison d’édition, tout comme il y a encore aujourd’hui des maisons de passe – grassement payée pour faire ce qu’elle fait si l’on compare avec un pêcheur de harengs en mer baltique. Perdu pour perdu, le plumitif peut aussi envoyer son précieux tapuscrit par la poste. J’ai indiqué un délai d’une semaine qui est largement suffisant pour entrer dans les critères propres à un bon livre mais, bien sûr, l’auteur peut s’octroyer, s’il n’a vraiment rien de mieux à faire pour occuper ses journées, un laps de temps supplémentaire, sachant que l’ouvrage n’en sera pas meilleur pour autant puisque seul l’éditeur sait de quoi est fait un bon livre.

À moins qu’il ne soit un parfait idiot l’auteur devrait, lui aussi, le savoir. C’est précisément pour cette raison que tout auteur ambitionnant d’être publié doit s’astreindre à lire, au moins une fois par année bissextile, un bon livre. Précisons sans attendre qu’un bon livre est principalement un roman et que les tâcherons talentueux, qui sont nombreux au pays de Balzac & Flaubert réunis, en produisent plus d’un millier par an, l’écrivain débutant n’aura que l’embarras du choix, et l’on peut précisément comprendre son embarras mais n’importe lequel fera l’affaire. Prenons pour exemple une histoire originale : Henri et Denise vivent ensemble depuis dix ans dans un coquet pavillon de la banlieue de Garges-les-Gonesses. Chaque midi Henri retrouve Sharon qui est caissière au supermarché voisin tandis que Denise est en secret amoureuse du patron de l’auto-école de la rue Auguste Sembat. Sur cette trame un peu basique mais qui a fait ses preuves chacun peut développer selon son inspiration et, pour l’opus suivant, il suffira de changer les prénoms, les emplois et la localité.

Il est sage toutefois de ne pas se laisser aller à imaginer qu’un tel projet soit à la portée du premier venu.

février 2015

Mon Dieu quel malheur !

Une amie artiste, à qui j'avais envoyé, ainsi qu'il m'avait été demandé, un texte de moi pour qu'elle en fît un livre, m'informa de ce qu'elle le trouvait peut-être un peu long. Moi dont la verve plumitive atteint le plus souvent sa limite au terme d'un feuillet, exceptionnellement davantage lorsque le vent qui souffle dans ma caboche a bien raclé les coins, ramenant vers le milieu de la page quelques mots oubliés au milieu des moutons et détritrus divers. Cette amie, en artiste authentique, aurait préféré quelque petit poème et me le dit spontanément mais sans insister outre mesure, comme parfois discrètement l'on ose affirmer qu'en effet on reprendrait bien encore une cuillerée ou deux de ces rutabagas exquis. La plupart des gens normaux, et curieusement les artistes eux-mêmes, plus encore que n'importe quel ouvrier mécanicien bulgare, ont coutume de s'imaginer que le premier tripatouilleur de mots venu s'adonne, généralement en secret, à ce plaisir coupable entre tous qui consiste à fabriquer, lorsque l'envie lui en prend, un petit poème. Je dis que les artistes sont plus friands que tout autre d'une telle économie de mots parce qu'elle leur permet de se répandre dans les espaces laissés vacants comme, à l'heure de la marée montante, la mer envahit le sable, ne laissant visible à l'œil tout humide d'émotion du randonneur égaré que ce qui dépasse vraiment. C'est pourquoi le poète est si souvent prisé quand, à l'inverse, l'encyclopédiste rebute. N'étant ni l'un ni l'autre, je ne tente guère l'artiste qu'attire le vide et pas davantage l'amateur de savoirs pointus auquel je n'ai rien à apprendre. Et, une fois encore, mon inutilité m'afflige, bien que soit passé pour moi le temps d'en faire la découverte.

Peut-être me faudrait-il dénicher une formation de poète prise en charge par quelque conseil général, j'y apprendrais à manier artistement l'alexandrin octosyllabique, un dictionnaire de rimes à portée de main, et bientôt je chanterais la pourtant ineffable beauté du pas lourd d'un percheron rentrant fourbu d'un labour vespéral tandis que s'agace à la vitre de la fenêtre close un coléoptère probablement exotique. Mes églogues pastoraux se verraient alors parés d'ornements colorés dont la fraîcheur primesautière déclencherait chez le lecteur un enchantement proche de l'extase mystique, élevant l'âme de celui-ci jusques aux nues admirables.

Ah ! que ne suis-je donc poète...

février 2015

Les distraits

Il y a quelques jours, j'ai lu dans un journal de la presse écrite un article qui me paraît digne d'être cité.

Que ne nous a-t-on claironné combien était admirable et fraternelle la nation black-blanc-beur qui venait de remporter une mémorable victoire dans un duel de fouteballe qui l'opposait aux représentants pourtant tout autant black-blanc-beur d'une nation néanmoins bougrement étrangère et qui avait fort justement pris la pâtée. Que ne nous a-t-on dit et répété combien le sport – puisque c'est ainsi qu'ils nomment cet éloge de la compétition – serait le ferment insurpassable de la solidarité entre les hommes. En oubliant peut-être un peu vite de préciser que cette solidarité ne peut exister entre les hommes qu'à condition qu'ils fussent dans la même équipe, dans le même camp et que ceux qui sont en face constituent l'ennemi que l'on doit vaincre. La nécessaire, l'indispensable animosité est l'arme sans laquelle on ne peut espérer écraser l'autre puisque l'usage des armes à feu n'est pas encore autorisé par les instances organisatrices de ces jeux du cirque.

Tandis que des millions d'individus transformés par l'exploit attendu en un énorme troupeau braillard, tandis qu'une poignée d'entre eux oublie sur un quai de métro la couleur de peau de certains membres de l'équipe qu'ils se targuent de supporter, des hommes extrêmement importants se partagent le monde et les profits qu'il est encore possible d'en tirer. Et la multitude, dans son immense majorité, admet le principe qui veut qu'il y ait un vainqueur et, nécessairement, un vaincu puisque c'est le principe même de la compétition aussi bien que de la guerre. Elle choisit donc d'ignorer que c'est notamment dans des stades que les serviteurs de ces grands hommes illustres s'emploient à rassembler d'autres multitudes anonymes dont on a décidé à l'avance qu'elles ont perdu le match.

Se tenant un peu à l'écart les dignitaires contemplent d'un regard légèrement blasé ces jeux du cirque dont ils fixent et modifient les règles au gré de leurs humeurs et de la nécessité. La multitude est déjà là qui hurle et rugit, attentive et passionnée par le spectacle fabriqué à son intention afin qu'elle se distraie et renonce ainsi, fut-ce temporairement, à s'inquiéter pour son avenir. Du pain et des jeux, disait-on dans la Rome antique, or de sérieux progrès ont depuis lors permis d'améliorer l'assiduité du bon peuple aux divertissements que généreusement on lui propose. Il en oublierait même parfois de manger son pain rassis, c'est assez dire combien nos modernes empereurs peuvent sans beaucoup de soucis lui confisquer totalement la parole.

Interné à Auschwitz puis détenu dans des camps pour personnes déplacées où il avait pu, lui aussi, s'adonner au fouteballe, Tadeusz Borowski avait noté : *Entre deux corners, dans mon dos, on avait gazé trois mille personnes*. D'aucuns, aujourd'hui encore, disent qu'ils ne savaient pas. Il suffit sans doute de regarder ailleurs.

février 2015

Une question d'emploi du temps, mais pas seulement

Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous mais, pour ce qui me concerne j'ai, plus souvent qu'à mon tour me semble-t-il, la désagréable impression de m'être fait avoir. Très tôt, je m'étais laissé dire que topinambours et rutabagas c'était désormais du passé maintenant que les Allemands étaient rentrés chez eux et que Jean Moulin n'était pas mort pour rien. Je lis dans mon dictionnaire que *les topinambours, aliment des périodes de restrictions (avec les rutabagas), servent de nos jours à la nourriture du bétail*. Que nenni m'insurgeai-je in petto, on nourrit ledit bétail avec des farines confectionnées à partir des résidus de cadavres d'autres animaux tandis que de prétendus grands chefs – des gâte-sauces pour dire les choses simplement car il faut quand même relativiser – sont ovationnés pour avoir créé d'originales recettes à base de ces mêmes légumineuses que le crétin bobo s'en vient déguster au prix de l'ortolan avec des mines gourmandes de capilliculteur pédophile. Je suis très déçu. Bien sûr, j'imagine que d'autres que moi devraient l'être tout autant et il semble bien en vérité que chacun fût content de son sort et estime en fin de compte que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ou alors c'est que je n'ai vraiment pas de chance. Et je n'ose le croire, bien que ce soit alors plutôt satisfaisant pour mon orgueil, lequel est déjà comblé, même s'il doit partager ce privilège avec quantité de gens socialement différents de moi puisque Tchernobyl ou Fukushima ne m'étaient pas exclusivement destinés.

Je suis très déçu parce que je m'étais laissé raconter, dès mon plus jeune âge, d'amusantes histoires de belle au bois dormant tirant la chevillette du prince charmant après qu'il fût descendu de sa quatre chevaux sans chauffeur, tel un quelconque plébéien retour des trois-huit à Billancourt et qu'il eût ôté son bleu de travail tout maculé de cambouis afin de ne point souiller la nuisette en pilou gris de sa crémère favorite. Non, la vie ne correspond pas au descriptif du dépliant publicitaire richement orné d'images en quadrichromie vantant les délices de longues heures passées à ne strictement rien faire de plus éprouvant que déguster divers vins fins, gracieux de robe et subtilement parfumés, pour ensuite somnoler mollement alanguie jusqu'à l'heure de l'apéro qui toujours précède le nécessaire instant d'exercice au cours duquel on marche d'une pièce à l'autre, sans effort inutile mais durant plusieurs minutes, afin d'aiguiser l'appétit si le concept de nourriture se fait soudain exagérément prégnant. Après quoi l'on peut, si l'envie s'en manifeste, lire deux ou trois pages d'un auteur aimé ou écouter quelque musique, éventuellement sirupeuse, et il sera temps alors de songer sérieusement à encourager son corps et son esprit à se reposer un peu. On voit par là combien s'avère immense l'écart entre les plus humbles mais légitimes aspirations de l'homme un tant soit peu soucieux de son propre respect et la triste et si débiliteuse existence dont il doit le plus souvent se satisfaire, quitte à y voir se détériorer rapidement sa santé, aussi bien mentale que physique.

Certes, j'entends dire parfois qu'il est sain de ne se point laisser aller à la déception qui témoigne d'une attitude totalement dépourvue de positivisme, qu'il faut au contraire s'attacher à se réjouir d'être encore vivant quand on considère les progrès considérables mis en œuvre depuis si longtemps par l'homme afin de détruire l'homme et le reste. Que ce serait faire preuve de bien peu de considération pour son prochain lorsqu'il s'emploie avec tant de bonne volonté et de persévérance à partager avec nous, dès le petit jour, son exaltation à tondre son gazon, son amour extravagant pour le bel canto façon Florent Pagny ou même cette passion dévorante pour la cuisson des sardines au barbecue lorsque le vent nous est particulièrement défavorable.

Si l'on ajoute à ce tableau sans concessions l'inéluctable cancer et l'angoisse insoutenable de devoir vivre avec durant souvent de longues années alors que n'importe quel pape n'a même pas une péritonite, j'affirme avoir le droit d'être déçu, très déçu.

février 2015

Tout vient à point

Soixante-dix-septième brassée de brouilles censée venir conclure cette quatrième brassée. Ce qui en fait, ne vous déplaît, la trois-cent-huitième. Certes certes, d'autres, ô combien illustres, ont réalisé de bien plus épataints scores mais j'ai dû, justement, dire ici ou là ma modeste défiance vis-à-vis de la compétition.

Soixante-dix-sept, que voici donc un chiffre de circonstance puisqu'il correspond exactement au nombre d'années durant lesquelles je me suis efforcé de ne pas exagérément couvrir d'insultes quiconque n'était pas de mon avis sur tel ou tel autre sujet, ce qui démontre s'il était besoin mon incontestable urbanité. Néanmoins, ce qui point ne fut fait reste à faire et nous (de majesté) nous efforcerons de corriger semblable négligence dans les délais qui nous sont impartis dont nous sommes toutefois tout ignorants. Au risque de retarder une fois encore le délectable instant des indispensables mises au point concernant le détestable comportement des uns et des autres, principalement à mon égard, j'aimerais en finir une bonne fois pour toutes avec ces soixante-dix-sept années au cours desquelles la transmutation de l'avenir enchanteur en passé éclopé, écorné me flanquait présentement un bourdon envahissant. Pour couronner le tout il pleuvait dru.

Quand le spleen vous enveloppe comme un manteau tout imprégné de ce crachin d'automne qui vous glace jusqu'aux os ; quand, plutôt que de parcourir d'un œil légèrement distrait L'Équipe, on se surprend à multiplier, par curiosité malsaine probablement, le nombre d'années mortes, bissextilles incluses, par celui des jours à jamais enfuis et que le total vous terrifie, un seul remède s'impose à l'homme encore vaillant : déboucher une bouteille et la goûter consciencieusement, méthodiquement afin d'en bien dégager tous les arômes, si nécessaire comparer avec une autre de l'année précédente, puis s'en aller rendre visite aux voisins qui déjeunent en famille afin de leur lire, debout sur la table, quelques-unes des meilleures pages d'un précédent recueil de brouilles toujours normalement inédit et, pour leur gâcher complètement le repas en concluant avec virtuosité, uriner d'abondance sur le bouquet de glaïeuls central sous le regard quelque peu étonné des enfants en costume du dimanche qui n'en espéraient pas autant.

Soixante-dix-septième année révolue et déjà je me suis embarqué dans la soixante-dix-huitième alors que se profile au-delà des chrysanthèmes en pots l'effroyable menace d'une admission sans beaucoup de conditions dans le club très fermé des octogénaires cacoformes. Il faut, me dit-on, garder espoir puisqu'on a vu de fiers nonagénaires postuler au poste de ministre de la jeunesse et des sports alors même que nos scientifiques ne cessent de progresser dans le domaine du nucléaire – à des fins civiles cela va de soi, comme à Tchernobyl ou Fukushima. Pour nous convaincre du bonheur qu'il y a à survivre avec opiniâtreté, qu'il nous suffise de contempler brièvement l'image de ces deux-cents squelettes découverts inopinément voici deux jours, bien rangés au-dessous du Monoprix du boulevard de Sébastopol dont il m'a semblé que celui étiqueté provisoirement sous le numéro 113 – en attendant que ses héritiers daignent le réclamer – n'avait pas dû terminer son séjour ici-bas dans l'euphorie la plus débridée si j'en juge par l'horreur qu'il semble avoir éprouvé en mourant la bouche grande ouverte, comme on hurle d'effroi. Certes, ces gens-là avaient été admis à l'hôpital de la Trinité à une époque où les soins palliatifs n'avaient pas encore été inventés, d'ailleurs pas davantage que le cancer du pancréas dont les spécialistes s'accordent à dire qu'il est un des plus imprévisibles et donc toujours découvert trop tardivement.

Soixante-dix-septième broutille bientôt achevée, comme on achève bien les chevaux mais pas seulement, puis rangée tel cadavre en son plumier, bien à plat, sur le dos, les yeux clos, silencieux définitif. Il m'a semblé distinguer une esquisse de sourire... une illusion probablement.

mars 2015

1.	Il y a des limites à tout	4
2.	Passe-temps	6
3.	Un brave type	7
4.	Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu... encore que !	8
5.	Mon semblable, mon frère, en quelque sorte	9
6.	Le postérieur, on s'assoit dessus	10
7.	Bien frais, s'il vous plaît !	12
8.	Pierre qui roule...	13
9.	Poète, du papier ?	14
10.	Inspirez ! Respirez...	16
11.	Ils ont voté... et puis, après ?	17
12.	N'être qu'un vil littéraire	20
13.	Frivolité	23
14.	Aux abris !	24
15.	Ricanons de la raideur des tristes	25
16.	Allez vous faire foot !	26
17.	Pas tous les jours, quelquefois seulement...	28
18.	À l'écart et plutôt en bas	29
19.	La sage recommandation de monsieur Lichtenberg	30
20.	Insulter les insulteurs	32
21.	Une vie	34
22.	Pan ! t'es mort...	36
23.	L'heure d'été	37
24.	Les Français parlent aux Français...	39
25.	Les Cocasses	40
26.	Un jeune homme en colère	41
27.	À propos du réchauffement climatique	42
28.	Règlement de comptes	43
29.	Lettre à Boris	44
30.	Albert, mon ami	46
31.	Comment faisaient-ils ?	48
32.	Rendons les enfants des pauvres enfin utiles	49
33.	Mine de rien	51
34.	Qui désobéit s'honore	52
35.	Page de garde	54
36.	L'important c'est l'intrigue !	56
37.	Pour parler d'autre chose...	57
38.	Insupportable, une vie sans portable	58
39.	Obéissons à la police !	59
40.	Du danger que représente le grillage à moutons	61

41.	Je suis vraiment déçu	63
42.	Dis Kant, reviendras-tu ?	65
43.	Certes certes, 2015 pourrait bien être pire	67
44.	Devrions-nous renoncer à nous montrer, une fois l'an, bon envers autrui ?	69
45.	Do you speak French ?	71
46.	Lorsque les lieux sont communs on n'est plus chez soi	73
47.	Par une belle matinée d'automne...	74
48.	Patatras... oulah oulah oulah !	75
49.	Involontaires ?	77
50.	Nous y allons...	78
51.	Je vous pose cette question	80
52.	Que ne nous l'a-t-on	81
53.	Je me demande...	83
54.	Dans l'intérêt des familles	84
55.	Vous êtes impossible, disent-ils	85
56.	Définitivement	87
57.	Victor, c'était le nom de mon chien	88
58.	Pourquoi devrions-nous nous précipiter ?	89
59.	Rien que de l'eau, ou presque	91
60.	J'ai parfois une chance inouïe	93
61.	Oh ! Quand j'entends chanter Noël...	95
62.	Ne vous ai-je pas déjà vanté l'absolue inutilité de l'art ?	96
63.	C'est grave, docteur ?	98
64.	Les amis de mes amis...	99
65.	Il y a des limites à l'indécence	101
66.	Il importe de trancher	103
67.	Le temps n'est de l'argent que pour les sots	105
68.	Quinze pour moi !	107
69.	L'homme n'est quand même pas de la merde	108
70.	Ça sent l'épicéa !	109
71.	Du nécessaire et de l'inutile	111
72.	À l'horizontale, une position d'avenir	113
73.	Pour faire un bon livre	114
74.	Mon Dieu quel malheur !	115
75.	Les distraits	116
76.	Une question d'emploi du temps, mais pas seulement	117
77.	Tout vient à point	119